

Bulletin trimestriel
de la Fondation Auschwitz n° spécial 73
OCTOBRE-DÉCEMBRE 2001

Sommaire

BARON PAUL HALTER :

Editorial 3

ACTES DU COLLOQUE « PSYCHANALYSE ET GENOCIDES » :

Willy SZAFRAN et Adolphe NYSENHOLC :

Argumentaire 7

YANNIS THANASSEKOS :

Shoah, «Objet» métaphysique ? 9

PÉREL WILGOWICZ :

Au-delà des malaises dans la civilisation. Génocide et vampirisme 15

RÉGINE WAINTRATER :

Premier aperçu des entretiens post-témoignage 25

HÉLÈNE PIRALIAN :

*En quoi le génocide met-il à l'épreuve
les fondements mêmes de la psychanalyse?* 29

GENEVIÈVE WELSCH :

La psychanalyse au travail dans les soins aux rescapés cambodgiens 39

JOSETTE ZARKA :

Vivre avec des traumatismes. Des héroïnes de la mémoire 45

HÉLÈNE PIRALIAN :
Interview d'Hélène Piralian par Grigor Djanikian 55

PIERRE FOSSION ET MARI-CARMEN REJAS :
Les familles traumatisées 65

LIONEL RICHARD :
Vieilleseries en croisades 75

DANIEL WEYSSOW :
Avant-gardes et postmodernisme 91

LES TÉMOINS RACONTENT :
 CHARLES VAN WEST :
Encore un peu de vécu 107

Informations : 111

- In Memoriam : Tobie Cymberknoff
- Voyage annuel à Auschwitz-Birkenau
- Séminaires
- Conférences pédagogiques
- Concours de dissertation 2000-2001
- Prix de la Fondation Auschwitz 2000-2001
- Prix de la Paix
- Cahier international
- Exposition
- Les archives de la Fondation
- Appel à témoins
- Appel aux rescapés
- Legs et donations
- Site Internet

Nouvelles acquisitions et comptes-rendus 127

BARON PAUL HALTER

*Président**

Editorial

Ce numéro spécial de notre Bulletin trimestriel comprend les Actes du colloque «Psychanalyse et génocides» que nous avons coorganisé le 13 mai 2001 avec les titulaires du cours «Psychanalyses et institutions culturelles» de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université Libre de Bruxelles, les Professeurs Willy Szafran et Adolphe Nysenholc. Nous avons ainsi le plaisir de permettre à nos lecteurs de prendre connaissance des communications et des propos tenus et échangés qui ont eu lieu durant cette rencontre à laquelle participèrent des spécialistes et des chercheurs des disciplines psychologiques et psychanalytiques.

L'objectif de la rencontre fut de tenter de cerner la question des traumatismes psychiques consécutifs aux situations extrêmes vécues en période de guerre et notamment en rapport aux génocides. Les interventions rappor-

tées ici font références à des expériences fondamentales de cet ordre, à des chocs traumatiques éprouvés pourrait-on dire autant en la chair qu'en l'âme de victimes survivantes des atrocités génocidaires du siècle. En effet, face à la disparition des siens dans de telles circonstances, comment parvenir à se (re)constituer une personnalité entière, autonome, fonctionnelle, non handicapée par une expérience largement informulable alors même que parfois les génocides ou les crimes «massifs» perpétrés ne sont pas reconnus par leurs auteurs, ces Etats criminels.

L'intervention au colloque de notre Directeur Yannis Thanassekos, intitulée *Shoah, «objet» métaphysique*, développe une interrogation théorique portant à la fois sur la notion de singularité de la Shoah et sur celle du discours «hyperbolique» qui semble en être le corrolaire. Pérel Wilgowicz, ensui-

* Président de la Fondation Auschwitz créée en 1978 par les membres de l'Amicale d'Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie.

te, se référant à Freud, cherche la nature du mal à l'oeuvre tout au long de ce XXème siècle et pose la question de savoir dans quelle mesure la psychanalyse pourrait aider à en circonscrire les origines. Régine Waintrater nous propose une toute première analyse du nouveau cycle d'enregistrements audiovisuels de témoignages de survivants des camps de concentration et d'extermination nazis que notre équipe de chercheurs a récemment entrepris. Ce cycle, qualifié de «post-interviews», a été mis en place afin de poursuivre, avec des survivants des camps dont nous avons déjà recueillis le témoignage, le développement de certaines interrogations relatives à l'évolution du travail de la mémoire. Hélène Piralian nous livre une analyse de témoignages de victimes du génocide rwandais. Histoire, mémoire, psychanalyse. Comment imaginer le devenir des survivants ayant subi le traumatisme extrême de la disparition de leurs parents ? Comment reconstituer les bases d'une personnalité entièrement dévastée ? Comment recomposer et asseoir une vision du monde dans un tel contexte ? Geneviève Welsch nous rend compte des désastres du génocide cambodgien au travers d'analyses de témoignages de réfugiés soignés en France. Enfin, Josette Zarka nous entretient des traces indélébiles que constitue pour une mère la perte de son enfant. Elle nous fait notamment le récit d'une famille victime de la folie meurtrière de Barbie et des actions manifestées par les Klarsfeld pour retrouver ce dernier en Bolivie.

Nous concluons ce numéro par quatre articles dont deux, bien que ne relevant pas du colloque évoqué, constitueront un apport plus qu'intéressant aux propos qui y furent relevés. Ainsi Hélène Piralian, dans la prolongation de notre colloque, nous propose une interview d'elle-même réalisée par Grigor Djanikian, où elle évoque ses rapports au génocide arménien ? Et ensuite,

Pierre Fossion et Mari-Carmen Rejas nous adressent un extrait de leur livre intitulé «*Siegi Hirsch : au Cœur des Thérapies*», publié (et édité chez Erès, collection «Relations») après sa participation au «Prix Fondation Auschwitz». Nous recommandons chaleureusement la lecture de cet ouvrage portant sur l'évolution et les méthodes thérapeutiques mises en pratiques par ce professionnel ayant vécu le désespoir au sein des camps nazis. Lionel Richard, quant à lui, nous propose l'historique d'une tentative de mise à mal de «France-Culture» par des personnages plus que douteux du genre de ceux qui resurgissent toujours aussi disposés, malgré les leçons de l'histoire, à «éliminer» les Juifs du paysage, en l'occurrence cette fois, des sphères de la culture radiodiffusée et de l'audio-visuel. Enfin, nous concluons ce numéro par un article de notre collaborateur scientifique Daniel Weyssow brossant un survol du destin des arts plastiques, des avant-gardes «historiques» à nos jours.

PSYCHANALYSE ET GENOCIDES

Actes du Colloque International

Bruxelles, 13 mai 2001

Organisé par :

LA FONDATION AUSCHWITZ

et

Dr. Prof. A. W. SZAFRAN et Prof. A. NYSENHOLC

Titulaires du cours «Psychanalyses et
institutions culturelles» de la Faculté

de Philosophie et Lettres de

l'Université Libre de Bruxelles

Comité Scientifique :

Madame J. ALTOUNIAN

Prof. D. J. DE LEVITA

Prof. M. FRYDMAN

Prof. A. NYSENHOLC

Prof. Dr. A. W. SZAFRAN

Monsieur Y. THANASSEKOS

Directeur de la Fondation Auschwitz

Prof. Ph. VAN MEERBEECK

Comité Organisateur :

C. BRACKE-VAN OPALPHEN,

Collaboratrice de la Fondation Auschwitz

Baron Paul HALTER,

Président de la Fondation Auschwitz

Y. THANASSEKOS,

Directeur de la Fondation Auschwitz

Prof. A. NYSENHOLC

Prof. Dr. A. W. SZAFRAN

Avec le soutien de :

Fonds National de la Recherche Scientifique (F.N.R.S.)

EDITIONS DU CENTRE D'ETUDE ET DE DOCUMENTATION

FONDATION AUSCHWITZ - BRUXELLES

Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz

octobre-décembre 2001

WILLY SZAFRAN

*Professeur à l'Université Libre de Bruxelles,
Professeur émérite à la Vrije Universiteit Brussel
et*

ADOLPHE NYSENHOLC

Professeur à l'Université Libre de Bruxelles

Argumentaire du Colloque «Psychanalyse et génocides»

Depuis le début de la psychanalyse, Freud a conceptualisé la notion de trauma psychique par analogie avec le traumatisme physique. Les générations successives de psychanalystes se sont intéressées aux états de stress post-traumatique.

Après 1945, les milieux psychanalytiques ont été fortement interpellés par les traumatismes dus aux situations extrêmes causés par les guerres et les génocides. De multiples publications attestent de l'ampleur des expériences et réflexions psychothérapeutiques menées dans ce domaine.

Le présent colloque vise à cerner l'éclairage propre que peut apporter la psychanalyse sur le phénomène génocidaire.

YANNIS THANASSEKOS

Directeur de la Fondation Auschwitz

Shoah, «Objet» métaphysique ?

Depuis une bonne vingtaine d'années, la thématique des crimes et génocides nazis a été systématiquement visitée par nombre de disciplines des sciences de l'homme. L'histoire, la sociologie, la politologie, les sciences du texte et de l'image, la philosophie, la littérature, la psychologie et la psychanalyse ont apporté, tour à tour, leur part de contribution à la compréhension et à l'élu- cidation de cet événement majeur qui a fait vaciller rien moins que notre construction collective du réel. On peut dire que rares ont été jusqu'ici les thèmes qui ont suscité et qui suscitent toujours un tel engouement pluridisciplinaire. Il suffit de consulter les registres de publications, de mémoires, de thèses, de colloques et de séminaires pour s'en convaincre. Même un regard expert et initié aurait difficile d'en embrasser la tota-

lité. Certes, l'heure n'est pas encore aux bilans, mais il faudra un jour commencer à y songer sérieusement et l'initiative d'au- jourd'hui n'est certainement pas tout à fait étrangère à un tel objectif pour ce qui est de la psychologie et de la psychanalyse. Mes rapports à ces deux disciplines étant quasi inexistant, je ne me permettrai aucune éva- luation en la matière. Si nous avons pris, en tant que Fondation, cette initiative en col- laboration avec les professeurs Willy Szafran et Adolphe Nysenholc, titulaires du cours «Psychanalyse et institutions culturelles» de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'ULB, c'est parce que nous nous interro- geons sur le processus en cours d'*historisa- tion* du national-socialisme et de ses crimes, c'est-à-dire sur le passage des représenta- tions du passé élaborées par la mémoire -

individuelle et collective - aux représentations d'un autre type élaborées par la pensée savante. Il s'agit d'une mutation de taille qui soulève nombre de problèmes, théoriques, méthodologiques, éthiques et déontologiques. Par *historisation* je n'entends pas seulement la mise en récit historique - selon les règles et les méthodes propres à cette discipline - mais, pour reprendre les termes goffmaniens, tout type de transformation du «cadre primaire» des expériences vécues vers un «cadre secondaire transformé» au moyen des techniques de distanciation, d'objectivation, d'analyse et de compréhension comme celles mises en oeuvre dans la démarche scientifique, esthétique ou ludique¹. Cette mutation - qui ne manquera pas, à la longue, d'affecter nos représentations collectives de l'événement, accompagne aussi cet autre passage - dont il est question de plus en plus souvent - à savoir le passage du «devoir de mémoire» au «devoir d'histoire»².

Les gisements documentaires dont nous disposons à présent pour effectuer ce passage sont extraordinaires, tant par la richesse de leurs contenus que par leurs diversités. Les témoignages en constituent une part importante et sans doute privilégiée pour les sciences humaines et la psychologie. Mais l'on sait également que ce passage est non seulement difficile et méthodologiquement complexe pour nous, mais qu'il peut être aussi, si l'on s'y prend mal, douloureux pour la mémoire. Je n'évoquerai pas ici les pro-

blèmes spécifiques liés à l'historisation du national-socialisme au sens strict du terme que lui attribue la discipline historique. Ils ont été suffisamment exposés par Martin Broszat et Saul Friedländer dans leur correspondance de 1986 sur l'historisation du national-socialisme³. Toutes les démarches impliquant des opérations de compréhension et d'explication seront confrontées à des problèmes similaires.

A cet égard, j'aimerais évoquer les problèmes que soulève une transformation spécifique du «cadre primaire» de l'expérience concentrationnaire et génocidaire, à savoir celle qui s'effectue à partir d'une approche philosophico-théologique - un domaine particulièrement prisé ces dernières années si l'on en juge par le nombre de publications qui lui sont consacrées. Mes remarques s'inspirent directement de l'analyse proposée par Michael A. Bernstein⁴ que je ne ferai que résumer ici. Elles visent moins le contenu même de certaines approches que leur forme, voire leur langage et la terminologie qu'elles mettent en oeuvre. A lire les nombreux théoriciens en la matière, souvent des philosophes, la Shoah apparaît sous le signe d'un *novum* radical. Tour à tour, la Shoah est présentée comme une «rupture absolue de civilisation», comme un «séisme d'une magnitude telle qu'elle aurait détruit les instruments capables de le mesurer» (Lyotard), comme un événement qui aurait irrémédiablement signifié la faillite de nos catégories explicatives du monde,

¹ Erving GOFFMAN, *Les cadres de l'expérience*, Ed. de Minuit, Paris 1991.

² Nous savons que dans son dernier ouvrage, Paul RICOEUR prend ses distances par rapport au «devoir de mémoire» préférant lui substituer la notion de «travail de mémoire» - au sens presque du «travail de deuil» - en raison précisément des possibles usages abusifs de la mémoire (P. RICOEUR, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Seuil 2000).

³ BROSZAT Martin, 1990 «Plaidoyer pour l'historisation du national-socialisme», *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 24, avril-septembre, BROSZAT Martin/FRIEDLANDER Saul, «Sur l'historisation du national-socialisme. Echange de lettres», *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, op. cit.

⁴ Michael A. BERNSTEIN, «Hommage à l'extrême. La Shoah et l'hyperbole de la catastrophe», *Le Débat*, n° 101, septembre-octobre 1998.

comme un événement qui aurait ruiné la stabilité de notre compréhension du monde et de nous-mêmes. Cette thèse hyperbolique qui a acquis une autorité presque irrécusable aujourd'hui, entraîne un double mouvement simultané et contradictoire. D'une part, une tendance à déclarer la faillite pure et simple de notre langage et de nos concepts disponibles confrontés à la démesure de l'événement - langage et concepts qui seraient donc incapables d'articuler un discours à la mesure de l'événement - et, de l'autre, en contrepoint, un effort obstiné pour forger un vocabulaire nouveau censé fournir une cohérence au discours proposé. Paradoxalement, plus l'on déclare l'échec de la pensée irrémédiable - pas seulement pour comprendre l'événement mais aussi pour le décrire -, plus obstinée est la recherche d'un terme, d'un vocabulaire censé remédier tant soit peu à cette carence de représentation. Il en résulte un pathos linguistique orné d'appellations diverses rappelées par Bernstein : «mysterium tremendum», «crime ontologique», «abomination métaphysique», «Chose sans nom», «novum», «différend» et j'en passe. Situation pathétique marquée à la fois par une défense tortueuse de la légitimité des concepts et énoncés proposés et, dans le même temps, par un aveu d'impuissance devenu quasi rituel. De longs plaidoyers en faveur d'un nouveau lexique et, en même temps, l'affirmation selon laquelle toute mise en concept ne peut que trahir la portée et la signification de l'événement.

Cette façon de penser l'événement et de le mettre en langage, contraste de façon vraiment remarquable avec l'extrême simplicité et la modestie qui caractérisent tous les témoignages des survivants, plus particulièrement de ceux dont le récit, fort élaboré et rigoureux, constitue pour nous une référence quasi incontournable. Il y a là une sorte d'énigme. On pourrait certes objecter

que pour ceux qui ont vécu cette expérience, il est sans doute plus facile de s'exprimer en termes simples sans pour autant trahir la profondeur de la rupture subie, tandis que pour ceux qui ne sont pas passés par là, irrémédiablement, tout effort de représentation de l'événement s'abîme en regard de cette insondable rupture. Pourtant, une telle réponse laisse à désirer. Les témoins dont nous parlions, de David Rousset à Jorge Semprun en passant par Primo Levi, Jean Amery, Robert Antelme, Charlotte Delbo et Germaine Tillion - pour n'en citer que quelques-uns - ont tous mis l'accent aussi bien sur le caractère inimaginable de l'expérience vécue que sur l'indigence du langage et des catégories coutumières de pensée pour en restituer le contenu. Pourtant, et afin de ne pas s'enfermer dans le mutisme, ils sont parvenus, avec une clarté qui étonne, à faire usage du langage commun pour nous communiquer et nous faire partager, dans la mesure du possible, cette expérience - individuelle et même collective. Et il faut insister ici sur le fait qu'il ne s'agit pas ici de simples récits d'«attestation», mais de véritables élaborations à la fois sur le vécu lui-même et sur sa signification anthropologique.

Aussi, cette propension actuelle d'user et parfois d'abuser d'hyperboles dans l'approche de l'événement ne peut qu'étonner, voire intriguer. Quelles pourraient être les raisons de ce langage ampoulé qui se réclame d'une haute teneur philosophique et d'une autorité intellectuelle d'autant plus incontestable qu'elle s'adosse, *in fine*, sur un aveu sincère d'impuissance ? Sans évoquer l'origine souvent théologique et métaphysique des concepts formels proposés, je crois que les raisons de ce phénomène langagier n'ont rien à voir avec l'événement historique lui-même mais plutôt avec la façon dont certains intellectuels investissent les représentations idéologiques et cultu-

relles de l'événement en y incorporant les *habitus* spécifiques de leur milieu dont celui, pas des moindres, de *distinction*.

Je crois, pour faire bref, que le principal élément qui autorise une telle approche hyperbolique est le postulat - non questionné - de la singularité et de l'unicité absolues de la Shoah, postulat qui a pour effet de déhistoriciser l'événement, de le projeter en quelque sorte «hors monde». George Steiner par exemple résuma bien cette optique en affirmant que «le monde Auschwitz» résiderait hors discours comme il résiderait hors raison⁵, nous invitant par conséquent davantage au silence qu'au bruitage langagier. Songeons aussi à tous ces discours qui, à un titre ou à un autre, vont jusqu'à interdire la question du «Pourquoi»⁶. Une telle position du problème ouvre évidemment la porte à tout, et, singulièrement, à tout discours, tout en posant, paradoxalement, le monde d'Auschwitz «hors discours». Elle autorise par exemple des discours entièrement auto-référentiels, évacuant toute contextualisation historique, faisant l'économie de tout référent extra-textuel et s'assurant ainsi d'une pleine immunité contre toute procédure d'invalidation. Des discours qui ne ren-

voient qu'à eux-mêmes tout en mobilisant une rhétorique grandiloquente aux références savantes. Je prendrai pour exemple, peut-être représentatif à cet égard, l'ouvrage de Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*⁷, qui s'aventure à interpréter certains extraits de témoignages - choisis d'une façon qui se veut ad hoc - au moyen de considérations aux allures savantes d'ordre sémantique, linguistique, psychanalytique et philosophique - d'Adorno à l'«humanisme» (sic) de Heidegger⁸ en passant par Aristote, Kant, Lyotard, Foucault, et j'en passe. L'une des conclusions de ce qui semble relever davantage d'une acrobatie rhétorique que d'une réflexion sur le récit comme totalité est que, s'agissant du témoignage, il faut «prendre explicitement pour objet, non les phrases ni les propositions, mais justement les énoncés, non le texte du discours, mais son avoir-lieu»⁹, conclusion qui amène l'auteur à affirmer que seul «le musulman est le témoin intégral» d'Auschwitz en ce sens que sa figure «articule une possibilité de parole uniquement à travers une impossibilité, et ainsi marque l'avoir-lieu d'une langue comme avènement d'une subjectivité»¹⁰. J'aurais pu illustrer mon propos avec

⁵ George STEINER, *Silence et langage*, Paris, Gallimard, 10/18, 1967.

⁶ Inutile de rappeler à ce sujet les arguments extrêmes d'un Claude Lanzmann et les controverses qu'ils ont suscitées.

⁷ Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste d'Auschwitz. L'archive et le témoin. Homo sacer III*, Paris, Payot & Rivages, 1999.

⁸ Cette sorte de réhabilitation d'Heidegger dans un ouvrage consacré à «ce qui reste d'Auschwitz» étonne. A cet effet d'ailleurs, Agamben fait appel à un psychiatre japonais apparemment heideggerien du nom de Kimura Bin.

⁹ G. AGAMBEN, *op. cit.*, p. 181.

¹⁰ *ibidem*, p. 217.

¹¹ Cette phrase est attribuée à Barthes par Hayden WHITE qui l'utilise comme épigraphe dans son ouvrage *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1973. Voir du même auteur, *Tropics of Discourse in Cultural Criticism*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 1978 et, plus récemment, *The Content of the Form. Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 1987 (voir, Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise*, Paris, Albin Michel, p. 122). Rappelons que les ouvrages de Hayden White sont à l'origine du fameux «linguistic turn» qui finit par assimiler l'histoire et la fiction.

¹² Il suffit d'évoquer *L'Univers concentrationnaire* de David ROUSSET (1946, Prix Renaudot), *L'espèce humaine* de Robert ANTELME (1947), sans parler des années '50 avec *Les eaux mêlées* de Roger IKOR (1955) et *Le Dernier des justes* d'André SCHWARTZ-BART (1959) qui remportèrent le Prix Goncourt.

¹³ Je songe notamment à la Grande Guerre qui constitue tout de même la «matrice» de notre «court XXème siècle».

d'autres réflexions du même genre mais ces deux citations suffisent me semble-t-il pour montrer ce que peut autoriser comme discours une position adossée sur le postulat «ontologique» de l'unicité absolue de la Shoah.

Je crois, comme M. Berstein, que cette rhétorique - on pourrait multiplier les exemples -, résulte d'une sorte de fascination des extrêmes et d'une propension à considérer la dernière catastrophe comme la catastrophe absolue, comme un modèle exemplaire de catastrophe qui résumerait de façon définitive et universellement valable soit la vérité de la face ténébreuse de la modernité, soit d'autres vérités métaphysiques concernant les fondements de la nature humaine, les perversions inhérentes à la raison instrumentale, la barbarie qui se cache au coeur de la civilisation, etc. Dans une telle perspective la vérité «vraie», la vérité de l'être, aurait définitivement élu domicile dans la catastrophe - et singulièrement dans la dernière catastrophe. Autrement dit, je me demande, à la suite toujours de M. Bernstein, si derrière cette rhétorique ne se cache pas la figure qui hante depuis toujours la conscience intellectuelle de l'Occident, à savoir la figure d'une horreur apocalyptique, cataclysmique, signifiant la caducité de tout espoir de progrès en histoire et la fin de toute perspective d'amélioration de l'homme et de la société. Devenu simple métonymie, Auschwitz se transforme ainsi en un objet métaphysique autorisant des constructions spéculatives et mystiques n'ayant plus aucun ancrage ni aux processus historiques réels, ni aux traumatismes vécus. Dans la conjoncture présente, caractérisée par la dissolution postmoderne de tout critère de démarcation entre vérité et fiction, entre énoncés susceptibles d'être contrôlés et vérifiés et croyances, entre la sphère de l'opinion et celle d'une démarche rigoureuse ayant des comptes à rendre à des réalités

extra-textuelles, dans un climat aussi où toute une nébuleuse intellectuelle, notamment dans le domaine historiographique, n'accorde aux faits qu'une «existence purement linguistique»¹¹, ce genre de discours sur la Shoah me semble plus que problématique sinon gros en dérives multiples.

On affirme souvent que nous avons pris du retard pour entamer la tâche difficile d'affronter la spécificité de la criminalité nazie, à savoir la Shoah. Faut-il rappeler que de nombreuses contributions qui constituent encore aujourd'hui des références incontournables datent de la première décennie après guerre et qu'elles connurent au moment même une reconnaissance publique et une diffusion importante ?¹² En fait, à bien scruter la période '45-60, l'on constate que les éléments essentiels de la réflexion sur la criminalité nazie du point de vue de ses implications politiques, éthiques et anthropologiques ont été finalement assez précoces et avaient bénéficié à l'époque d'une large attention de la part des critiques et même du public. Il est possible par conséquent que le retard pris dans la tâche difficile d'affronter la criminalité nazie ne soit pas dû à notre incapacité de faire face, psychologiquement et intellectuellement, aux questions cruciales qu'elle soulève, mais, comme le suggère M. Bernstein, au fait qu'il a fallu du temps pour que seule la Shoah puisse acquérir le statut d'une catastrophe paradigmatique nous autorisant, au-delà de l'étude de l'événement lui-même, des réflexions considérées comme plus fondamentales d'ordre philosophico-éthique prêtant à généralisation. Dans cette vision, les catastrophes précédentes perdent évidemment cette «qualité» et deviennent de simples «objets» historiques. Et la question se pose : en vertu de quoi d'autres catastrophes collectives et d'autres crimes de masse seraient-ils dépourvus de cette qualité de «crime ontologique» qu'on accorde volontiers à la Shoah ?¹³

Pourquoi et en quoi les autres crimes seraient-ils «moins ontologiques»? Pour éviter tout malentendu, je précise qu'il ne s'agit pas ici de nier la singularité du génocide des Juifs et des Tsiganes perpétré par les nazis ¹⁴. Il s'agit de voir comment certains types d'approches et de discours, en absolutisant l'événement, contribuent à le déhistoriciser et à le décontextualiser complètement pour en faire un objet de pure spéculation. On finit ainsi par substituer à la réalité de simples codes langagiers de communication fonctionnant pour eux-mêmes en eux-mêmes, une pure rhétorique au sens classique de l'art de mise en scène de soi.

¹⁴ Je me permets de renvoyer à ce sujet à mon article, «Singularité exemplaire et universalité de la Shoah», *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 69, octobre-décembre 2000, p. 5-14.

PÉREL WILGOWICZ

Psychanalyste, Médecin

Au-delà des malaises dans la civilisation. Génocide et vampirisme

«Là où la communauté abolit le blâme, cesse également la répression des appétits mauvais, et les hommes commettent des actes de cruauté, de perfidie, de trahison et de barbarie, dont on aurait tenu la possibilité inconciliable avec leur niveau de civilisation. C'est ainsi que le citoyen du monde civilisé (...) peut devenir désespéré dans un monde qui lui est devenu étranger - sa grande patrie en ruine, les biens communs dévastés, les concitoyens divisés et avilis»¹.

Dans ses textes sur la culture et sur la psychologie collective Freud, interrogeant les déraisons de la destructivité et de la guerre, relevait les raisons de s'élever contre les voix des armes :

«La guerre (...) n'est pas seulement plus sanglante et meurtrière qu'aucune guerre du passé, à cause des terribles perfectionnements apportés aux armes d'attaque et de défense, mais elle est aussi, sinon plus, cruelle, acharnée, impitoyable que n'importe laquelle d'entre elles (...) Elle renverse tout ce qu'elle trouve sur son chemin ; et

cela dans une rage aveugle, comme si après elle il ne devait plus y avoir d'avenir ni de paix entre les hommes. Elle fait éclater tous les liens de communauté qui rattachent encore les uns aux autres les peuples en lutte et menace de laisser après elle des rancunes qui rendront impossibles pendant de longues années la reconstitution de ces liens»².

Impressionné par les ravages de la guerre de 1914/18, Freud, après avoir introduit dans «Au-delà du principe de plaisir»³ la dualité des pulsions de vie et de mort, a élaboré sa deuxième topique, «Le Moi et le

¹ S. Freud, (1915), «Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort», *Essais de psychanalyse*, Paris, pbp, 1981.

² id.

³ S. Freud, «Au-delà du principe de plaisir», *Essais de psychanalyse*, pbp, 1981.

Ça»⁴ et n'a cessé de développer ses réflexions sur la psychologie collective, sur la culture et le malaise dans la civilisation, sur la guerre et sur la mort.

Dans sa lettre à Albert Einstein de septembre 1932, il écrivait : «La guerre, sous sa forme actuelle, ne donne plus l'occasion de réaliser le vieil idéal héroïque et une guerre future, par suite du perfectionnement des moyens de destruction, signifierait l'extermination de l'un ou peut-être des deux adversaires»⁵.

En 1915, les Turcs s'étaient en toute impunité livrés aux massacres des Arméniens. Hitler avait escompté un oubli semblable à celui qui avait succédé à la «Catastrophe arménienne» pour instaurer son propre projet dévastateur. Freud avait pressenti l'ampleur de la destructivité à venir, bien qu'il n'ait pas eu connaissance de la Shoah et des camps d'extermination nazis (dans lesquels périrent quatre de ses sœurs), de «l'épuration ethnique et politique» perpétrée par les Khmers rouges au Cambodge, de celles auxquelles nous avons assisté quasiment en direct devant nos postes de télévision en ex-Yougoslavie, du génocide au Rwanda. Pour lui, le développement de la culture - il hésite entre ce terme et celui de civilisation dans sa lettre à Einstein - la maîtrise de la vie instinctive, la limitation des réactions impulsives de destructivité devraient mettre un terme à la guerre.

Le mot allemand «Kultur» a été traduit par «civilisation» dans *Malaise dans la civilisation*⁶. Pourtant une distinction entre ces deux termes paraît féconde pour aborder notre sujet. La civilisation - opposée à la barbarie - est l'ensemble des institutions mises en place par les êtres humains pour se protéger contre la nature et réglementer les rapports sociaux. Elle est menacée par «cette hostilité primaire» et «le narcissisme des petites différences» qui oppose les hommes les uns aux autres, traversés qu'ils sont par leurs tendances à l'agression.

Civiliser, selon le Robert, c'est faire passer une collectivité d'un état plus primitif à un état plus évolué dans l'ordre moral, artistique, technique... Cultiver, c'est développer une action en vue d'en obtenir le produit. Le terme de culture, qui appelle un quantitatif, n'est devenu synonyme de civilisation qu'au sens figuré. Les deux impératifs «*Tu ne tueras pas*», et «*Aimes ton prochain comme toi-même*», qui imposent renoncement et obligations morales, garantissent la préservation de la vie en commun et des idéaux collectifs. L'horreur dans la civilisation surgit lorsque les valeurs et les lois qui la régissent sont bafoués. «*Tu tueras, proclame le chef des armées*». «*Exècres ton prochain pour n'aimer que toi et ceux qui te ressemblent*», exige le leader qui incarne raison d'état, totalitarisme, racisme, volonté de génocide. Dans l'enfer - dans l'envers - de la civilisation mise à feu et à sang, le crime est promu au rang de précepte, le meurtre orga-

⁴ S. Freud, (1923), *Moi et le Ça*, «Essais de Psychanalyse», Paris, bpb, 1981.

⁵ «Pourquoi la guerre ? Lettre de septembre 1932 à Albert Einstein», publiée à Paris en 1933, *Résultats, idées, problèmes*, 1921-1933, Paris, PUF, 1985.

⁶ S. Freud, (1929), *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971.

⁷ S. Audouin-Rouzeau, J.-J. Becker, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

⁸ J. Gillibert, «Culture d'extermination», in *Malaise dans la civilisation*, RFP, Paris, PUF, t. LVII, oct.-déc., 1993.

⁹ Raoul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, 1992.

¹⁰ F. de Fontenette, *Le procès de Nuremberg*, Paris, PUF, 1996.

¹¹ R. Lemkin, *Axis Rule in Occupied Europe*, Washington, Carnegie Endowment for International Peace, 1944.

nisé s'est fait loi, la justice des hommes n'a plus sa raison d'être.

Alors que les criminels de droit commun, qui sont des individus en conflit avec la société, relèvent d'un jugement pénal, une justice d'exception est requise en cas de conflits guerriers. Leurs auteurs agissent en service commandé, sous les encouragements et les applaudissements de leurs chefs, avec l'approbation de leurs concitoyens. Les crimes de guerre perpétrés, s'ils n'incitent pas à un cycle interminable de vengeance, seront jugés en référence aux conventions internationales de La Haye de 1907 sur les lois et coutumes de guerre.

Les malaises de la civilisation du XXe siècle seraient-ils liés à ceux de nos sociétés disloquées par les atteintes de l'humanité elle-mêmes, malaises qui ne sont pas apparus ex-nihilo mais sur l'humus de cultures destructrices. La notion de culture de guerre est récente dans le domaine de l'historiographie de la Grande Guerre⁷. Toute «culture de guerre» est, par essence, homicide et, de surcroît, filicide. Ce sont des hommes jeunes que l'on envoie aux combats. Les civils, il est vrai, sont également pris comme cible dans les guerres contemporaines. Cette notion d'une culture d'agression et de destructivité est portée à l'extrême lorsqu'il est question de génocide. L'anéantissement programmé de tout un peuple est bien l'aboutissement d'une «culture d'extermination»⁸. La Shoah, la destruction systématique des Juifs d'Europe organisée par les nazis, n'a pas surgi inopinément au XXe siècle. Elle succédait à une longue et lente évolution de pratiques séculaires antijuives inspirées par des théories à bases théologiques, politiques, puis à l'avènement d'une idéologie raciste⁹.

Pour juger ces «crimes contre l'humanité», il fallut après la guerre faire appel à une juridiction internationale¹⁰ et imposer la notion d'imprescriptibilité, indispensables à la prise en compte tant des responsabilités indivi-

duelles que collectives. Le terme de génocide, proposé par R. Lemkin dès 1944¹¹, ne sera adopté qu'en 1945. La question de la culpabilité des meurtriers reste entière, ceux-ci se retranchant derrière leurs obligations d'obéissance à leurs chefs, à des ordres émanés du Führer.

L'extermination de tout un peuple signifie la suppression de plusieurs générations simultanément : arrières grands-parents, grands-parents, parents, adolescents et enfants, femmes enceintes ; les plus rapidement éliminés, parce qu'inaptes au travail ou parce qu'en état de moindre résistance ou de maladie, étaient ceux qui se trouvaient situés aux deux classes d'âges extrêmes. On considère comme faisant partie de la première génération de la Shoah tous ceux qui furent ou étaient susceptibles d'être exterminés du fait même de leur naissance.

L'entreprise de déshumanisation gigantesque mise en place par les nazis trouvait sa justification dans une propagande savamment exploitée : inciter à l'exclusion et à l'assassinat un groupe ravalé au rang de «sous-hommes». Le but poursuivi était de faire disparaître chez les victimes les marques d'appartenance à la communauté des vivants, d'interdire toute vie scandée par des rituels religieux ou sociaux, d'effacer la mémoire du passé et de l'avenir ; il fallait supprimer les traces des atrocités commises, et jusqu'à celles du passage sur la terre de ces êtres humains, sauf à créer quelques musées zoologiques. Il n'était pas suffisant de leur ôter la vie, il était en outre impératif de leur ôter leur mort. Ni nom ni date de naissance, mais un numéro. Ni funérailles ni sépulture. Ni cadavres ni urnes funéraires ; seulement l'odeur disparue des fours crématoires et les cendres répandues sur les terres où les herbes ont repoussé. Ni naissance ni mort !

Les idéologues du génocide, en déniaut aux victimes ces deux termes de la vie, événe-

ments qui inscrivent chaque individu dans une communauté humaine, œuvrent pour un lendemain où il n'y aura ni ascendance ni descendance pour les persécutés. C'est ce processus mortifère à l'égard d'une collectivité qu'il me semble pouvoir qualifier de «vampirisme historique», «de masse».

Alors que les criminels de droit commun, qui sont des individus en conflit avec la société, relèvent d'un jugement pénal, une justice d'exception est requise en cas de crimes de guerre et de crime contre l'humanité. De nombreux débats ont vu le jour, qui tentaient de spécifier la différence entre le crime de guerre et le crime contre l'humanité. La destructivité est portée à l'extrême lorsqu'il s'agit de crimes contre l'humanité, de meurtres de masse ou de génocide. Le terme de crime contre l'humanité introduit l'idée d'inhumanité. Signalons que, selon le Robert, l'expression «être humain», de nos jours très fréquente, ne figure dans aucun dictionnaire ancien ou moderne. Le Littré, qui ne l'inscrit ni à «être» ni à «humain» l'emploie cependant pour définir le genre humain : «L'ensemble des êtres humains». Comment est-il possible de concevoir l'humanité et l'inhumanité ?¹²

L'introduction de lois spécifiques dans le droit international a inauguré de nouvelles perspectives collectives qui dépassent le domaine juridique pur : portées par les «serviteurs» d'une «justice universelle», (expression du Professeur Jorda, Président du

Tribunal Pénal international, Conférence de La Haye)¹³, elles possèdent une dimension métaphysique, autrefois dévolues aux religions. L'arsenal de défenses juridiques constitué prendrait toute sa valeur dans la loi internationale devenue porteuse et garante d'une éthique de la civilisation. Ces notions comportent en outre des résonances psychanalytiques.

Pour André Frossard qui, arrêté à Lyon, avait échappé à la déportation, «tout crime lèse l'humanité, on n'en connaît point de bienfaisant et l'assassinat de la vieille dame dans son logis du dix-huitième arrondissement ou de l'enfant dans un sous-bois sont des actes inhumains au même titre que toute violence exercée sur un être sans défense»¹⁴.

Ces deux exemples de meurtres, extrêmes, frappant l'un, un être humain à la fin de sa vie, l'autre en son début, ont une signification symbolique métapsychologique.

André Frossard écrit encore : «*Le crime contre l'humanité, c'est tuer quelqu'un sous prétexte qu'il est né*».

Lorsque la culture de la terreur, l'autorité et la loi, inversées, confiées à des exécuteurs exerçant sans scrupules, sans culpabilité ni honte, un droit de vie et de mort sur des hommes et une collectivité, servent le projet d'un tyran qui asseoit son pouvoir sur le culte de sa personnalité, que deviennent les différentes instances psychiques de chacun dans leurs rapports aux Idéaux et au Surmoi collectifs ?

¹² V. Nahoum-Grappe (dir.), Laurence Hansen-Löve, «*Invention du XXe siècle : le crime de lèse-humanité. Quels noms pour quels crimes ?*», Vukovar, Sarajevo. La guerre en ex-Yougoslavie, éd. Esprit, diffusion Le Seuil, Paris, 1993.

¹³ «La responsabilité des Etats et les crimes contre l'humanité ?», Pr. Truche : «Introduction». B. de Bigault du Granrut : «Le crime contre l'humanité». C. Jorda : «Le tribunal pénal international». Th. Klein : «Le pardon et la dignité», *Cahiers de l'Ecole cathédrale*, CERP, 1998.

«La notion de crime contre l'humanité», Paris, éd. Esprit, mai 1992.

¹⁴ A. Frossard, *Le crime contre l'humanité*, Paris, Robert Lafond, 1987.

¹⁵ S. Freud «Le Moi et le ça» (1923), *Essais de psychanalyse*, Paris, pbp, 1981.

¹⁶ La Boétie, (1974), *Soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Levy, 1974.

¹⁷ P. Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987.

Freud a notablement déchiffré ces champs de désastres, en partie à partir de la notion du Surmoi et de ses variations dans la pathologie individuelle. Se profile ainsi la discussion fondamentale d'un «Au-delà du principe de plaisir « au sein même de la tension entre le Moi et le Surmoi, entre Eros et Thanatos¹⁵. Notons que le terme allemand utilisé par Freud est «*kulturarbeit*». Que les foules puissent obéir comme un seul homme donne à entendre la grande fragilité du Surmoi, sa flexibilité, ses aptitudes à la régression. Mais la question qui prédomine concerne alors celle des identifications, par rapport à l'emprise du leader et de son idéologie. Qu'il n'y ait pas d'opposition à leurs influences conjuguées, au point que toute conscience morale soit abolie, toute critique éteinte, toute pensée personnelle étouffée, conduit à interroger les parts respectives des identifications *oedippiennes, narcissiques* et, à mon sens, *vampiriques*.

Déjà La Boétie, en 1546, avait perçu quelques traits propres aux émules du tyran : «*Toujours, il a été que cinq ou six ont l'oreille du tyran et s'y sont approchés d'eux-mêmes... Ces six ont six cent qui profitent sous eux, et font de leur six cent ce que les six font au tyran. Ces six cent en tiennent sous eux six mille... Grande est la suite après cela, mais les cent mille, mais les millions, par cette corde se tiennent au tyran*»... Et plus loin : «*Ceux qui sont tâchés d'une ardente ambition et d'une notable avarice s'assistent autour (du tyran) et le soutiennent pour avoir part au butin, et être, sous le grand tyran, tyrannaux eux-mêmes*»¹⁶.

Peut-on reconnaître là une identification au père de la horde primitive, vivant ? Une identification source de profit et de la transmission d'un pouvoir comparable à celui du tyran, qui s'est donné celui d'un Dieu ? Que sont alors devenus les idéaux du Moi et collectifs, sauf à être identifiés à ceux du despote ? Seule la loi du plus fort fait la loi.

Droits de l'homme et démocratie n'ont pas droit de cité.

Les expériences conduites par S. Milgram dans un laboratoire de psychologie sont saisissantes à cet égard : il propose une enquête sur l'apprentissage et la mémoire. Un moniteur prend place devant un impressionnant stimulateur de choc muni de manettes. Dans une autre pièce, l'élève, visible mais non audible, a reçu la consigne d'apprendre une liste de mots. En fait, il s'agit d'un acteur. C'est le moniteur qui est le véritable sujet de l'expérience. Il doit faire passer le test d'apprentissage et administrer des charges électriques de plus en plus fortes si l'élève se trompe, ce qui entraîne chez celui-ci des simulations de souffrance de plus en plus intenses. Le moniteur est alors pris entre son obéissance aux consignes qui le poussent à poursuivre, et son désir de s'arrêter, au risque de rompre avec l'autorité. L'expérience consiste à découvrir à quel moment cette rupture se produit. De nombreux moniteurs placés dans ces circonstances continuent à suivre les ordres de l'expérimentateur.

«*C'est peut-être là l'essentiel de notre étude : des gens ordinaires, dépourvus d'hostilité, peuvent, en s'acquittant simplement de leur tâche, devenir les agents d'un atroce processus de destruction. L'abandon de la responsabilité personnelle est la conséquence psychologique la plus importante de la soumission à l'autorité. L'expérience révèle la faculté qu'a l'homme de se dépouiller de son humanité et, pire encore, l'inéluctabilité de ce comportement quand il renonce à son individualité pour devenir partie intégrante d'une des structures hiérarchiques de la société*»¹⁷.

Si adhérer à une consigne et l'appliquer sans critique en laboratoire est possible, comment ne le serait-ce pas dans des circonstances organiquement hiérarchisées ? Il ne s'agit même plus, dans ce cas, d'envier une

place identique à celle du donneur d'ordres, mais d'une identification, faudrait-il dire adhésive, hypnotique ou *vampirique* à celui-ci, à l'idéologue et à l'idéologie ?

Le « *naufrage spirituel*», dont parle Primo Levi¹⁸, et dont des millions d'êtres humains avec lui furent victimes, n'a pu surgir et s'étendre que parce qu'un grand nombre d'exécuteurs trouvaient en eux-mêmes des éléments propres à favoriser la réalisation et l'assouvissement de leurs pulsions agressives et sadiques, de leurs vœux barbares secrets, peut-être plus encore l'expansion d'une toute-puissance que la collectivité nazie, par son aval, ne venait plus réfréner. Adéquation entre des idéaux narcissiques et collectifs grandioses, pervertis ? Rappelons cette phrase de Goebbels :

«*L'histoire se souviendra de nous : nous aurons été les plus grands hommes d'état de tous les temps, ou les plus grands criminels*».

Sommes-nous encore sur le terrain du Surmoi qui pourtant, comme nous le savons, puise une grande part de ses forces vives dans le ça, «*cette partie obscure, impénétrable de notre personnalité (que) nous appelons chaos, marmite pleine d'émotions bouillonnantes ?*» Sur le plan individuel comme sur le plan collectif, bourreaux et exécuteurs ont suivi une pente régressive que la «*banalité du mal*» et la routine quotidienne authentifie et renforce encore plus.

«*Les monstres existent mais ils sont trop peu nombreux pour être vraiment dangereux ; ceux qui sont plus dangereux, ce sont les hommes ordinaires, les fonctionnaires prêts à croire et à obéir sans discuter, comme*

Eichmann, comme Hoss, le commandant d'Auschwitz, comme Stangl, le commandant de Treblinka»¹⁹.

Les «complexes belligères» décrits par le polémologue Gaston Bouthoul²⁰ dans la civilisation, tout comme ceux des cultures de destruction et de guerre, à plus forte raison d'extermination, qui constituent autant de lignes de fractures, ne pourraient-ils pas s'envisager à la lumière de la métaphore freudienne du cristal applicable au Moi de l'individu ?

«*Jetons un cristal par terre, il se brisera non pas n'importe comment, mais suivant ses lignes de clivage, en morceaux dont la délimitation quoiqu'invisible, était cependant déterminée par la structure du cristal*».

Pour Freud, le Surmoi, héritier du complexe d'Œdipe, garantit la loi de l'interdiction de l'inceste et du parricide, les identifications œdipiennes et postœdipiennes, la bisexualité psychique. Il inscrit en même temps que la culpabilité œdipienne le complexe de castration, le refoulement et la conscience morale, l'espace à trois dimensions et la temporalité des trois âges de l'être humain inclus dans l'énigme de la Sphynge. Le sujet qui a reconnu ses vœux érotiques et agressifs et la nécessité du renoncement, se saisit de sa capacité à penser, à entrer dans le champ du langage, de la symbolisation, de la sublimation. C'est grâce à cette instance que se constituerait le travail de culture protecteur de la civilisation. En outre, selon lui, la transmission est l'affaire du Surmoi qui, chez l'enfant, «*ne se forme pas à l'image des parents, mais bien à l'image du Surmoi de*

¹⁸ P. Levi, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989.

¹⁹ H. Arendt,

- *Les origines du totalitarisme*, Paris, Le Seuil, 1972.

- *Eichman à Jérusalem*, Paris, Gallimard, 1991.

²⁰ G. Bouthoul, *Traité de polémologie*, Paris, Payot, 1970.

²¹ S. Freud, «La personnalité psychique», *Les nouvelles conférences*, Paris, Gallimard, NRF, 1936.

²² S. Freud, «*Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*», *Essais de psychanalyse*, Paris, bpb, 1981.

ceux-ci. Il s'emplit du même contenu, devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui subsistent à travers les générations». Et aussi «L'humanité ne vit pas que dans le présent : le passé, la tradition de la race et du peuple persistent dans les idéologies du Surmoi».

Mais il comporte également, dans ses interdits, une mise en perspective avec le meurtre du père de la horde primitive et les refoulements des traces laissées par «une série infiniment longue de générations de meurtriers qui, comme nous peut-être, avaient la passion du meurtre dans le sang»²¹. Le meurtre dont il est question est le parricide. Mais dans les cultures de destructivité, d'extermination, le crime perpétré l'est contre l'humanité. La visée est celle d'une extinction de toute filiation, de toute transmission vivante, dans la collectivité honnie.

Si le Surmoi, qui coupe l'enfant de la mère, est le terreau de la culpabilité, l'Idéal du Moi, héritier du narcissisme primaire, qui pousse à la fusion, est celui de la honte. L'exécuteur en ignore l'une et l'autre, même lorsqu'il passe devant la justice. Il n'a pas, et n'a pas eu, d'état d'âme. Il n'a pas besoin d'âme. Quant à la foule, elle a régressé à l'état de la horde. L'ordre émane d'en haut, qui relie ceux qui la composent les uns aux autres dans un seul but : elle n'a plus qu'à exécuter, qu'à s'exécuter. En elle, ces deux formes d'actes s'articulent et se conjoignent. L'individualité s'efface au profit d'une «monoculture destructive de la civilisation». Le leader assoit son pouvoir sur un groupe qui, lui déléguant toute responsabilité, régresse à l'état de la horde. Le vampirisme n'est pas très éloigné de cette conceptualisation dans ses manifestations individuelles, mais plus encore dans ses déploiements collectifs, lorsque l'individu pris dans une masse qui, sous le joug d'un Moi Idéal expansif, se soumet aux dictats d'un Dracula contemporain auquel elle délègue une toute puissance

d'emprise magique, s'épargne toute culpabilité à exécuter les pires crimes contre l'humanité.

Qu'en est-il du destin de l'individu et de la civilisation quand seul le destin des pulsions de mort régit le grand jeu de la vie d'Eros et de Thanatos ? Sans pouvoir engager une discussion sur la désintrinsication pulsionnelle et sur la pulsion de mort, notons l'intérêt des auteurs contemporains pour cette conceptualisation des réflexions de Freud qu'il n'a cessé d'alimenter et d'approfondir après la Grande Guerre, dont le mouvement vers l'extérieur se nommerait «pulsion de destruction, d'emprise, de volonté de puissance».

«Pourquoi les individus ethniques se méprisent-ils en général les uns les autres, se haïssent-ils, s'exècrent-ils ? C'est là un mystère qui m'échappe. On dirait qu'il suffit qu'un grand nombre, que des millions d'hommes se trouvent réunis pour que toutes les acquisitions morales des individus qui les composent s'évanouissent aussitôt et qu'il ne reste à leur place que les plus primitives, les plus brutales».

«Aussi l'histoire primitive de l'humanité est-elle remplie de meurtres. Ce que nos enfants apprennent encore de nos jours dans les écoles, sous le nom d'histoire universelle, n'est pas autre chose qu'une succession de meurtres collectifs, de meurtres de peuple à peuple»²².

Pour Freud, le meurtre fondamental et fondateur est le parricide. Mais le génocide, qui concerne l'ascendance autant que la descendance, comprend tout autant l'infanticide et le matricide/parenticide. Selon les anciens textes de droit, le pire des crimes était le parricide, qui était distinct de l'assassinat (art. 202, dans le code pénal napoléonien). Le meurtre des parents était puni de mort, alors qu'une mère infanticide obtenait une réclusion de dix ou vingt ans. Le parricide ne figure plus dans le nouveau

code pénal français. Celui-ci «s'ouvre sur un autre crime des crimes, le crime contre l'humanité (...). On peut se demander si aujourd'hui, il n'y a pas un changement de référence symbolique : le génocide de la deuxième guerre mondiale est devenu le meurtre de référence...»²³

Evoquons ces lignes de Vladimir Jankélévitch dans *L'imprescriptibilité. Pardonner ?*²⁴ : «Nous-mêmes qui aurions tant de raisons de savoir, nous apprenons chaque jour quelque chose de nouveau, une mention particulièrement révoltante, un supplice particulièrement ingénieux, une atrocité machiavélique, où l'on reconnaît la signature du vampirisme héréditaire. Faire du savon ou des abat-jour avec la peau des déportés... il fallait y penser. Il faut être un vampire métaphysicien pour faire cette trouvaille».

Et aussi : «Ce crime contre nature, ce crime immotivé, ce crime exorbitant est donc à la lettre un crime «métaphysique» et les criminels de ces crimes ne sont pas de simples fanatiques : ce sont, au sens propre, des monstres. Lorsqu'un acte nie l'essence de l'homme en tant qu'homme, la prescription qui tendrait à l'absoudre au nom de la morale contredit elle-même la morale».

Avec le meurtre du père de la horde primitive, Freud a créé un mythe psychanalytique. Il en a exploré les implications dans le

psychisme, ses conséquences et ses répercussions sur la civilisation à travers l'élaboration du Surmoi. Il en a recherché les arborescences dans la littérature chez Shakespeare, Sophocle, Goethe, Dostoïevski, d'autres encore. Mais à l'autre bout de cette chaîne, maint héros de mythe, de religion, était destiné à être tué en tant que fils : Œdipe lui-même, qui fut sauvé par le berger chargé de le faire disparaître ; Isaac, dont la «montée» sur le mont Moriah se résout en fait en non-sacrifice ; Moïse, qui deviendra le prophète d'une religion du Père ; le Christ, sauveur des hommes, qui incarne une religion du Fils au nom du Père.

Pouvons-nous nous demander ce qui découlerait du fait que ce sont des infanticides qui étaient ainsi programmés ? En ce qui concerne Œdipe, c'est Jocaste elle-même qui avait donné l'ordre au berger de l'exposer sur le Cithéron. D'autres sacrifices de fils ou de filles, comme celui d'Iphigénie, sont mis en scène dans maintes tragédies grecques, voire ont été agies dans des périodes historiques que l'on souhaiterait révolues mais dont l'insoutenable actualité alimente quotidiennement nos écrans.

Lorsque la culture de la terreur, l'autorité et la loi, inversées, perverses, confiées à des exécuteurs exerçant sans scrupule, sans culpabilité ni honte un droit de vie et de mort sur plus de quatre générations simultanément

²³ J. Santuret, *Le refus du sens. Humanité et crime contre l'humanité*, Paris, ellipses/éditions marketing S.A., 1996.

²⁴ V. Jankélévitch, *L'imprescriptible. Pardonner ? Dans l'honneur et la dignité*, Paris, Seuil, 1986. (Note : Je n'ai découvert que récemment, dans une citation de José Santuret l'utilisation du terme «vampire» par V. Jankélévitch).

²⁵ W. Szafran et Y. Thanassekos, «Un deuil perpétuel», Bruxelles, *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, Bruxelles, n° Spécial 46, 1995.

²⁶ P. Wilgowicz

- *Le vampirisme. De la Dame Blanche au Golem. Essai sur la pulsion de mort et sur l'irreprésentable*, Meyzieu, Césura, 1ère éd. 1991, 2ème éd. 2000.

- «Oter la vie, ôter la mort», Paris, *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 64, n°5, 2000.

²⁷ - *L'Ange Exterminateur*, éd. J. Gillibert et P. Wilgowicz, avec la collaboration d'A. Nysenholz, Préface de P. Wilgowicz, Bruxelles, éd. de l'Université de Bruxelles-Cerisy, 1993-94.

- *Vivre et écrire la Shoah*, Ch. Wardi et P. Wilgowicz, éd. du Nadir, Cerisy, 2001.

pour servir le projet insensé d'un tyran qui assoit son pouvoir sur le culte de sa personnalité, que deviennent les instances psychiques individuelles et collectives de ceux qui se sont identifiés à un despote, incarnant un père de la horde primitive sans foi ni loi, quis'est donné la toute puissance d'un dieu ? Seule la loi du plus fort fait la loi ; droits de l'homme, droits de l'enfant et démocratie n'ont alors plus droit de cité.

Tout sujet rescapé est confronté à un questionnement sur ses origines et sa propre filiation. Survivant, il risque d'être pris dans des deuils interminables (W. Szafran, Y. Thanassekos)²⁵, des «*identifications vampiriques*»²⁶ à ses parents disparus, «*morts/non-morts*», «*ni-morts/ni-vivants*», leitmotiv fréquemment retrouvé dans maint récit de thérapies d'enfants ou de cures psychanalytiques d'adultes. Cette emprise individuelle, qui relève à mes yeux d'un «*processus vampirique*» entravant la sub-

jectivation, est lui-même inscrit dans le «*vampirisme historique de masse*» visé dans tout génocide : l'infanticide et le matricide/parenticide.

Les traumatismes collectifs n'ont pas connu de répit pendant tout le vingtième siècle. Nous recueillons chez des survivants ou des descendants de déportés disparus ou revenus des camps d'extermination, des échos de la Shoah plus d'un demi-siècle après. Au cours de notre écoute dans le cadre de la cure, notre travail interprétatif est fréquemment sollicité sur le double registre de l'histoire psychique individuelle de nos patients, et des répercussions du génocide en tant qu'atteinte individuelle *et* collective identitaires. Aux œuvres littéraires, aux travaux d'historiens sur la mémoire et l'Histoire, se sont ajoutés plus récemment des approches portant sur les répercussions psychiques des catastrophes collectives²⁷.

RÉGINE WAINTRATER

*Psychothérapeute et Maître de conférences
à l'Université de Poitiers (France)*

Premier aperçu des entretiens post-témoignages

L'idée de s'entretenir à nouveau avec les témoins, quelques années après leur témoignage, est une idée qui me tient particulièrement à cœur et que j'avais proposée dès le deuxième colloque* de la Fondation. Mais c'est un projet qui exige des ressources et une capacité logistique dont un chercheur isolé ne dispose pas toujours. Sans le travail et les compétences des chercheurs de la Fondation, ce projet n'aurait pu voir le jour : j'en ai rêvé, ils l'ont fait, ai-je envie de dire.

Contrairement à l'analyse des témoignages, qui bénéficie maintenant d'un recul de plu-

sieurs années, l'analyse qui est faite ici est encore très proche du visionnement initial, avec tous les avantages et les désavantages de cette proximité. D'un côté, il est intéressant de réagir «à chaud» à des récits qui n'ont pas encore secrété de règles d'énonciation, et ne sont donc pas encore entrés dans la phase inévitable de normalisation du discours. Mais cette «fraîcheur» a son revers, en particulier dans la difficulté que l'on peut éprouver, à ce stade de la recherche, à synthétiser les données, et à choisir des axes ou des thématiques spécifiques. Au lieu d'un travail

NDLR : Voir Yannis Thanassekos et Anne Van Landschoot, (s.d.), *Du Témoignage audiovisuel - From the audiovisual testimony*, éd. Fondation Auschwitz et Fondation pour la Mémoire de la Déportation (Bruxelles-Paris, 1996). Actes de la «Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis» (Bruxelles, 9-11 mai 1996).

abouti, j'ai donc opté pour une présentation partielle qui, plutôt que des conclusions, tentera d'expliciter la méthodologie choisie et d'indiquer les grandes lignes d'un processus en train de se réaliser.

Le corpus :

Il s'agit de huit témoignages audio-visuels réalisés par la Fondation, et de deux témoignages audio réalisés antérieurement par mes soins.

La méthodologie :

J'ai conservé la même méthodologie que pour mes travaux précédents sur les témoignages. Après avoir analysé chaque témoignage, tant sur le plan thématique que sur le plan de l'interaction et de la forme narrative, je procède à une synthèse au niveau des contenus et des processus pour aboutir à une classification qui respecte la singularité mais permet de dégager des lignes de force.

Rappel du cadre :

Il s'agit d'entretiens effectués par les chercheurs de la Fondation, environ cinq à sept ans après le premier témoignage. Ces entretiens se déroulent soit dans les bureaux de la Fondation, soit chez le témoin. Les intervieweurs sont en général ceux qui ont effectué la première interview de témoignage. Dès le début de l'entretien, l'intervieweur, qui a reversionné le témoignage, demande au témoin si lui aussi l'a revu, et si oui, ce qu'il en pense. L'entretien se veut organiser autour du processus testimonial : il s'agit d'un échange sur les avatars de la mémoire, qui se

fait à partir de relances des témoins¹ qui font référence à certains passages du premier témoignage, dans une **sorte d'explicitation de texte** conjointe, où le premier témoignage sert de texte de référence.

Les attentes des protagonistes :

Elles sont davantage le fait des témoins et s'expriment de façon plus explicite que dans les témoignages. La conduite de l'entretien et les questions posées nous indiquent une demande de méta-témoignage qui, au plan manifeste, porte sur le processus mémoriel, mais au plan latent, peut s'entendre comme l'espoir d'un témoignage plus complet qui comblerait les lacunes du premier. Ce fantasme d'un témoignage « fini » est un fantasme partagé par les deux parties, bien qu'exprimé différemment : pour les témoins, c'est le désir d'arriver à transmettre mieux et plus, pour leur interlocuteur, c'est l'idée d'un témoin parfait qui saurait soulager le témoin de la parole qu'il porte en lui comme un fardeau incontournable.

Les hypothèses :

Contrairement à la première série d'entretiens, où j'avais été amenée à occuper la double fonction de témoin et chercheur, ma position était cette fois-ci moins complexe, puisque j'occupais seulement celle de chercheur, à laquelle j'attribuais des vertus de liberté qui allaient se révéler trompeuses quand j'eus redécouvert les effets d'un contre-transfert que j'avais décidé d'oublier momentanément. A la suite des

¹ Nous avons appelé témoin celui qui recueille le témoignage, le terme de témoin étant réservé à celui qui donne son témoignage.

² Voir notamment R. Waintrater, « Le témoignage, une forme d'addiction au traumatisme ? » in « *Les addictions* », Monographie de la *Revue internationale de psychopathologie*, Paris, PUF, avril 2000.

³ Kris E. (1956), « The Personal Myth » in *The Selected Papers of E. Kris*, New Haven, Yale University Press, 1975.

quelques entretiens que j'avais menés oralement et de façon informelle (deux d'entre eux sont inclus dans ce corpus), je m'attendais à trouver une réflexion «méta» sur le processus testimonial, sorte d'après-coup philosophique et affectif. Mon hypothèse était que le sujet qui se livrait à cet exercice de second entretien avait acquis une plus grande liberté affective à l'égard des événements dont il témoignait et surtout à l'égard du processus testimonial. En effet dans une précédente recherche², j'avais pu mesurer l'importance de la tolérance à l'affect dans l'infléchissement du récit testimonial, en distinguant entre les récits élaboratifs -plus libres par rapport à l'affect- des récits normatifs, plus défensifs. J'étais arrivée à la conclusion que c'est la tolérance à l'affect qui détermine la qualité et la forme de la souvenance.

Premières données :

Les similitudes

Nous avons choisi de ne pas nous attarder ici sur les similitudes, nous contentant d'en faire un rapide rappel. Elles se situent surtout au niveau des contenus : déception narcissique des témoins par rapport à leur image, déception par rapport au récit, mais aussi réaffirmation des thèmes positifs, dans une visée globale de réassurance militante.

Les différences

Au lieu de la réflexion attendue sur le processus testimonial et la souvenance, on se trouve face à une sorte de second témoignage, proche du texte d'un entretien clinique, avec des niveaux explicites et implicites, qui se prêtent facilement à l'interprétation.

Au plan du récit, on constate à la fois un retour sur certains contenus et épisodes qui donnent souvent lieu à des développements philosophiques sur la vie, proches de ce que

j'avais appelé le «mythe personnel» ; le mythe personnel est un concept psychanalytique développé par E. Kris pour désigner les récits que certains patients élaborent à partir d'épisodes de leur vie qu'ils se remémorent et organisent comme la «version officielle «de leur histoire»³. J'avais constaté dans nombre de témoignages une tendance du témoin à produire ce type de discours, tendance encouragée par le témoignaire. Il me semblait que cette propension pouvait s'expliquer par le besoin d'une clôture même provisoire, et parfois artificielle, à un récit qui repoussait toute fin, dans une insupportable béance.

La différence la plus notable trait à la vie d'après. Cette partie du récit est considérablement plus développée que dans les premiers témoignages. A cela, plusieurs raisons. La première tient au format de l'entretien qui laisse davantage de temps au témoin pour s'étendre sur les péripéties du retour et de la réinsertion. Mais on peut aussi voir là une meilleure capacité du témoin à aborder la partie souvent honteuse ou douloureuse de son histoire, - soit le retour à la vie normale, et le recouvrement du lien social.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le récit de la persécution, aussi douloureux soit-il, est souvent plus aisé que le récit du retour et des déceptions qui l'accompagnèrent, dont l'absence d'empathie constitue le thème le plus marquant. Nous avons constaté que tout ce qui touche au lien social, et notamment à la rupture irrémédiable qui s'est produite pour le survivant, est un sujet relativement tabou, tant pour le témoin que pour le témoignaire, qui semblent encore à la recherche d'une forme adéquate pour exprimer de tels contenus.

Dans ces seconds récits, on constate une tentative d'aborder le sujet, avec des thèmes tels que la nécessité de renoncer aux études ou la déception face à l'accueil des proches, thèmes qui n'avaient été que très rarement

esquissés dans les témoignages. Parmi ces contenus douloureux, il en est un qui mérite une mention particulière, tant il revient dans presque tous les entretiens : il s'agit de la difficulté de transmission aux descendants directs. Tous les témoins ou presque font état de relations difficiles avec leurs enfants et de la douleur de ne pouvoir être écoutés comme ils le souhaiteraient. Nous voyons dans cette plainte l'écho direct des effets du génocide qui constitue toujours une attaque majeure contre la filiation.

Enfin, nous avons pu isoler un troisième thème nouveau, celui de la rivalité. Il s'agit là d'une expression de rivalité entre survivants, exprimée sous la forme d'une distinction entre le bon témoin ou même le témoin idéal -symbolisé par P. Levi- et le «mauvais témoin» accusé d'être narcissique, parfois même affabulateur. Il s'agit là d'un thème qui mérite à lui seul un développement, celui de la violence groupale et de ses effets non métabolisés dans les institutions qui traitent de l'extermination.

La position du témoinnaire :

C'est là que réside la nouveauté de tels entretiens. Dans le processus testimonial

que nous pouvons qualifier d'habituel, le témoinnaire est plus en retrait, accompagnateur empathique du voyage de mémoire effectué par le témoin. Dans les récits d'après, il est plus directement sollicité comme représentant du groupesocial qui le mandate, ce groupe qui a gravement fait défaut au témoin lors de son retour à la vie normale. A ce titre, le témoinnaire est plus souvent pris à partie et sommé de s'exprimer. D'autre part, dans le commentaire détaillé qu'il fait au témoin de son premier témoignage, il est davantage impliqué dans une activité interprétative, et donc, là encore, directement exposé. C'est dans changement de position que réside, d'après moi, une des originalités de ces seconds entretiens.

Pour conclure, je dirais que toute typologie est bien sûr réifiante, mais qu'elle permet cependant de s'orienter, dans un premier temps, dans les dédales de récits qui ont tous une singularité touffue. Encore une fois, il ne s'agit pas de rabattre ces singularités l'une sur l'autre, mais «d'engendrer de la différence proche» là où il y a eu «étrangeté meurtrière».

HELENE PIRALIAN

Philosophe, Psychanalyste (France)

En quoi le génocide met-il à l'épreuve les fondements mêmes de la psychanalyse?

LES SITES RWANDAIS

«Le génocide m'a fait veuve et orpheline en même temps, à vingt-sept ans. Une chose qui me rend plus que triste, c'est que je ne sais pas comment est mort mon mari et que je ne l'ai pas enterré. C'est cela qui me perturbe nuit et jour. Parce qu'ils l'ont fait monter dans le bus, et personne ne peut me dire comment il a été tué. Si je l'avais vu mort, si j'avais des indications sur son ultime voyage, ses paroles finales à sa famille, si je l'avais mis en tombe de chrétien, peut-être sa disparition pourrait mieux se supporter»¹.

«Ma mémoire à sa ceinture de cadavres» écrivait Aimé Césaire dans son cahier d'un retour au pays natal. Tressons des mémoires à la manière du poète martiniquais afin que les négateurs qui opèrent à visage découvert quand ils se cachent dans le maquis de la toile mondiale ne viennent pas sarcler, définitivement cette fois, les tombes et les cimetières. Tentons de réveiller, de rendre sa part d'humanité perdue à cette contrée. Couchons sur papier le long récit des infamies. Ecrivons donc»².

*«Quand je pense au génocide... Dans un moment de calme, je réfléchis pour savoir où le ranger dans l'existence, mais je ne trouve nulle place. Je veux dire simplement que ce n'est plus de l'humain»³ dit Sylvie, l'une des jeunes femmes tutsis, rescapée du génocide rwandais, qui témoigne dans le livre de Jean Hatzfeld *Dans le nu de la vie* qui commence ainsi : «En 1994, entre le lundi 11*

avril à 11 heures et le samedi 1er mai, environ 50.000 Tutsis sur une population d'environ 59.000 ont été massacrés à la machette, tous les jours de la semaine de 9 heures 30 à 16 heures, par des miliciens hutus, sur les collines de la commune de Nyamata, au Rwanda».

«Un mois durant, les milices de tueurs, disciplinés, sobres, chantants, encerclent et pour-

¹ Abdourahman Waberi, *Moisson de crânes*, Le serpent à plumes, 2000, p.18.

² Jean Hatzfeld, *Dans le nu de la vie*, Seuil, 2000. Récit d'Edith Uwanyiligira, 34 ans, enseignante et économiste scolaire. Nyamata gatara. P.163.

³ Jean Hatzfeld, op. cit. Récit de Sylvie Umubyeyi, 34 ans, assistante sociale. Nyamata centre. P.227.

chassent les fuyards à travers la forêt d'eucalyptus de Kayumba, dans les marécages de papyrus de Nyamwiza, armés de machettes, de lances et de massues. Cette application leur permet de tuer cinq Tutsis sur six autant que dans l'ensemble des villages rwandais, beaucoup plus que dans les villes»⁴.

Si j'ai choisi pour parler des génocides de le faire partir du génocide rwandais, c'est à cause de sa proximité dans le temps qui fait de nous tous des témoins et pour me situer en tant que témoin, témoin agissant qui fait brèche dans l'isolement dans lequel les rescapés, comme tous rescapés de génocide, se trouvent plongés ; isolement entretenu par les négateurs et qui fait dire aux rescapés «*nous, les rescapés, on devient plus étrangers, dans notre propre pays que nous n'avons jamais quitté, que tous les étrangers et expatriés qui nous regardent avec des yeux inquiets. Celui qui n'a pas vécu le génocide, il veut que la vie continue comme avant. Il ne comprend pas ces commémorations, ces cérémonies de deuils, ces mémoriaux, il se fatigue de célébrer tout ça, il ne veut pas que sa conscience le traumatise sans répit. Il ne veut pas regarder la vie en négatif et ça se comprend*». Et encore «*moi je vois qu'aujourd'hui il y a toujours une gêne à parler des rescapés, même au sein des Rwandais, même au sein des Tutsis. Je pense que tout le monde voudrait bien que, d'une certaine façon, les rescapés aillent se mettre à l'écart du génocide. Comme si on voulait qu'ils laissent à d'autres, qui n'ont pas risqué de se faire tailler directement à coups de machette, la tâche de s'en occuper. Comme si nous étions dorénavant*

un peu de trop. Mais il faut dire ajoutez-elle que nous sommes aussi fautifs de cela. Après le génocide nous étions très endormis et nous avons perdu la tête»⁵.

C'est donc de ceux-là dont Jean Hatzfeld s'est préoccupé de recueillir, au-delà des faits, ce qu'ils ressentent et pensent après ce génocide mais aussi comment ils peuvent se remettre à penser après ce temps d'endormissement, comment ils retrouvent leur capacité de penser, leur tête perdue pour inscrire ces événements et leur vécu dans le langage comme pour remettre pied dans l'humain.

C'est en ce lieu-là, qu'aider à parler et écouter devient primordial comme l'est celui de faire parler quelqu'un pour qui s'endormir signifierait la mort. «*Le rescapé, il a tendance à ne plus se croire réellement vivant, c'est-à-dire celui qu'il était auparavant, et d'une certaine façon, il vit un peu de ça*»⁶. Ainsi en parler soi-même serait tenter de ne pas le laisser s'enfermer et ne vivre que de ça, faute pour lui de pouvoir se relier et renouer avec cet humain bouleversé et perdu en lui.

De même qu'être témoin du témoin, c'est-à-dire du rescapé, ce serait en ce cas ne pas entériner son isolement, ne pas entériner son sentiment de devenir à part et de ne plus faire partie de l'humanité, ce serait aussi ne pas se faire le complice du déni qui suit un génocide et poursuit celui qui l'a constitué.

«Je parlais avec une hypothèse ; ce qui s'était passé nous concernait tous. Ce n'était pas uniquement l'affaire d'un peuple perdu dans

⁴ Jean Hatzfeld, *op. cit.*, p.7.

⁵ Jean Hatzfeld, *op. cit.*, p.107. Récit d' Innocent Rwilliza, 38 ans, enseignant, Nyamata centre.

⁶ Jean Hatzfeld, *op. cit.*, p.113.

⁷ Véronique Tadjou, *L'ombre d'Imana*, Actes Sud, 2000, p.13. V. Tadjou a été invitée au Rwanda dans le cadre d'une résidence d'écrivains par l'organisation Festafrica.

⁸ Jean Hatzfeld, *op. cit.*, p.126. Marie-Louise Kagoyire, 45 ans, commerçante. Nyamata grande rue.

⁹ Jean Hatzfeld, *op. cit.*, p.112.

*le coeur noir de l'Afrique. Oublier le Rwanda après le bruit et la fureur signifiait devenir borgne, aphone, handicapée. C'était marcher dans l'obscurité, en tendant les bras pour ne pas entrer en collision avec le futur*⁷.

C'est en ce lieu là que je me sens engagée à un acte de reconnaissance qui soit en même temps un acte de présence. D'abord en tant que personne liée à un génocide, le génocide des Arméniens, ce qui me rend particulièrement sensible à ce que représente la reconnaissance d'un génocide étant donné que le génocide des Arméniens n'est toujours pas reconnu par le gouvernement turc et son déni toujours actif. Ce que nous avons pu constater ne serait-ce qu'à l'occasion de sa reconnaissance par le parlement français en 2001. Déni qui s'accompagnait de menaces de la part du gouvernement turc à l'égard du gouvernement français mais aussi de particuliers qui soutenaient ce projet.

Mais si témoigner est d'abord reconnaître les faits, c'est tout autant en entendre le sens et en premier lieu que le génocide n'est pas une guerre, ni même une sorte de guerre mais s'en différencie radicalement. La guerre fait partie de l'ordre humain, elle a ses lois, lois qui font partie de celles qui régissent les humains entre eux. Le génocide se situe, lui, d'emblée hors la loi, toujours en transgression de celle-ci, mis en oeuvre par un état qui devient alors criminel. C'est pourquoi il est un crime contre l'humanité et le crime contre l'humanité le plus achevé puisque les génocidaires visent l'anéantissement non seulement des personnes mais des groupes auxquels ils appartiennent d'où l'importance du projet qui se propose «d'exterminer jusqu'au dernier», projet qui ne renvoie pas à la question du nombre mais bien à celle d'un changement de sens comme d'un changement de structure.

En effet, détruire toute une communauté, au-delà des morts, c'est priver les rescapés de tous leurs repères identificatoires. «Ils vou-

*laient tellement nous éliminer qu'ils avaient la manie de brûler les albums de photos pendant les pillages, de sorte que les morts n'aient même plus l'opportunité d'avoir existé. Pour plus de sécurité, ils voulaient tuer les gens et leurs souvenirs, et en tout cas tuer les souvenirs quand ils ne pouvaient pas attraper les gens. Ils travaillaient à notre disparition et à la disparition des marques de leur travail, si je puis dire*⁸.

Les rescapés se retrouvent ainsi face à une identité effondrée et sans possibilité de se (re)trouver eux-mêmes. Le génocide opérant une coupure du sujet par rapport à lui-même, à son regard sur lui-même, le support de son image, l'autre ayant disparu dans un néant non représentable. Ce qui est une manière de les faire eux aussi disparaître, puisque cet autre premier est celui grâce à qui se sont constituées leurs identifications, c'est-à-dire la trame de leur subjectivité. C'est alors comme si, pour eux, la spécificité du génocide comme expérience impartageable devenait la seule identité possible, la seule restante, et qu'au contact de l'autre, tout autre qui n'a pas vécu cet effondrement, cette identité risquait de s'effacer, de disparaître et que soit coupé le seul lien possible restant avec soi. Il en résulte que ce temps de la coupure du génocide doit être maintenu au présent, pour retenir hors du gouffre «l'ayant été» des rescapés comme celle des disparus. Position qui, si elle ne peut se modifier, vient s'installer à la place de deuil, maintenir au présent un passé qui suspend tout avenir. «Chez le rescapé» dit Innocent «Je crois que quelque chose de mystérieux s'est bloqué au plus profond de son être pendant le génocide. Il sait qu'il ne va jamais savoir quoi. Alors il veut en parler tout le temps. Il y a toujours quelque chose de nouveau à dire et à écouter... et ça ne peut jamais finir»⁹.

Ainsi communiquer avec l'autre peut aussi en ce cas devenir le lieu d'une disparition.

«D'où l'extrême importance pour le tiers de tenter de renouer un lien avec le rescapé mais aussi de ne pas détruire cette identification protectrice par laquelle il essaie de surmonter ce temps d'effondrement qui, s'il peut se dépasser, serait la prémisse d'un deuil véritable. Sylvie dit ceci : «*Ceux qui n'ont pas traversé le génocide, même s'ils accomplissent des efforts très sincères, ils tarderont à comprendre plus qu'un petit peu*»¹⁰. C'est ce «comprendre un petit peu» que je voudrais poursuivre en un point précis, point où justement le génocide rwandais se différenciant des génocides précédents peut nous faire avancer dans la compréhension du noeud de la destruction génocidaire, noeud qui se situe au lieu du passage de vivants à morts à partir de la manière dont furent gardés et exposés dans des sites les corps morts de ceux dont les génocidaires voulaient faire des disparus, c'est-à-dire des êtres n'ayant jamais existé. En effet, il me semble que c'est le face à face avec la disparition de la mort comme temps de passage constitutif de l'être humain que tente, avec la disparition des corps, de détruire un génocide.

Mais avant de voir ce qu'est ce passage et la manière dont les rwandais tentent de le restaurer, je vais m'arrêter à ce que je pourrais appeler l'impasse de la disparition pour les rescapés, celle qui bloque et le deuil et la dette, et faire un détour par l'Argentine et les mères de la place de mai. Voici comment Bonafini Hebe raconte le début de ce mouvement : «*Il faut se mettre d'accord sur un lieu de rencontre... Il faut que nous portions*

quelque chose qui nous permette de nous reconnaître de loin pour nous retrouver.

Un foulard sur la tête, par exemple... Oui dit une autre, ou mieux un lange de nos enfants, parce que ça ressemble à un foulard, mais aussi ainsi nous nous sentirons mieux, plus près de nos enfants»¹¹.

«Mais ne sont-elles pas elles-mêmes, plus peut-être qu'une empreinte, une forme de réincarnation des enfants disparus ? Elles affirment souvent être nées de leurs enfants : «Ils nous ont mis au monde», elles sont les filles de leur fils et inversent la plupart des signes comme celui de la maternité»¹². «*Ils sont présents dans mon esprit et dans mon corps, dans tout ce que je fais. Je crois que leur absence m'a laissée enceinte pour toujours*»¹³ ajoute Hebe Bonafini. Ainsi la coupure radicale que produit le phénomène de la disparition entre les vivants et les disparus se produit au lieu du suspens de la question est-il mort est-il vivant ? C'est dire qu'il ne peut être ni l'un ni l'autre, absence ou plutôt disparition que redouble le déni de son existence présente mais aussi passée, c'est-à-dire qu'il n'a pas disparu puisqu'il n'existe pas. C'est là que les mères, face au vide de la disparition, substituent un plein. Elles sont pleines de ces enfants, c'est-à-dire à nouveau enceintes de leur enfant donc au plus près de leur corps, porteuses de ceux-ci au plus près d'un réel incarné qui leurs donne l'illusion ; illusion qui est sans doute proche d'une hallucination sentie, de pouvoir maintenir ainsi leur enfant vivant et présent, dans l'avant de sa naissance, dans l'avant de la séparation d'avec elle.

¹⁰ Jean Hatzfeld, op. cit., p.209.

¹¹ De Bonafini Hebe, *Une mère contre la dictature*, pp. 139-140.

¹² Martine Lefeuvre-Deotte, *La politique des mères* in A. Brossat et Jean-Louis Deotte, *L'époque de la disparition*, L'Harmattan.

¹³ De Bonafini Hebe, op.cit., p.73.

¹⁴ A. Brossat, op. cit., p.17.

¹⁵ Jean Hatzfeld, op. cit., p.110. Récit d'Innocent.

Par ailleurs, quand ce sont les parents qui disparaissent, il se produit de la même façon une coupure généalogique qui bloque tout avenir, se retourne vers le passé, en un réengendrement qui les fait renaître en les prenant en soi dans une gestation perpétuelle. L'enfant alors occupe la place de parents de ses parents. La portance des disparus se fait donc sur un même modèle qu'il s'agisse des enfants ou des parents disparus. Le disparu engloutit le vivant et le vivant lui redonne sa vie, au prix de sa propre vie, une vie dès lors suspendue et occupée à maintenir hors la disparition le disparu. «*On reconnaît la disparition à un certain manque dans l'image. Le modèle le plus simple, ce pourrait être cette plaque en métal d'un artiste argentin : un corps a modelé en creux la tête, le motif est répété mais va en s'estompant jusqu'à ce que le creux, découpé, laisse surgir le vide du disparu*»¹⁴.

On voit en quoi le deuil et la dette deviennent impossibles puisqu'avec la destruction de la mort comme temps d'élaboration ne peut venir qu'une fusion avec le mort, une incorporation qui nécessite, face à l'impossibilité du deuil, de donner son corps réel pour prix d'une dette devenue elle aussi réelle puisque sa symbolisation dépend de ce deuil infaisable. Ainsi face à la disparition qui engloutit la symbolisation générationnelle, ne reste que le réel.

Ce qui apparaît aussi dans l'acharnement que mettent les génocidaires s'acharnant à dissoudre l'être humain en tant que tel, en animalisant les personnes vivantes comme les corps morts. Cette mise hors humanité qui coupe, comme le fait la disparition, radicalement les rescapés de ce qui fonde pour eux l'ordre symbolique et sa transmission est une nécessité pour les génocidaires. Car c'est tenter au maximum de les rendre étrangers et donc fondamentalement séparés et différents d'eux, ce dont ils ont besoin pour

tenter de survivre à ceux qu'ils assassinent et dénaturent.

Ainsi «*ils coupaient et mutilaient pour enlever de l'humain aux Tutsis et les tuer plus facilement ainsi*». Et cependant «*ils se sont en définitive trompés. J'ai connu l'exemple d'un tueur qui avait enterré tout vivant, son collègue tutsi dans un trou derrière sa maison. Huit mois après, il s'est senti appelé par la victime pendant un rêve. Il est retourné dans le jardin, il a soulevé la terre. Il a dégagé le cadavre, il s'est fait arrêter. Depuis, à la prison, il se promène jour et nuit avec le crâne de ce collègue dans un sac en plastique qu'il tient à la main. Il ne peut lâcher le sac même quand il mange. Il est hanté à l'extrême*»¹⁵.

En quoi aussi le génocidaire est lui-même entraîné à se retrouver hors humanité. La mort pour lui aussi est détruite en tant qu'instance symbolique, ne lui reste que le réel du crâne auquel il s'accroche pour ne pas devenir fou, c'est-à-dire perdre ses amarres humaines. Or pour les rwandais, les corps morts mais non disparus des génocidés laissés sur place permet d'envisager la possible mise en place d'une certaine restauration de ce temps de passage. C'est pourquoi sans doute dans tous les livres écrits à propos du génocide rwandais, les cadavres, les ossements et les sites organisés pour que ne disparaissent ni les morts, ni le crime, sont omniprésents et au centre des récits. Il y a comme un arrêt sur image qui rendrait à nouveau possible ce passage. Je dis image, car il est question de donner à voir. Ce donner à voir permet-il le passage du réel au symbolique en ce qu'il serait réhumanisation par un tiers donc intégrable pour le psychisme ?

Voici ce que dit Cassius, écolier de 12 ans, à ce sujet : «*Papa était un petit enseignant, maman une cultivatrice. Dans ma famille paternelle, c'est moi seul qui suis resté en vie. Dans ma famille maternelle c'est bien, moi seul aussi, qui suis resté en vie. Je ne me*

souviens plus combien de grands et de petits frères et soeurs j'avais, parce que ma mémoire est trop préoccupée par ce grand nombre de morts... Mais je peux revivre, dit-il, en transparence les massacres à l'église et la férocité des interahamwe... Ce que j'aime le plus, c'est passer des morceaux de temps dans la cour de l'église. A l'endroit où j'ai échappé aux massacres. Tous les jours je viens là, c'est sur le chemin de l'école. Le samedi et les vacances, je viens aussi. Des fois je pousse les chèvres de ma tante, des fois j'amène un copain avec une balle ou je m'assieds tout seul. Tous les jours, je regarde les trous dans les murs. Je vais vers les casiers, je regarde les crânes, les ossements, qui étaient ceux de tous ces gens tués autour de moi. Au commencement j'éprouvais une tendance à pleurer en voyant les crânes sans noms et sans yeux qui me regardaient. Mais peu à peu on s'est habitué. Je reste assis de longs moments, et ma pensée s'en va en compagnie de tous ceux-là... Je voyage simplement en souvenir entre tous ces morts qui étaient éparpillés et qui n'ont pas été enterrés. La vision et l'odeur de ces ossements me causent du mal et, à la fois, elles soulagent mes pensées». Et, après, pourrait-on dire, ce travail de retissage d'un lien avec les morts afin d'en faire des morts ordinaires, il termine ainsi : «Quand je serai grand, je n'irai plus à la messe, je n'entrerai plus dans une autre église. Je voudrais être enseignant parce qu'à l'école je profite du réconfort des autres et parce que papa était enseignant»¹⁶. Ainsi le fil généalogique se renoue et peut se poursuivre et à partir de là, le lien avec les autres peut se restaurer. Espérons que, comme il le projette et dans une temporalité retrouvée, cela lui sera possible. Grâce à ce temps de deuil possible qu'il décrit dans ce temps de

l'église qui lui permet de conserver ou de se réapproprier ses repères identificatoires en s'appropriant, semble-t-il, les cadavres qui deviennent les représentants de ceux des siens.

Ce lieu du passage, lieu où le deuil s'élabore, voici comment dans *Le génie des origines* Paul-Claude Racamier en parle à partir du deuil dans la société bantou dont il dit : «La signification des rituels de deuil est d'une ampleur et d'une profondeur que toute notre scène des fantômes, si loin que nous l'ayons développée, aurait grand peine à égaler. Le deuil est un processus actif. La tâche des deuilleurs consiste non pas à consoler les vivants mais à loger le défunt au sein des ancêtres. Pendant toute une période, le défunt est un «mort-vif» qui existe en étroite contiguïté avec les vivants (il est même enterré parfois sous le lit...). Ce qui importe, ce qui même est essentiel, c'est de le repousser, de le pousser activement parmi les ancêtres, qui eux sont des morts-morts, qui en outre n'existent en tant qu'aïeux que pour autant que leurs descendants vifs leur rendent suffisamment hommage... Mais le plus remarquable de cette peuplade et de ce rituel est qu'il ne s'agit pas pour les vivants de se détacher du mort, mais tout au contraire de détacher le défunt d'avec les vivants ; de le détacher à toute force de ses proches... Le deuil consiste à désintriquer ces parts qui étaient étroitement amalgamées ensemble, entre le mort que l'on pleure et le vivant qui se sauvegarde. Que le mort parte avec sa part, et que le vivant conserve la sienne ! Que les parts se distinguent et qu'elles se désintriquent»¹⁷.

¹⁶ Jean Hatzfeld, op. cit. Récit de Cassius Niyonsaba, 12 ans, écolier, colline de N'tarama, p.19-21.

¹⁷ Paul-Claude Racamier, *Le génie des origines*, Payot, 1992, p.163.

¹⁸ Jean Hatzfeld, op. cit., p.154.

Il semble que Racamier, à travers cet exemple, décrit les différentes composantes du travail de deuil. D'abord apparaissent les deuilleurs, ce que nous pourrions appeler les tiers-témoins qui sont là pour aider à la séparation entre les vivants et les morts, car la mort seule ne suffit pas à rompre la continuité qui existait entre eux avant la mort. En effet, pendant ce temps d'entre deux du mort-vif que l'on pourrait appeler transitionnel, se prépare un nouveau rapport du mort aux vivants comme absent-présent, une absence existante et nourrissante se situant à l'opposé de la disparition dans le néant d'un n'avoir-jamais-été.

S'il s'agit bien là de la destruction de ce passage élaborateur, c'est lui aussi que la constitution de Mémoires au Rwanda tente de rétablir. Voici comment ils furent constitués. *«L'initiative du Mémorial de Nyamata, dit Jean Hatzfeld, fut prise dès la première saison des pluies. Les dépouilles des personnes abattues autour de l'église, enterrées à la va-vite au moyen de pelleteuses par les tueurs commençaient à émerger de terre et à se disperser dans les ruissellements (ce qui ressemble plus en ce cas à une disparition qu'à un enterrement)... A l'époque, dans la ville saccagée, ni la commune ni les notables ne pouvaient financer une coûteuse recherche de l'identité des victimes... C'est pourquoi les habitants entreprirent de déterrer les restes à l'aide de houes pour les mettre à l'abri des eaux dans l'église. A ces cadavres s'ajoutèrent, au fil des mois, les dépouilles découvertes dans les champs, dans les puits, dans des enclos, dans les bois et les rivières, non identifiables et disloquées. Ainsi naquit l'idée du mémorial pour essayer, selon l'étatement d'Innocent, de rendre malgré la misère une dignité presque valable aux victimes oubliées».*

C'est aussi pour cela que les cadavres sont conservés en l'état, c'est à-dire laissés dans la position qu'ils occupaient au moment de

leur mort, comme dans une sacristie voûtée. *«Sur une table reposent, bien en évidence, telle une statue emblématique et macabre, les corps enlacés d'une mère et de son enfant, desséchés et momifiés, dans lesquels ont été laissées les pointes de bois qui servirent à les mutiler à mort»*¹⁸. Ces cadavres présentent la possibilité d'élaboration de ce passage, cadavres exposés en attente de deuilleurs puisque ce n'est pas au vivant de se détacher du mort mais c'est le mort qui doit être détaché «à toute force» dit Racamier de ses proches par les deuilleurs.

Ainsi les rescapés feraient appel à une reconstitution du lieu de l'intime de la scène de destruction là où apparaissent à la fois les insignes particuliers de ce que les morts étaient lorsqu'ils étaient vivants et les traces de la violence qui leur fut faite et par laquelle ils sont morts comme si les exposer, les donner à voir, à ce moment-là, c'était leur restituer leur humanité, comme le fait d'avoir existé. Le visiteur alors en place de deuilleur serait convié à une double reconnaissance, celle de leur humanité et celle de leur déshumanisation comme le seul hommage à rendre à ces morts qui vivants ont été l'objet d'une totale injustice et qui rendrait peut-être le deuil possible. Des morts qui alors pourraient occuper la place de morts et d'ancêtres, laissant la vie aux vivants.

C'est ainsi qu'un tribunal s'est constitué au Rwanda pour juger les génocidaires. Aux avocats venus de l'étranger, la seule chose qui leur est demandée, est de visiter les sites où sont exposés les génocidés en l'état où ils ont été trouvés et de reconnaître qu'il s'agit bien là d'un génocide. Ensuite et seulement ensuite ces juges sont appelés à juger en leur âme et conscience personnelle ceux qui sont emprisonnés et accusés de génocide. Et c'est dans ce même sens que semble oeuvrer *«L'association Ibuka qui a mis en chantier un dictionnaire nominatif de toutes les victimes du génocide, en commençant par la préfec-*

ture de Kibuye, pas moins meurtrière qu'une autre dans ce pays où la mort a été débitée au million. Outre le nom, le prénom, la fonction, le sexe, seront dûment et également consignés la manière et l'arme du crime»¹⁹.

Philip Gourevitch, que nous pouvons qualifier de deuilleur, commence son livre *Nous avons le plaisir de vous informer que demain nous serons tués avec nos familles* par la nécessité pour lui d'aller voir les morts des sites qu'il présente comme une scène qui viendrait d'arriver, mais qui serait inimaginable, irreprésentable, ce qui nous renvoie à la nécessité qu'à Cassius de venir tous les jours à l'église pour faire ce travail de deuil qui consiste à s'approprier ces (ses) morts : « Dans la province orientale de Kibungo, région de marais et de pâturages le long de la forêt tanzanienne, sur une colline rocheuse appelée Nyarubuye, se dresse une église où de nombreux Tutsis furent massacrés à la mi-avril 1994... Une bonne cinquantaine de cadavres, décomposés pour la plupart, jonchaient le sol. Ils portaient des vêtements, et leurs affaires personnelles fracassées s'éparpillaient autour d'eux. Des crânes fendus à coups de machette avaient roulé ça et là.

Les morts ressemblaient à des images de morts. Ils ne sentaient pas. Ils n'étaient pas couverts de mouches vrombissantes. Ils avaient été tués treize mois auparavant et laissés sur place. De la peau collait parfois encore aux os, souvent détachés des corps, par les tueurs ou les charognards-oiseaux, chiens, insectes. Les cadavres plus complets ressemblaient beaucoup à des gens, ce qu'ils avaient été autrefois. Une femme enveloppée d'un châle à fleurs gisait près de la porte ;

ses os iliaques décharnés saillaient, et entre ses jambes légèrement écartées un squelette d'enfant était étendu. Elle avait un trou dans le torse ; les côtes et la colonne vertébrale transperçaient l'étoffe pourrissante. Elle avait la tête rejetée en arrière et la bouche ouverte : étrange image de mi-agonie, mi-repos...

Je ne m'étais encore jamais trouvé au milieu des morts. Que faire ? Regarder ? Oui, je voulais les voir, j'étais venu pour ça - les morts n'avaient pas été enterrés à Nyarubuye pour servir de témoignage - et ils étaient là, si intimement exposés. Je n'avais pas besoin de les voir. Je savais déjà, sans le moindre doute, ce qui s'était passé au Rwanda. Et pourtant à regarder les bâtiments et les corps, et à entendre le silence de l'endroit, avec la grande basilique à l'italienne désertée et les parterres de fleurs exquises, décadentes, se nourrissant des cadavres sur lesquels elles s'épanouissaient, cela restait néanmoins étrangement inimaginable. Je veux dire qu'il fallait encore faire appel à son imagination. Ces Rwandais morts ne me quitteront jamais, je crois. Voilà pourquoi je m'étais senti obligé de venir à Nyarubuye : pour ressentir le choc - non de ce qu'ils avaient enduré mais de les voir ? C'était là qu'ils avaient été tués et qu'ils gisaient morts»²⁰.

Voir permet donc d'imaginer, de se représenter le mort, le corps mort en un état signifiant, c'est-à-dire permet de préserver une image interne de l'autre (son image interne de l'autre) laquelle est constitutive de la sienne propre comme de son incarnation. Et c'est ce même souci, celui de ne pas laisser la mort désappartenir à un sujet, qui

¹⁹ Abdourahman Waberi, op. cit., p. 91-92.

²⁰ Philip Gourevitch, *Nous avons le plaisir de vous informer que demain nous serons tous tués avec nos familles*, Denoel, 1999, p.21-22.

²¹ Jean Clair, *La barbarie ordinaire*, Gallimard 2001, p.87.

²² Abdourahman Waberi, op. cit., p. 24.

semble habiter Music lorsqu'il fait ses croquis de cadavres pendant son séjour dans les camps. A ce propos Jean Clair dit de lui «*Ce n'est pas le sens de la beauté qui guide Music, dans sa fièvre insensée de relever les morts, comme on dit d'une note, d'une inscription, d'un dessin, mais aussi comme on dit d'un corps que l'on redresse, c'est la précision. Il veut savoir dit-il en les regardant, en dessinant la position des corps, la forme des doigts, comment exactement ils sont morts, de quelle mort singulière ils ont été les proie*»²¹. Car c'est par cette mort singulière restituée aux morts que les vivants peuvent à la fois leur rester lier et s'en séparer.

P. Gourevitch ne dessine pas mais va comme s'en faire une photo interne aussi nécessaire face au gouffre d'une disparition inimaginable que ce le fut pour Music, de figurer, de garder forme à ce moment de passage à ces «paysages de cadavres» comme il appelle ces champs de corps morts, en les dessinant.

Ainsi luttent-ils tous deux contre une néantisation de l'humain, celle qui rend l'absence impensable, puisque c'est la présence à

partir de quoi l'absence est rendue possible qui est comme décréée. La figuration comme la nomination de l'autre, aussi bien vivant que mort, sont donc toutes deux nécessaires à la constitution du narcissisme et à l'incarnation dans un corps subjectivé. Toutes assises que ravage le génocide.

La disparition expulse le témoin. Le site fait appel au témoin, en un sens le site est une contre-disparition et ne se comprend qu'à partir de la menace de la disparition. A partir de là il est possible de penser que l'ébranlement que produit la destruction du passage de vivant à mort dans les génocides a fragilisé sur toute la planète le processus de la transmission. «*Le kinyarwanda est désormais riche de quelques termes qui dégagent la force de l'inédit, comme itsembatsemba (extermination) et itsembabwoko (génocide). De l'inédit et de l'inconnu ils passeront à l'éternité de la langue*»²². C'est pourquoi la psychanalyse ne peut rester insensible à ce que, de l'être humain, la programmation d'un génocide nous apprend, à partir de la mise en place d'une destruction programmée radicale, s'appuyant au delà du meurtre sur une déconstruction de l'humain en eux.

GENEVIÈVE WELSH

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

Ancien Chef de Clinique à la Faculté

Assistant des Hôpitaux de Paris

Psychiatre (France)

La psychanalyse au travail dans les soins aux rescapés cambodgiens

La psychanalyse est une méthode d'investigation du psychisme, une théorie de l'esprit et une thérapeutique. Le travail avec des patients cambodgiens rescapés du génocide perpétré par les Khmers rouges nous a appris à tenter d'approfondir la réflexion sur l'éthique de notre profession, l'apport de la formation de psychanalyste pour construire un cadre de travail le plus approprié possible. Il a d'abord fallu définir notre position : certes l'inconscient est atemporel et nous postulons que certaines de ses caractéristiques sont universelles mais les voies d'accès passent par des figurations historiquement et culturellement déterminées.

Par ailleurs, l'histoire du XXème siècle nous avait appris que les traumatismes collectifs provoquent des ruptures dans les fonctions de symbolisation, de transmission et de

mémoire et dans les liens sociaux. Il nous fallait donc replacer le génocide cambodgien dans une certaine historicité avec ses particularités et ses lacunes puisque le silence a frappé à la fois au niveau de l'information disponible pendant la période 75-79, de documents utilisables et de l'évocation de cette époque tant collective qu'individuelle.

Nous avons eu recours à des récits et témoignages (Haing Ngor), des données ethnologiques (P. Tan), anthropologiques (R. Rechtman), historiques (D. Chandler), des évocations cinématographiques (Rithi Panh) et enfin, des données cliniques et épidémiologiques (D. Kinzie). C'est à partir de la construction empirique de ce cadre ouvert que notre expérience a pu se développer grâce à des figurations et à des passerelles

d'identification, soutenue par la perspective d'une historicité à construire.

Quelles pistes pour l'historicité la psychanalyse pourrait-elle apporter ?

«Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide, il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier... Le progrès de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure, dominer les perturbations apportées par la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'autodestruction ?» : Sigmund Freud ne se doutait pas de la valeur prophétique de ses propos dans *Malaise dans la civilisation* en 1929.

En 2001, que pouvons nous tirer de ces remarques de Freud ?

La «maîtrise de forces de la nature» est-elle intervenue dans les génocides du Cambodge et du Rwanda ? Nous savons maintenant que l'extermination de masse ne passe pas toujours par des moyens liés à la technique. Le projet génocidaire des Khmers rouges était d'une grande simplicité : il s'agissait de revenir au «Khmer originel», de faire table rase de toute trace de civilisation, de liquider le «peuple nouveau» et de rebâtir avec le «peuple ancien» une société nouvelle et parfaite.

La «révolution» khmère rouge, Pol Pot l'a construite d'après le modèle de la révolution culturelle chinoise, reprenant un rêve qu'aurait eu Mao Zedong après la prise de Pékin en 1949 : vider les villes et repartir de zéro, c'est à dire du grain de riz dans la rizière. Les déplacements des populations vont aboutir, par la famine et les massacres, à la disparition de deux millions de Cambodgiens entre 1975 et 1979. Le poids effroyable des idéologies compte pour beaucoup dans la programmation, l'organisation et le déclen-

chement du génocide, au nom d'un certain «progrès».

La psychanalyse en s'alliant à une perspective historique et anthropologique peut, sans doute, par la discipline de l'analyse des positions de l'observateur et la division en éléments constituants des phénomènes aider à comprendre certaines évolutions de l'histoire.

Par ailleurs, il est inexact à propos du Cambodge de parler d'un «auto-génocide» qui serait inscrit dans de supposés fondements culturels : le projet a été organisé et programmé par Pol Pot et ses lieutenants dans la clandestinité au cours d'une période qui s'étend de 1949 à 1975 au nom d'une idéologie dérivée de la révolution communiste. Il ne s'agit donc pas d'y voir une sorte de vérification d'une pulsion d'autodestruction à l'échelle d'un peuple.

Il ne s'est pas agi non plus d'un coup d'état rapidement mené à la faveur d'une période troublée : plus d'un quart de siècle de contacts avec les partis communistes d'Europe et d'Asie, près de douze années de vie clandestine et laborieuse dans la forêt, de contacts avec le Vietnam et la Chine, au cours desquelles Pol Pot recrute parmi de très jeunes paysans analphabètes les futurs Khmers rouges. Ils n'auront pas eu d'autre enseignement que le sien. Il est généralement décrit comme un homme doux et plein de charme, bon pédagogue, discret et n'apparaissant comme numéro un que très tardivement, après la prise de Phnomh Penh en 1975. On est loin des figures de tyrans fascistes européens à la Hitler ou à la Mussolini et des grands débordements collectifs.

Il y a beaucoup à réfléchir sur l'étrange pouvoir de séduction de Pol Pot et de certains de ses seconds. Ainsi, les remarques de François Bizot dans son livre «le Portail» (éditions la Table Ronde, Paris 2000) m'ont-elles interrogée. Il est au Cambodge depuis 1965 pour y faire des recherches. Capturé par les

hommes de Pol Pot en 1971 au motif qu'il serait un agent de la CIA, il rencontre Douch, chef du camp où il est prisonnier, le futur tortionnaire de Tuol Sleng, et ne peut s'empêcher, à un moment donné, d'éprouver une étrange sympathie pour lui : «J'avais été pénétré jusque là par l'image rassurante du bourreau-monstre. Or, l'homme de foi qui regardait maintenant devant lui d'un oeil morne mêlé d'amertume, m'apparaissait tout à coup dans son immense solitude. (...) Je me surpris au moment précis où se révélait sa cruauté à éprouver pour lui de l'affection. En le regardant les larmes me montèrent aux yeux comme s'il s'était agi d'un dangereux prédateur que je ne parvenais pas à haïr». La suite du récit montre clairement de quel côté l'auteur se situe puisqu'après sa libération il parvient à organiser, parfois au péril de sa vie, la fuite vers la Thaïlande d'un bon nombre de personnes réfugiées dans l'enceinte de l'ambassade de France après la chute de Phnom Penh.

La trop rapide référence au syndrome de Stockholm me semble ici insuffisante. Le court instant d'identification reconnu après-coup par François Bizot lui permet une approche du psychisme de son bourreau et la compréhension d'une logique de retournement (inconsciente chez Douch) de la position d'agresseur à agressé : ceux qui ne donnent pas aux tortionnaires les noms qu'ils attendent sont des traîtres et des agresseurs. Ils méritent donc la souffrance et la mort.

A propos de cette étrange séduction, de nombreuses questions se posent à partir des données biographiques sur Pol Pot. Dès 1949, alors qu'il bénéficie d'une bourse d'études à Paris, il signe du nom de «Khmer des origines» un pamphlet virulent contre le roi Norodom Sihanouk : on peut donc supposer que dès les années 50, la logique du retour aux «origines» fait partie du prisme à travers lequel il intègre toute son éducation

marxiste. Comment intégrer dans la réflexion, sa place de huitième d'une fratrie de neuf (dont deux filles), sachant que l'une de ses cousines et sa soeur aînée étaient dans le Ballet Royal et devenues les concubines du prince Monivong ? On peut supposer que c'est grâce aux accointances avec la Cour de la famille Sar, petits propriétaires terriens, que le jeune Saloth Sar (futur Pol Pot) a pu recevoir la meilleure éducation possible et le voyage en Europe, ce qu'il niera par la suite. Il prétendra n'avoir jamais été qu'un fils de la terre. Il serait tentant de supposer ici un fantasme des origines court-circuitant toute autre problématique notamment oedipienne, mais ceci serait peut-être une spéculation de psychanalyse appliquée. Tous les jeunes frères des danseuses du Ballet Royal ne sont pas devenus des Khmers rouges et la plupart des dirigeants étaient plutôt des hommes plus éduqués que Pol Pot.

Il reste que Pol Pot est le seul à avoir défié le roi-dieu en se nommant lui-même comme l'origine devant ramener le peuple aux «origines». Il y a là un tissu de paradoxes serrés qui l'amènent à détruire la culture khmère au nom d'un retour aux origines de cette même culture, à vouloir purifier les Khmers de tout ce qui est occidental au nom d'une idéologie qui a sa source en Europe, de vouloir promouvoir le progrès en abolissant tout ce qui le rend possible y compris dans le domaine de la production du riz. Tout semble s'être passé comme si le délire d'un seul devait devenir le mythe fondateur de tous, au prix du ravage de toute histoire et de toute culture.

Une image me vient pour évoquer le génocide en général et celui du Cambodge en particulier : c'est celle du monument commémorant l'autodafé de Berlin. Sur une immense place, une grande vitre dans le sol donne sur un étrange espace souterrain tout blanc dans lequel on reconnaît des rayon-

nages de bibliothèque tout blancs et... absolument vides. Au Cambodge, il y a eu une extermination de masse et une tentative d'anéantissement de la culture et du lien social. Tout possesseur de livre risquait la mort. Le silence sur soi était la garantie de la survie.

Comment décrire l'horreur ? Impossible, impensable : silence.

Aujourd'hui, en complément à l'idée de silence inéluctable que j'avais posée en 1993, je pense que nous devons nous donner les moyens de la description précise des phénomènes. Comme le disait R. Rechtman (1993) l'aboutissement des mesures instaurées par les Khmers Rouges était «la déshumanisation de l'espace vital dans lequel plus aucun lien social ne pouvait se maintenir, faisant précéder la mort physique d'une mort sociale, touchant l'ensemble des secteurs de la vie traditionnelle et de ses valeurs au moyen d'une subversion de ces mêmes valeurs». Le peuple nouveau n'était même plus khmer, devenait futur engrais pour les rizières ou travailleur corvéable à merci pour régénération. Le déni de la qualité d'humain qui est à la racine de ce processus d'extermination me semble sous-tendu par une régression de la fonction anale favorisée par la destruction des liens avec la culture et la civilisation au nom de l'idée d'un meilleur des mondes représenté par un chef-pédagogue plutôt discret.

Aujourd'hui, nous sommes invités à voir quel est l'éclairage propre de la psychanalyse pour la compréhension du phénomène génocidaire. Je ne peux considérer les épisodes génocidaires que comme une expérience collective, une épreuve commune qui nous unit et non pas comme des phénomènes séparés et spécifiques. C'est aussi de cela que je suis reconnaissante à la Fondation Auschwitz. Je voudrais compléter maintenant les tentatives d'éclairage général par un apport clinique qui m'est plus familier

puisque je travaille depuis une vingtaine d'années avec des réfugiés du Sud-Est asiatique en tant que psychiatre et psychanalyste dans un dispensaire public de Santé mentale du XIII^{ème} arrondissement de Paris. Nous y avons accueilli un grand nombre de rescapés Cambodgiens non francophones de la période «Pol Pot» (comme ils la nomment souvent). Cet apport sera limité pour des raisons de discrétion et aussi parce que j'estime qu'un recul d'une quinzaine d'années dans ce contexte n'est pas encore suffisant pour comprendre le fonctionnement de ce patient.

Les fantômes, les cauchemars et le traumatisme

Je fais la connaissance de Mr. X en 1988 : il a déjà été hospitalisé plusieurs fois pour des épisodes qualifiés de délirants. Au moment où je le reçois, il est dans un grand désarroi : pas de logement, pas de ressource, le cousin qui s'occupait de lui ne veut plus le nourrir. Il n'a plus qu'à se planter un couteau dans le ventre. Il est hospitalisé à nouveau et en prévision de sa sortie vient me rencontrer au dispensaire. Assuré des possibilités de survie, il me parle des fantômes qui l'assaillent : ce sont des oncles, des revenants sans tête qui le terrifient. Il lui faudra cinq ans pour qu'il puisse vivre en dehors de l'hôpital ayant rencontré une Cambodgienne rescapée comme lui et ayant trouvé un travail. Il est attaché à son traitement médicamenteux qui est une garantie de survie car ils tiennent les fantômes loin et le protègent des cauchemars. C'est seulement quand il parle du Cambodge qu'ils ont tendance à revenir.

D'ailleurs, il ne me parle la plupart du temps que des troubles physiques qui le préoccupent : une prise de poids, une tendance à l'hypertension, un tabagisme. Il se plaint aussi d'impuissance et d'insomnie mais cela

ne le gêne pas trop. J'apprends par bribes quelques moments de son histoire sans pouvoir organiser de liens chronologiques ou fantasmatiques. Il est un jour entré dans une pagode à un moment où son appartenance à tel signe le lui interdisait. Les génies tutélaires s'opposent depuis ce temps là à ce qu'il retourne au Cambodge. C'est aussi parce que Pol Pot peut revenir et recommencer et qu'il lui serait difficile sans perdre la face de dire qu'il a été malade et n'a pas d'argent. Je n'apprends qu'au bout de sept ans que les khmers rouges ont pris deux de ses frères et que son père est mort de faim. La mère a survécu mais trois de ses frères et soeurs sont «devenus de l'engrais».

Le récit de l'épisode de transgression revient, un peu remanié chaque fois, tandis qu'il s'interroge sur ses troubles : sont-ils provoqués par ses croyances, c'est à dire par les génies qu'il a offensés ou bien peuvent-ils guérir par la croyance dans le pouvoir des médicaments. Je lui fais remarquer qu'en tous cas il semble avoir besoin de croire qu'il doit être puni. Deux ans plus tard, il semble que les fantômes qui reviennent encore parfois sont des hommes du temps où il avait quitté le Cambodge pour le Vietnam et avait organisé sa survie après la disparition de certains membres de sa famille. Je lui demande s'il a pu souffrir d'avoir pu s'organiser mieux que le reste de la famille. Il acquiesce et dit que c'est son destin d'être malheureux et qu'il n'aura pas d'enfant. C'est trop tard.

Sous la relative banalité de mes interventions, je dois reconnaître qu'a subsisté longtemps un doute sur son appartenance au camp des Khmers rouges ou sur une adaptation non dépourvue de compromis avec eux. Jusqu'à ce que, cauchemars et fantômes ayant disparus, il puisse un jour faire le récit d'un moment particulièrement traumatique avant la chute de Phnom Penh. Il est tout jeune et fréquente des garçons qui combat-

tent dans l'armée de Lon Nol. L'un deux est déchiqueté par une grenade non loin de lui. Pourquoi lui ? Il comprend alors qu'une chance lui est offerte et s'enfuit au Vietnam. Ça c'est vrai, c'est réel ce ne sont pas des cauchemars, c'est ce qui a décidé de son destin : après quoi, il a eu de la chance en se faisant passer pour un Vietnamien agriculteur de ne pas disparaître dans bon nombre de circonstances où cela aurait été possible.

Maintenant, il sait que sa maladie c'est quand il parle trop de tout cela, que ça ramène les cauchemars qui se mêlent à la réalité. C'est le mélange qui rend fou. Mais, à présent, lui et moi savons quel a été le tournant traumatique réel de sa vie et le capital de confiance qu'il a construit dans sa relation avec nous lui a permis de nous dire ses transgressions d'enfance et sa fuite pour survivre et échapper au sort de ses frères et soeurs. Je comprends mieux alors pourquoi j'ai pu avoir cette impression d'ambiguïté si longtemps : je sais maintenant mieux quelle a été son histoire. Je ne comprends pas encore quels liens il y a entre le récit de la transgression et son impuissance, par exemple.

Je ne l'ai toujours pas vu évoquer ses morts et les pleurer.

JOSETTE ZARKA

Professeur émérite (France)

Vivre avec des traumatismes Des Héroïnes de la mémoire

En préalable je tiens à rendre hommage aux «Folles de la place de Mai» et à toutes les mères dont les enfants, victimes de violences sociales furent impitoyablement massacrés.

Leurs inlassables luttes pour que justice soit faite représentent la plus belle manière de sauver la loi humaine.

A la transgression elles répondent par un refus obstiné de toute impunité, par le dévoilement de l'ordre en place.

Je ne suis pas psychanalyste mais psychologue sociale. A ce titre je vais soulever une série de réflexions, d'interrogations sur le thème indiqué par mon titre auquel j'ajoute un mot : vivre ensemble avec des traumatismes.

Parmi toutes les épreuves qu'une personne peut subir, celle dont elle ne se remettra jamais est la mort de son (ses) enfant(s).

La première partie de mon exposé sera consacrée aux actions de deux mères en faveur de la mémoire de leurs enfants déportés et la seconde se propose de dépasser la question du traumatisme familial pour le situer dans son contexte historique et entre deux logiques opposées.

Première partie : Traumatisme et histoire d'une famille

Après un rappel de certains faits ; je vais tenter de les replacer dans l'histoire d'une famille en m'interrogeant sur la question du traumatisme familial.

1. Rappel des faits

A la suite d'une décision du parquet de Munich (22 juin 1971) de classer l'affaire

Barbie, les époux Klarsfeld organisèrent en septembre 1971 une manifestation avec les Résistants et la communauté juive de Lyon pour protester contre cette mesure qui portait un nouveau coup fatal aux enfants d'Izieu et à leur mère.

Après cette manifestation qui n'eut aucun effet Mme Benguigui âgée de 67 ans soutint contre le parquet de Munich une véritable épreuve de force.

Assise sur les marches du palais de justice aux côtés de Béate Klarsfeld, elle entreprit une grève de la faim.

Mme Benguigui avait pour seule arme la photo de ses trois fils (Jacques déporté à 13 ans, Richard à 7 ans, et Jean-Claude à 5 ans) elle-même avait été déportée et torturée au bloc 10 (celui des expérimentations).

Sa détermination eut raison d'une opinion publique véritablement très troublée et qui lui manifesta de grandes marques de sympathie. Des lors il devenait difficile à la police d'intervenir.

Après des heures de tergiversation, le procureur se vit obligé de céder et consentit à verser au dossier de Barbie des documents accablants qui l'empêchaient de classer l'affaire.

Une autre action pouvait alors être tentée. Requérir sur place l'extradition du criminel réfugié en Bolivie.

Avec la même détermination Béate Klarsfeld et Mme Halaunbrenner défièrent les autorités boliviennes sous la dictature de Benzer.

Là encore nouvel échec des procédures légales. Mme Halaunbrenner eut beau porter plainte ; elle ne trouva aucun avocat pour défendre sa cause.

De guerre lasse après avoir constaté l'inefficacité des démarches officielles, Mme Halaunbrenner et Béate Klarsfeld décidèrent de protester publiquement en s'enchaînant sur un banc dans l'artère principale de La Paz en face du bureau de Barbie.

Là encore elles avaient pour seule arme des photos de la famille Halaunbrenner et une pancarte en espagnol rappelant les crimes des Nazis et les infamies de Barbie.

La population de La Paz était moins informée que celle de Munich des crimes et génocides perpétrés par les nazis.

La présence des journalistes et la sympathie de la foule neutralisèrent la police. Un grand nombre de personnes se réjouirent et les félicitèrent.

Il n'y avait jamais eu de manifestation publique en Bolivie depuis l'arrivée de Benzer au pouvoir. C'est dire le danger que couraient ces deux femmes.

Les actions d'éclat de deux mères représentent dans l'histoire de chacune l'aboutissement d'un long parcours où elles ne cessèrent de mener une lutte acharnée contre l'adversité.

Je me demande si leur courage ne tenait pas à un refus de se laisser enliser dans les traumatismes. Ces femmes ne pouvaient se le permettre. Elles puisaient toute leur énergie dans leur condition de mère responsable de la survie d'une famille déjà trop décimée.

2. Traumatisme individuel et traumatisme familial

La problématique d'un «traumatisme collectif» est beaucoup trop complexe pour que je m'y hasarde. Cependant je vais m'appuyer sur la définition du *Vocabulaire de Psychanalyse* (Laplanche et Pontalis) du

¹ Je me réfère ici à un film réalisé par Claude Bochurberg «Une famille en héritage». Et à plusieurs conversations que j'ai eues avec Alexandre et sa sœur Monique et à un entretien que j'ai enregistré avec Alexandre à propos de sa mère.

traumatisme individuel pour l'étendre à ce que personnellement je mets sous l'expression de traumatisme familial.

Cette définition met l'accent sur l'intensité d'un choc qui fait effraction dans l'organisme ou / et la psyché qui entraîne des réponses inadéquates et qui a des effets pathogènes durables.

Le traumatisme familial renverrait aux mêmes critères. Toutefois je préfère remplacer l'idée d'effets pathogènes (je ne suis pas en mesure d'en juger) par celle d'effets possiblement désorganisateur / ou réorganisateur du système familial à travers des modifications notables dans les rapports entre ses membres.

Comment une famille peut-elle résister, survivre en tant que telle à un choc commun ? Et à l'inverse en être à jamais brisée ?

Je ne prétends pas répondre à ces questions. Je vais simplement livrer quelques réflexions et interrogations à propos de situations concrètes.

Je suis partie d'une métaphore plutôt que d'une véritable hypothèse.

Un choc commun présente des analogies avec une bombe qui explose. Le groupe éclate et les relations entre les membres se disloquent (mouvement centripète) ou bien après s'être quelque peu dispersé le groupe se remembre et les liens entre les personnes se resserrent (mouvement centrifuge). Dans un cas chacun vise sa propre survie, dans l'autre chacun se préoccupe de la survie de l'ensemble. C'est peut-être la différence majeure entre traumatisme individuel et traumatisme familial.

J'ai pu relever dans des récits de survivants des Ghettos des cas où la famille avait été brisée pas seulement physiquement (mort de plusieurs membres et dispersion des autres) mais aussi moralement et psychologiquement (animosités et rancoeurs persistantes dans les fratries par exemple).

Dans les Ghettos il ne s'agissait pas d'un ou de plusieurs traumatismes, mais d'une période traumatisante. La multiplication des traumatismes sur une certaine durée crée des tensions continues et aggravées par la terreur.

Le régime des Ghettos, ne l'oublions pas, visait (entre autres) la destruction de la famille par elle-même et de l'intérieur.

Dans un autre espace les réactions aux chocs étaient peut être moins condamnées.

Dans un choc vécu en commun l'effroi peut éventuellement être tempéré par la présence des autres qui peut faire office de «pare-excitation».

Il s'opère une décentration mentale quasi automatique. Cette décentration immédiate peut le cas échéant se transformer en une préoccupation, un intérêt pour le voisin. Quand il s'agit d'être chers cette décentration persiste sous forme d'oubli de soi pour l'autre.

L'idée que les liens se resserrent dans l'adversité apparaît très banale. Cependant l'exemple d'une famille qui est parvenue à résister pendant une assez longue période, et malgré des conditions de vie extrêmement dures, mérite que l'on analyse son parcours.

De toute façon la famille Halaunbrenner me paraît suffisamment exceptionnelle pour que je la présente comme un modèle.

3. Histoire de la famille ¹ Halaunbrenner

Jusqu'en 1941 les Halaunbrenner menaient une vie comparable à celle d'autres familles juives émigrées de Pologne et installées au Quartier des Rosiers où le père était boulanger.

Les cinq enfants étaient tous nés en France. En 1942 l'aîné (Léon) avait 13 ans et la plus jeune (Monique) quelques mois à peine. Ils échappèrent de justesse à la rafle du Vel d'hiv et se réfugièrent dans le Limousin où

ils furent arrêtés et ballottés de camps en camps (Noxon, Rivesaltes, Gurs). Après avoir été libérés (nationalité française des enfants), ils s'installèrent à Villeurbanne dans un petit appartement prêté par un cousin résistant. C'est le lieu et la cause du drame c'est-à-dire l'arrestation du père et du fils aîné.

Cette scène d'une brutalité inouïe, représentée à mes yeux l'exemple même d'un choc sinon d'un traumatisme familial.

En rentrant chez lui le père ignorait la présence de la Gestapo à la recherche du cousin résistant. Il fut immédiatement encerclé et immobilisé. Le chef que l'on soupçonne être Barbie braqua son revolver sur sa tête en le menaçant de l'exécuter sur le champ s'il ne parlait pas. Les autres individus saisirent le fils aîné qui était également rentré sans rien savoir. Barbie décida de les embarquer tous les deux pour interrogatoire en avertissant que le père serait fusillé s'il ne parlait pas.

La mère s'agrippa au bras de son fils en criant «c'est un gosse il n'a que 14 ans». Barbie lui asséna des coups sur les mains avec la crosse de son revolver pour lui faire lâcher prise puis il se mit à la battre.

Le lendemain matin très tôt la mère et les enfants étaient déjà descendus quand un camion allemand vint pour les embarquer à leur tour. Pour la deuxième fois ils échappèrent de justesse à l'arrestation.

La mère parvint à mettre les deux fillettes en sécurité (Maison d'Izieu. Elle ne pouvait pas prévoir) et à trouver un refuge pour ses deux autres enfants et elle-même. Ils étaient logés dans une petite baraque près d'une voie ferrée et elle exerçait un travail de force (charger et décharger des wagons).

Leur vie après la Libération ne fut pas moins dure. Elle se déroula sous le signe du deuil. Ils apprirent la déportation des deux fillettes. Elles ne revinrent pas et le fils aîné non plus.

Sous le signe aussi de la précarité matérielle et sous le signe enfin de l'isolement.

Leur existence bascula le jour où les Klarsfeld sollicitèrent leur concours pour la poursuite de Barbie.

Jusqu'alors ils avaient vécu sur eux-mêmes en s'efforçant de mettre le passé entre parenthèses pour se consacrer entièrement à la «petite dernière» symbole de l'avenir.

La proposition des Klarsfeld leur apporta un nouveau souffle qui régénéra leurs forces. Désormais la poursuite de celui qui avait commis l'irréparable sur leur famille devenait une autre manière d'assurer la survie de la famille et de miser sur l'avenir.

Ils étaient passés de la position de victimes à celle d'accusateur.

Je tiens à souligner la qualité des relations mère/fils.

Depuis le grand drame où il dût accompagner sa mère à la morgue pour reconnaître le corps de son père, Alex lui voue un véritable culte et en retour la mère sait qu'elle peut se reposer sur lui.

Il a onze ans à peine, il n'avait pas flanché. Son courage a sûrement aidé sa mère à récupérer ses forces.

La décentration et le don réciproque indispensables pour surmonter des épreuves aussi tragiques ne relèvent pas que de bons sentiments mais de la reconnaissance et du respect de chacun pour les forces de l'autre.

Finalement je m'interroge et surtout je vous interroge, vous psychanalystes sur la notion chère à Winnicott de «mère suffisamment bonne» en période troublée et avec des pré-adolescents.

N'est-elle pas celle qui reconnaît les compétences de l'enfant à l'aider à survivre. La mère suffisamment bonne, ne se contente pas de donner, elle accepte aussi de recevoir.

En miroir je me demande s'il n'y a pas lieu de croire en des «enfants suffisamment bons».

Alexandre ne s'opposa pas au départ de sa mère en Bolivie, au contraire il l'encouragea dans ce sens.

Il n'ignorait pas les dangers qu'elle allait courir, mais elle en avait le droit et il la savait capable de les affronter.

L'histoire de la famille Halaunbrenner offre l'exemple de la convergence entre mère réelle et mère idéale.

Deuxième partie : Au delà des traumatismes

1. Impact des images et transgression

Mme Benguigui et Mme Halaunbrenner ont exercé en tant que mères un impact particulier.

En dénonçant l'impunité, en réclamant justice pour leurs enfants, elles dévoilaient les infamies d'un système bafouant toutes les lois.

On ne peut répondre à des transgressions institutionnelles bien ancrées que par d'autres formes de transgressions.

La Solution finale du problème juif correspondait (il en va de même pour tout génocide) à ce que l'on peut qualifier de «transgression absolue». Il y a une inversion de la loi : le Premier commandement «tu ne tueras pas» devient «il faut les tuer tous».

En dehors de tous les enjeux politiques, opportunistes et autres complexités, l'impunité des criminels nazis apparaît comme une suite logique de la Solution finale.

La loi de la destruction appelle la gratification de ceux qui s'y conforment. L'impunité va de soi.

Réclamer le châtement des coupables à l'époque où le silence était de mise, relevait de la subversion tant cette norme implicite était implantée dans les esprits.

Dans une situation profondément anormale le retour à la normalité requiert de passer outre les règles en vigueur.

Aux transgressions mortifères régies par le délire de toute puissance des Nazis. Ces personnes ont répliqué par une autre forme de transgression que l'on peut qualifier de fondatrice.

En s'exposant publiquement elles jouèrent les «vieilles dames indignes» qui bousculaient les conventions et défiaient les interdits.

Violer l'interdiction de protester (surtout en Bolivie où toutes manifestations étaient sauvagement réprimées), en revenant à violer l'interdit de savoir et de penser.

En affrontant la vindicte des autorités en place ces mères n'avaient d'autre pouvoir que de montrer leurs souffrances. Elles offraient au public leur condition de mère totalement impuissantes et gagnèrent ainsi un pouvoir considérable.

La fascination qu'elles ont exercée tenait entre autre à la représentation de mères à jamais blessées et invulnérables. L'effet quasi magique qu'elles ont produit relève peut-être du symbole de la mère qui ne peut rien mais fait tout pour défendre ses enfants mêmes morts.

Je m'interroge vraiment sur la force d'une imago maternelle toute puissante parce que totalement démunie.

Pour contrecarrer la toute puissance mortifère, ces mères n'ont pour seul recours que le don de leur personne. N'est-ce pas là le fin mot d'une imago idéale du moins en période troublée. Cette mère là sera toujours présente pour sauver la loi.

2. Paradoxes régénérateurs : Les héroïnes de la mémoire

A partir de l'impact de ces deux mères sur le public je me suis interrogée sur la fonction des paradoxes dans la gestion d'un traumatisme et plus précisément du traumatisme familial.

Depuis les travaux de l'Ecole de Palo Alto on connaît l'efficacité des formules et des stratégies contre paradoxales pour désamorcer les effets pathogènes de certains paradoxes.

Le paradoxe relève d'une logique de l'indécidable, c'est une figure de l'impossible. A l'impossible signifié on répond symétriquement que le contre paradoxe serait la seule issue devant la figure de l'impossible.

Un traumatisme entraîne un point de non-retour. Il est advenu et ineffaçable dans la psyché.

Cette impossibilité n'écarte pas d'autres possibilités. On ne peut certes pas réparer l'irréparable on ne peut pas non plus ne pas le tenter pour atténuer ses effets pervers. L'impunité compte parmi les effets éminemment pervers des crimes collectifs concertés et des génocides.

La famille Halaunbrenner, comme tant de familles juives, avait été gravement amputée. Elle était composée de sept membres. A la suite des interventions de Barbie ils n'étaient plus que trois.

Barbie avait crée l'irréparable. L'impunité des coupables aggrave les pertes subies et enfonce encore plus les victimes dans l'irréparable.

La sanction n'est pas vraiment une réparation mais son absence avalise le crime, elle le cautionne et hypothèque l'avenir.

L'impunité de Barbie était, je le redis, entièrement acquise même après la brèche de l'action de Munich. L'arrestation/inculpation du criminel semblait tout à fait impossible (étant données les complicités et protec-

tions dont il bénéficiait). Le Consul de France en Bolivie avait tenté de dissuader Béate Klarsfeld en alléguant cette impossibilité sous le couvert d'un «à quoi bon» quelque peu sceptique. «De toute façon vous n'obtiendrez rien» lui avait-il déclaré. Il n'empêche que ces deux dames ont bravé l'impossible.

C'est là où se joue le paradoxe régénérateur qui répond à l'impossible signifié et non à l'impossible tout court.

On ne peut certes pas revenir en arrière, mais on peut lutter contre les effets pervers d'une violence qui se perpétue insidieusement à travers une collusion entre le réellement impossible et l'apparemment impossible.

En générant une réalité aussi insensée les Nazis voulaient en même temps la nier. L'incroyable devait paraître «impossible».

Des lors toute justice serait elle-même condamnée. La logique de l'extermination s'accompagne obligatoirement d'une logique de la mystification à laquelle, à l'instar de nos trois héroïnes on ne peut répondre que par le dévoilement de la vérité.

En dénonçant les crimes commis sur ses proches, on dénonce les crimes commis sur tous les autres.

La justice consolide une mémoire que toutes allégations du genre «mais c'est impossible», tendraient à affaiblir.

La distinction entre «impossibilité réelle» et impossibilité»prétendue» est une nécessité incontournable pour tout travail de mémoire.

L'irréparable a bel et bien été commis. Le montrer ne constitue pas une réparation mais alimente la mémoire collective.

La mémoire de la Shoah ne serait-elle pas synonyme de mémoire de l'irréparable ?

En bref pour neutraliser les effets délétères des traumatismes de l'irréparable il n'est pas

seulement nécessaire de penser, encore faut-il parfois agir.

Dans le cas d'un traumatisme familial les actions au sein de la famille et en dehors d'elle permettent de le surmonter partiellement. En se dépensant pour les autres chacun parvient sinon à effacer, du moins à en atténuer certains de ces effets.

Cette gestion commune peut le cas échéant faciliter des actions à l'extérieur la famille.

La famille Halaunbrenner en est un bel exemple.

Je dois pour terminer m'incliner devant le courage de ces deux mères.

En agissant à l'encontre de toute évidence, en s'insurgeant contre l'impossible, ces mères ont bien servi la justice, mais aussi la mémoire d'un événement sans précédent.

Il entrerait dans le projet exterminateur de broyer tout héroïsme. Les actions de ces femmes en faveur de la loi, leur opposition irréductible aux pouvoirs, protégeant l'injustice, ne révèlent-elle pas une forme d'héroïsme unique en son genre ?

Note de la Rédaction :

Le Docteur Jean-Claude Métraux, Pédopsychiatre, Directeur d'Appartenance, et Privat-docent à l'université de Lausanne (Suisse), empêché pour des raisons professionnelles, n'a pu nous faire parvenir le texte de sa contribution au colloque. Nous le publierons dès lors dans une prochaine livraison de notre Bulletin trimestriel.

Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz

Octobre-Décembre 2001

N° spécial 73

HELENE PIRALIAN

Philosophe, Psychanalyste (France)



Cette gravure fait partie d'un ensemble de quatre visages blancs fait par Ada Gabrielian pendant la guerre du Karabagh contre les Azeris de 1988 à 1994. Guerre qui est venue, pour beaucoup d'Arméniens, réactiver et comme réactualiser le génocide de 1915 et en reproduire certains effets psychiques. Exposés à la cité des Arts à Paris en octobre 2001.

**Interview d'Hélène Piralian
par Grigor Djanikian, écrivain
et traducteur pour une revue
arménienne parue en 1994
à Erevan.**

Grigor Djanikian : *Racontez votre vie, d'où sont vos parents ?*

Hélène Piralian : Ma mère est Française, de la bourgeoisie française, dont le caveau familial se trouve au cimetière du Père Lachaise, non loin de celui d'Antranik. Mon père est Arménien d'une famille aisée de Tiflis dont il est parti dans les années 20. Il semblerait que mon grand père ait fait partie de la délégation arménienne au traité de Sèvres et que mon père ait été envoyé à Paris autant pour faire des études que pour être éloigné d'une scène politique dange-

reuse à laquelle il s'intéressait de trop près au goût de son père. Il n'est jamais retourné là-bas.

Quant à moi, je suis née en France, à Paris, pendant la guerre de 40. J'ai fait des études de philosophie à la Sorbonne puis de psychologie et ensuite un long cursus pour devenir psychanalyste. Ainsi peut-on dire que je fais partie des intellectuels français, en tout cas, je l'ai cru longtemps faute de pouvoir penser une autre alternative.

Maintenant je peux dire que je suis d'abord l'héritière d'un génocide, héritière des victimes, de cette structure, de cette place et que c'est ce qui me détermine et par rapport à quoi je peux me comprendre et ceci bien que je n'aie appris l'existence du génocide

arménien qu'à l'âge de 35 ans, ce qui peut paraître inconcevable mais est vrai.

Je suis allée en Géorgie, à Tbilissi, en 1979 pour assister à un congrès sur l'inconscient et j'en ai profité pour rechercher les traces de ma famille. Puis je suis venue en Arménie, à Erevan, en voyage organisé, pour la première fois en 1984 et n'y suis retournée qu'en 1993 dans le cadre de la MAPESA mais je reviendrai sur cette organisation.

Et pourtant je me sens d'une certaine manière chez moi ici. Mais plus précisément comme le dernier lieu restant (?) de l'intelligentsia intellectuelle transcaucasienne, celle dont faisait partie mon grand-père.

Par ailleurs, je ne me sens pas arménienne de la diaspora française, celle directement issue du génocide des Arméniens de Turquie ; je n'ai du reste fait connaissance avec elle qu'à mon retour de Tbilissi. La diaspora que j'ai connue dans mon enfance est celle du petit noyau d'exilés, d'artistes exilés venus de cette ville qui s'appelait alors Tiflis dans les années 20 et qui n'existe plus, du moins en tant que telle actuellement, faite de Géorgiens et d'Arméniens et de Russes qui parlaient le plus souvent russe entre eux. Ainsi est-ce le russe que mon père me parlait enfant.

Quand je suis allée à Tbilissi j'ai retrouvé les mêmes intérieurs, objets et tapis usés ici que chez les exilés de Paris. Le temps pour les uns comme pour les autres s'étant arrêté à la révolution russe. C'est pourquoi sans doute ai-je eu le sentiment d'entrer en un temps suspendu depuis 1920, devenant alors comme la contemporaine de mon père. Temps suspendu que je retrouve un peu ici à Erevan avec les récents émigrés de Tbilissi en Arménie ou du moins que je sens être en une certaine continuité avec ce temps d'avant le communisme. C'est là mon origine c'est-à-dire là où je constate que je me sens bien, où je me sens connue et reconnue comme ayant des racines, où je sens que j'ai droit d'être.

C'est aussi pourquoi et je le sais depuis peu, très peu, je me sens toujours comme exilée en France mais également dans la diaspora arménienne de France. Je ne suis pas totalement des leurs. Je ne suis pas non plus totalement des vôtres, direz-vous, mais sans doute lorsque l'on ne peut, de toute façon, jamais être entièrement d'un seul lieu, il y a un choix d'appartenance qui se fait. J'ai toujours pensé écrire plus pour les Arméniens d'Arménie que pour ceux de France, en réalité j'écrivais pour ceux de là-bas, le là-bas de l'imaginaire paternel, parce que c'est sur ce là-bas que s'est constitué mon rapport à la pensée, ma manière de penser le monde.

C'est à Tbilissi que je me suis sentie le plus chez moi, dans cette ville de Tbilissi que j'ai connue et qui depuis n'existe plus me dit-on, comme si j'y étais née et étais venue de là en France. Je parle d'impressions bien sûr, d'impressions qui ne correspondent pas à la réalité, mais qui, cependant, sont des réalités psychiques.

C'est pourquoi quand m'est apparu que ce qui était au coeur du sens de mon existence, était le génocide, qui lui n'était pas dans le vécu direct des Arméniens de Tbilissi mais dans leur pensée et non dans leur corps (distance qui m'a peut-être permis de penser la chose et donc d'en élaborer une écriture) j'ai pensé que j'avais sans doute toujours eu comme interlocuteurs intérieurs les gens de là-bas : les Arméniens de Tbilissi en somme.

C'est aussi pourquoi l'intérêt que les Arméniens d'Arménie portent à ce que j'écris autour de cette question à la fois m'a surpris en même temps que cela m'a paru dans l'ordre des choses, des choses de l'inconscient.

J'ai aussi découvert que les Arméniens de la diaspora et ceux de l'Arménie, et sans doute est-ce une des raisons des difficultés qu'ils ont à communiquer ensemble, ne sont ni dans le même temps ni dans les mêmes

nécessités. Les uns en partie intégrés ne désirent pas s'interroger sur les implications psychiques du génocide, ayant bâti leur vie de sujet en mettant de côté les effets psychiques du génocide et s'étayant de la structure des autres, ceux du pays d'accueil, pour devenir presque comme eux, mais peut-être au prix de leur être profond. Toujours prêts néanmoins à sortir les larmes du passé, comme si le génocide venait juste d'avoir lieu, au moindre récit de témoignage montrant que malgré les apparences et leur désir le temps pour eux s'est arrêté sur les routes de déportation, se contentant par ailleurs d'un savoir historique et d'une militance formelle pour la reconnaissance du génocide.

Il me semble, qu'au contraire, en tous cas est-ce ceux-là que j'ai rencontré, que les Arméniens d'Arménie sont plus intéressés par le sens, la mise en mots, la symbolisation de ce génocide, par tout ce qui les aiderait à penser ce génocide et ses conséquences, et qui leur permettraient de prendre de la distance par rapport aux larmes, celles qui procèdent d'un collage à la victime.

Ce qui n'exclut pas que, par ailleurs, beaucoup d'autres personnes tout en reconnaissant l'importance du génocide et leur lien à celui-ci ne puissent cependant l'inclure dans la compréhension d'eux mêmes. C'est comme ci ça ne pouvait être que dans leur conscient et rester ainsi extérieur à eux et comme ça les protéger des effets internes de cet héritage. Ce qui est une manière de nier cet héritage et ses effets mais aussi une manière d'intérioriser le déni turc puisque cela permet aux effets ravageurs de se poursuivre au présent à l'intérieur du sujet, dans son inconscient. Pourtant, d'une certaine façon, leur inconscient n'est pris que par ça, c'est-à-dire que le sens de leur vie, le sens profond, ne peut se comprendre qu'à la lumière de cet événement.

G.D : *Comment êtes-vous devenue psychanalyste ?*

H.P : D'abord pour trouver sens à ce qui m'apparaissait comme incompréhensible. L'écriture m'était nécessaire, mais j'écrivais des choses qui ne me correspondaient pas, et à l'époque je n'avais aucune idée de ce qui me correspondait, ce que j'écrivais était donc sans intérêt. C'est pourquoi, je me suis arrêtée et ai commencé une psychanalyse. Sans doute sans le savoir pour pouvoir trouver ma propre voie, ce qu'il était pour moi nécessaire d'écrire mais dont à ce moment là je ne savais rien. Cette recherche a duré quinze ans. Je sais maintenant que cela était essentiellement lié à ma méconnaissance de l'existence d'un génocide dans mon histoire, autour duquel elle était cependant entièrement nouée.

C'est ainsi, par exemple, que lorsqu'à l'âge de 14 ans je suis allée voir avec mes parents le film d'Hitchcock «*Les amants du Capricorne*» ce fut pour moi, sans que je le sache, la première mise en scène de cette disparition des morts qui jusque-là n'avait ni existence ni représentation.

Voici l'histoire : En 1935 en Australie un couple vit dans une propriété dont la gouvernante, amoureuse de son maître, décide de rendre, tout en l'empoisonnant lentement, sa maîtresse folle. Pour cela, elle va mettre, chaque soir, dans son lit, une tête réduite de Jivaro, qu'elle subtilisera ensuite et dont elle niera l'existence. Et ce ne sera pas la tête de Jivaro qu'elle va trouver chaque soir dans son lit qui, en soi, la rendra folle, ce n'est pas sa présence dans son lit qui la fait douter de son existence même et lui ôte le goût de la vie, mais bien sa disparition et le déni de cette présence que soutient sa gouvernante. Dès lors, elle va jour après jour se désagréger et sombrer dans la folie Et ce n'est que lorsque sera découverte et reconnue, par d'autres, la réalité de cette tête de mort qu'el-

le retrouvera la raison et... pourra de nouveau investir la vie.

En un premier temps ce que sans doute j'ai entendu est cette nécessaire reconnaissance de l'innommable, et ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, que j'ai compris que cela me renvoyait à un deuil à faire, urgent pour vivre mais d'un mort inconnu, et encore plus tard qu'il s'agissait non d'un mort mais d'innombrables morts, qui alors m'étaient totalement inconnus et dont cependant j'étais chargée (comme on dit avoir charge d'âmes). Pour moi le déni mis en place par les génocidaires avait réussi : longtemps je n'ai pas su.

C'est donc mon incompréhension radicale vis à vis de moi-même et de ma vie (mais aussi l'incompréhension des autres à mon égard), liée à ce non-savoir du génocide comme à ce que cela pouvait déterminer dans mon inconscient par rapport à mes comportements ou à mes pensées, qui sans ce lien au génocide ne pouvait avoir de sens, qui m'a conduit non seulement à l'analyse personnelle et à en faire ma profession mais plus encore à la nécessité d'en construire la théorie, c'est-à-dire un canevas structural, qui pourrait servir à d'autres pour ordonner ce qui de leur monde intérieur ne trouvait pas sens à l'aide des théories existantes.

En effet, la psychanalyse telle qu'elle se pratiquait en France s'est avérée tout à fait impuissante mais aussi défaillante à entendre et à inclure le génocide et les conséquences que cela entraînait quant à la constitution d'un sujet, sa structure psychique. J'ai donc été obligée, lorsque j'ai appris l'existence du génocide arménien de construire ma propre théorie, une théorie qui inclurait dans la compréhension de ces sujets que sont les héritiers d'un génocide, les ravages radicaux que celui-ci peut produire dans le psychisme.

C'est pourquoi, en tant qu'analysante, j'ai été obligée de reconstruire -de déconstruire et

de reconstruire- un champ psychanalytique différent de ceux balisés alors par la psychanalyse. Puisqu'à ce moment-là, je n'avais le choix qu'entre penser que les interprétations que je recevais étaient justes, que si je les refusais c'était parce que je ne voulais rien en entendre, sous entendu de la vérité, la mienne, mais aussi celle des autres et, plus grave, celle du monde, je devais donc me «rendre» en endossant un faux moi ou refuser ces interprétations en bloc et chercher à savoir pourquoi ça n'était pas signifiant et opérant pour moi et ce qui pourrait bien venir à la place faire (donner) sens. J'étais donc amenée, contrainte même, dirais-je, à déconstruire et reconstruire d'abord contre, puis à coté (à part) et ensuite en liaison avec les autres constructions dans un travail aussi bien de mise en rapport que d'articulation, la théorie psychanalytique.

Autrement dit, agrandir l'écriture du champ collectif du sens, auquel nous appartenons tous en élaborant, en son sein, de nouvelles liaisons de sens, centrées sur la disparition (destruction) de ce qui fonde collectivement le symbolique. En particulier l'importance de la question du deuil, (des conditions de sa possibilité) pour la vie et le sens de la vie des héritiers.

Mais cela nécessitait une reconstruction qui tienne, parce que dans le cas d'une construction qui ne tiendrait pas celui qui s'y engagerait verrait le retour renforcé des interprétations précédentes. C'est-à-dire celles prises dans les champs déjà balisés dans lesquels il n'a pas sa place, dans lesquels les questions qui le concernent ne seraient pas posées, ne pourraient pas se poser parce que d'autres sens seraient donnés à ce qu'il exprime de ses difficultés.

Il lui faudrait alors, pour ne pas renoncer à tout accord même de pure forme avec les autres, (ceux qui vivent dans la même communauté bien que n'ayant pas la même histoire) et devenir carrément fou, accepter au

plus vite ce qui lui est proposé et qui ne peut alors que lui faire prendre la personnalité de l'autre. La situation analytique venant en ce cas reprendre et redoubler son exclusion initiale du champ symbolique collectif, au lieu de l'y inscrire.

J'ai essayé de démarrer l'amorce de la création d'un autre espace symbolique pour ces choses, à partir du fait que je n'avais moi-même pas eu cet espace. Il n'y avait aucun espace existant dans lequel je puisse me mettre pour inscrire et surtout ordonner en un sens ce dans quoi je me trouvais, au contraire, à chaque nouveau pas je risquais d'être (re)prise par un détournement de sens.

Ce que j'ai tenté alors, c'est de mettre en mots cet espace nouveau, mettre en mots sa constitution, de manière à ce qu'il puisse devenir le lieu d'un lien d'histoire et non de mort pour moi d'abord et ensuite, pour d'autres (lieu où se lie l'histoire privée à l'histoire collective, le sens de l'histoire privée dépendant en partie de l'histoire collective, elle en est même parfois totalement dépendant, elle y est même parfois totalement assujettie).

Et c'est de ce lieu que ma pratique analytique s'origine, de ce savoir spécifique de la destruction, un savoir qui détermine radicalement un certain type de rapport à la mort et à la parole, mais surtout à la fonction de l'autre comme centrale aussi bien dans le processus de destruction d'un sujet que dans celui de sa possible restauration.

G.D. : *Comment trouvez-vous le temps de vous occuper de la littérature et pourquoi vous en occupez-vous ?*

H.P. : Je m'en suis toujours occupée, nourrie pourrais-je même dire. Sans elle, plus largement sans une écriture qui pense la vie, celle d'autres, je n'aurais pas survécu à l'incompréhensibilité de la mienne. C'est par elle et à travers elle que j'ai tenté de donner sens à mon monde interne. Je continue à trouver

en elle un point d'appui pour mes propres réflexions. Elle me sert de pensée concrète pour illustrer ce qui parfois ne peut se dire directement. Ainsi à travers la lecture de l'oeuvre de Mishima, dans un livre intitulé : «*Un enfant malade de la Mort*» j'ai pu rendre compte de la manière dont peut s'organiser pour un sujet la paranoïa, ici l'oeuvre étant la mise en forme du monde interne du sujet (ce qui n'est cependant pas toujours, d'une manière aussi claire, le cas). C'est pourquoi elle m'est nécessaire comme ce qui vient faire écho en moi du monde et aussi me permettre de pouvoir y trouver place et repères.

G.D. : *Pourquoi avez-vous pensé créer un centre psy à Erevan ?*

H.P. : Ce n'est pas moi qui l'ai créé, j'y participe seulement en venant travailler, former les membres de ce centre qui s'est constitué à la suite d'une mission de Médecins du monde qui était venue après le tremblement de terre pour apporter une aide psychologique aux enfants et qui a en même temps commencé à former des psychiatres et psychologues arméniens à ce travail d'écoute psychanalytique. Ensuite la mission s'est arrêtée et comme certains de ceux qui y avaient participé à la fois pensaient qu'il ne fallait pas interrompre le travail mais aussi désiraient poursuivre le travail de formation commencé auprès des Psychiatres et psychologues arméniens, ils ont fondé une association la MAPESA (Mission d'aide psychologique pour les enfants sinistrés d'Arménie), de là est né ce centre qui accueille maintenant non seulement les enfants mais aussi les adultes et qui est devenu un lieu d'accueil de tous les «sinistrés» quels qu'ils soient et en particulier s'est ouvert aux soldats du Karabagh qui ont besoin d'être à leur retour soutenus.

Mais je peux par contre vous dire pourquoi ce travail me tient à coeur et ce qui fait que je me suis jointe à cette équipe.

Justement pour que ce travail de compréhension comme moyen de sortir de sa souffrance en lui trouvant un sens existe en Arménie, soit à la disposition de ceux qui le désireraient. Pour que le sens, la prise en main de leur destin prenne le plus possible la place de la fatalité, de l'impuissance et du non-sens et que certains puissent ainsi devenir acteurs de leur vie.

En effet, comme vous l'avez sans doute compris, permettre à quelqu'un de comprendre à quoi est liée sa souffrance est quelque chose, pour avoir longtemps vécu moi-même dans l'insensé, qui me paraît le cadeau le plus précieux que l'on puisse offrir à d'autres et je pense qu'actuellement cela peut modifier en partie la conscience nationale, le regard sur l'Histoire des Arméniens. C'est pourquoi les Arméniens qui travaillent dans ce centre font pour moi un travail fondamental pour l'avenir de leur pays en donnant la possibilité à qui le désire de s'interroger sur sa place dans le monde, de la comprendre donc de pouvoir la modifier.

G.D. : *Quand vous êtes venue pour la première fois en Arménie, est-ce que l'Arménie de vos rêves correspondait à la réalité ?*

H.P. : Je n'avais pas d'imaginaire de l'Arménie, elle m'avait été inaccessible si longtemps, cela restait trop lointain. Je n'ai jamais pensé pouvoir un jour y venir, pour moi c'était comme inaccessible pour toujours.

C'est pourquoi j'ai été totalement étonnée par ce qui s'est passé parce que justement, je n'aurais pas pu l'imaginer, je ne parle pas de mon premier voyage, il y a dix ans, venue avec un groupe d'arméniens venus baptiser un bébé à Etchmiadzine, voyage auquel je me suis «rajoutée», et qui ne m'a pas laissé un grand souvenir, sauf celui d'avoir pu marcher en ce pays mythique et aussi l'Opéra où je suis beaucoup allée. Mais je n'ai eu aucun contact avec les Arméniens du pays et suis repartie sans rien savoir d'eux !

Mon deuxième voyage en 93 a été d'une certaine manière out l'opposé du premier. Là je suis venue dans des conditions que je n'aurais pas rêvées possibles, c'est-à-dire pour y faire quelque chose et même plusieurs choses, des choses que j'aime, et en vivant invitée dans des familles.

C'est là que m'est apparue de l'Arménie une réalité qui est devenue fondamentale pour moi et a changé ma vie. Par exemple ce n'est qu'à ce deuxième voyage que, marchant dans les rues d'Erevan, j'ai eu le sentiment d'avoir le droit d'être là et non plus le sentiment d'avoir à gagner ce droit. J'ai pris alors conscience qu'en France j'avais toujours eu le sentiment d'avoir à le gagner, ainsi étais-je en cela dans un héritage d'exil. C'est un sentiment extraordinaire que celui de sentir que personne ne peut vous contester ce droit, de simplement marcher dans la rue, qu'il ne dépend ni de vous ni de l'autre et que c'est une donnée inamovible.

C'est aussi ici que certains de mes rêves se sont comme réalisés. Je me souviendrais toujours de ce déjeuner à Ochagan où arrivant le jour même de Paris je me suis retrouvée devant un bon repas, la chaleur de l'accueil arménien une feuille d'un texte à finir sur-le-champ parce qu'il devait paraître très vite dans un journal et que j'avais perdu la dernière page. Écrire dans ces conditions, c'était ... le bonheur. Je serai toujours reconnaissante à ceux qui m'ont ce jour-là offert ce merveilleux cadeau.

Il y a aussi les relations qui se sont établies avec toutes les personnes du centre comme si nous parlions la même langue de l'être. C'est pourquoi le travail que je fais ici est en un sens un travail familial, plus sans doute que le même travail en France, car les mêmes choses fondamentales nous préoccupent.

Il y a aussi les enfants ; mes liens à eux... et tant d'autres souvenirs qui en ce lieu reviennent et sont comme la reconstitution, la construction d'une histoire.

Donc, pour moi, l'Arménie c'est d'abord, les Arméniens, leur continuité et le rapport qui s'est établi avec eux.

G.D. : *Vous revenez de votre premier voyage au Karabagh, quelle est votre impression de notre pays libéré, comme psychanalyste, comme arménienne de la diaspora, et comme citoyenne de France ?*

H.P. : J'ai d'abord, en entrant au Karabagh, été frappé par la beauté de ce pays. Je l'ai senti tout de suite comme le cœur de l'Arménie et ai compris combien il n'était pas possible de l'abandonner sans avoir le sentiment que le pays entier mourrait. C'est un sentiment qui m'a surpris parce que là encore je n'imaginai pas avant de partir ce que le long de ce voyage je pourrais sentir et voir. J'ai été aussi frappé par certains mots qui revenaient sans cesse dans les conversations avec un sens très particulier. J'en ai retenu deux : agresseur et envahisseur. Peut-être du reste résumément-ils le sens de cette lutte de libération du Karabagh qui ne peut se comprendre qu'en liaison étroite avec son histoire et en particulier le génocide auquel son sort est totalement lié comme le fut sa perte.

Reprenons ces mots : agresseur j'ai d'abord été surpris que cette appellation qui, pour moi, lue dans les journaux français, était la marque d'une partialité et qui signifiait que dès que les Arméniens ne se laissent pas massacrer ils agressent, comme si se défendre était un cas de figure inenvisageable quand il s'agissait des Arméniens. Ainsi en France défendais-je vigoureusement le droit à se défendre, sans que cela entraîne la responsabilité d'une guerre dont on pensait en France qu'elle n'était pas nécessaire et à la limite qu'elle n'avait pas raison d'être. L'histoire et le statut des Arméniens au Karabagh étant peu su parce que peu écrit dans la presse.

Mais ici j'ai entendu que la qualification d'agresseur» était revendiquée comme un changement de place, un refus d'occuper

encore une fois la place de victime. «Les turcs ont peur de nous» m'a dit un soldat qui gardait un point stratégique près de la frontière. «S'ils nous voient, ils reculent» ainsi, enfin, les Turcs croient en la possibilité que les Arméniens auraient de ne plus se laisser massacrer que ce soit par surprise comme dans les pogroms ou par la croyance en des promesses diplomatiques mensongères comme dans le passé. Ils ont appris à se défendre mais aussi peut-être à attaquer, à prendre les devants pour ne pas toujours être pris de court, c'est-à-dire massacrés par surprise.

Quant au mot : «envahisseur» il est toujours entendu en France, en Europe, comme synonyme de volonté de conquête du territoire de l'autre et donc une preuve de violence. Alors que, face aux promesses trahies de l'Histoire, il m'a semblé, sur place, qu'il s'agissait seulement d'une position réaliste ayant uniquement pour but de se garantir contre une nouvelle trahison.

Ce que je voudrais dire enfin à propos de cette occupation de territoires azéris comme zone protectrice autour du Karabagh, ce qui m'a impressionné, c'est ce refus catégorique d'occuper en s'y installant la moindre parcelle de cette terre étrangère, cette terre de l'autre. Le seul désir des combattants étant uniquement et seulement de redevenir maître de ce qu'ils considèrent comme la terre ancestrale et de pouvoir y vivre. L'idée de conquête étant complètement étrangère à la mentalité arménienne, sans doute parce que lorsque toute l'énergie est sans cesse mobilisée pour tenter de ne pas être déporté, massacré, expulsé, réduit à néant, occuper le territoire de l'autre n'est peut être même pas... pensable mais aussi totalement... indésirable ?

G.D. : *A l'occasion du 80ème anniversaire du génocide, nous savons que vous publiez un livre à Paris aux éditions l'Harmattan sur le génocide intitulé : «Génocide et transmis-*

sion» *mais comme nos lecteurs ne lisent pas le français nous voulons que l'auteur le présente lui-même.*

H.P. : D'abord j'espère que vous pourrez le lire en arménien, sa traduction est en cours et j'espère pouvoir le faire éditer bientôt. Mais il peut se résumer ainsi : si un projet génocidaire est bien celui qui, au-delà du meurtre de tous les vivants d'un groupe, projette celui de sa descendance, il nécessite la mise en place d'un dispositif particulier : celui de la déshumanisation des morts dont la disparition des corps morts fait partie. C'est cette absence de sépulture qui, accompagnée de son déni, rend tout deuil impossible et contraint leurs héritiers, qui ne sont alors plus que des survivants, à offrir leur corps en place, peut-on dire, de sépulture à la fois terrestre (corporelle, charnelle) et symbolique.

La structure génocidaire serait alors la mise en place de la destruction, à travers l'organisation de la disparition des morts, du lien généalogique des survivants, la mise en place d'une déconstruction du sujet à venir qui rendrait à la fois l'incarnation et la transmission impossibles et qui laisserait ces héritiers dans le temps intemporel, suspendu et répétitif du moment génocidaire traumatique.

En ce sens et pour moi, la lutte du Karabagh menée jusqu'au bout est un «non» à cette place comme une tentative de renouer avec le temps et la vie, une manière de franchir ce moment traumatique, un moyen de le quitter. C'est en cela que le sens de cette lutte est incompréhensible si on ne le rattache pas au génocide.

G.D. : *Vous parlez dans des colloques internationaux et vous faites des conférences sur le génocide arménien, comment la salle réagit-elle quand vous abordez ce sujet ? En général les peuples d'Europe comprennent-ils le problème de la cause arménienne ?*

Que faut-il faire pour qu'ils le comprennent mieux ?

H.P. : En général les gens ne savent pas très bien où est située l'Arménie, plutôt en Orient pensent-ils, mais beaucoup ignorent que l'Arménie est un pays chrétien et savent encore moins qu'il n'est ni catholique, ni orthodoxe mais qu'il possède sa propre église.

Ils connaissent donc peu la question arménienne, celle des Arméniens : le génocide et son déni. Par rapport à cette question ils réagissent de manières bien sûr différentes cependant il y a deux points fondamentaux sur lesquels l'incrédulité et même le soupçon de mensonge est souvent la première réaction, à savoir : ce n'est pas un génocide, ce n'est pas comme le génocide juif et enfin le refus de croire en la persistance active du déni que soutient encore aujourd'hui dans le monde la Turquie, depuis les pressions qui ont lieu pour que ne soient pas publiés des textes sur la question, le soutien où la fabrication de textes négationnistes jusqu'aux... menaces de mort.

C'est ainsi qu'actuellement une association arménienne s'est portée partie civile dans un procès fait à B. Lewis (Historien juif américain spécialiste de l'islam) et au journal *Le Monde* qui a publié une interview de celui-ci disant que parler d'un génocide des Arméniens n'était qu'une «version arménienne de faits» et qu'il n'y a eu en réalité que des massacres liés à la guerre. Cette interview est parue au moment même où en France sortait le livre de Leslie A. Davis, consul américain à Kharpout de mai 1914 à avril 1917, *La province de la mort*. Livre dans lequel il fait un récit accablant et on ne peut plus clair de son séjour dans la région de Kharpout qu'il appelle «la province abattoir». En voici deux passages parmi d'autres : «Ce n'est pas un secret que le plan prévu consistait à détruire la race arménienne en tant que race, mais les méthodes employées

ont été appliquées avec plus de sang froid et de façon plus barbare, sinon plus efficace, que je ne l'avais d'abord supposé»...

«Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans l'histoire du monde un massacre aussi général et aussi radical que celui qui est perpétré en ce moment dans cette région, ni qu'un plan plus affreux et plus diabolique ait jamais été conçu par l'esprit de l'homme. Le fait que l'ordre donné consiste officiellement et clairement à déporter les Arméniens de ces vilayets peut rompre le monde extérieur pendant un temps ; il n'empêche que la mesure n'est rien d'autre qu'un massacre de la nature la plus atroce. Cela serait le cas même si on les avait tous laissé mourir en route. La plupart d'entre eux ont cependant été effectivement assassinés et il ne fait aucun doute que cela ait été accompli en vertu d'un ordre du gouvernement ; on ne peut donc aucunement prétendre que la mesure soit autre chose qu'un massacre général».

Pour répondre à la deuxième partie de ta question je crois que la seule possibilité est celle d'informer et surtout d'expliquer que le passé ne peut devenir réellement du passé qu'à certaines conditions, qu'il ne peut s'effacer mais qu'au contraire il se transmet intact si ces conditions ne sont pas remplies, et qu'à cause du déni turc persistant et toujours actif les effets psychiques de destruction du génocide se poursuivent au présent donc que la lutte pour la reconnaissance du génocide est une lutte actuelle, vitale, et qu'elle est nécessaire pour la vie même des vivants d'aujourd'hui.

Mais cela reste, pour beaucoup, abstrait il s'agit donc de leur faire percevoir ce qu'il en est et cela n'est pas facile ne serait-ce que parce que beaucoup n'ont pas le désir de se pencher sur des questions si «tristes ou déprimantes» que celles-ci. C'est aussi pourquoi ils ne comprennent pas bien ce qui a

motivé les Arméniens dans leur lutte pour la restitution du Karabagh.

G.D. : *Un jour quand enfin votre rêve sera réalisé, l'Arménie historique libérée, viendrez-vous vivre sur la terre de vos ancêtres ? Quelle vie choisirez-vous ? Pourquoi ?*

H.P. : Je ne sais pas, je ne parle pas l'arménien et je ne peux vivre que là d'où ce que j'écris peut circuler hors des frontières, dans un pays pris dans la circulation des idées et où aussi peuvent m'arriver les pensées des autres, celles qui circulent de par le monde. D'autre part j'ai toujours vécu, d'une certaine manière, en deux lieux même si cela n'est effectif que depuis peu et je pense que l'intérêt et l'originalité de ce que j'écris tient à cette position. Même si cela est difficile et que je reste ainsi, sinon étrangère en tout cas différente, dans chaque pays des autres. C'est cette double appartenance qui me permet de penser certaines questions, en particulier celles qui sont liées au génocide, d'en comprendre certains éléments et de pouvoir les formuler pour d'autres. C'est donc de maintenir et d'articuler ces deux lieux qui me paraît à la fois plus fructueux et plus réaliste. Mais nous n'en sommes de toute manière pas à pouvoir nous poser concrètement cette question, celle qui se pose donc pour moi et qui pour l'instant me suffit, est l'organisation de cette articulation entre l'Arménie et la France. Chaque voyage m'entraînant en des lieux de réflexion inédits qu'il me faut ensuite intégrer à ma pensée pour l'organiser.

Cette reprise étant valable aussi pour tout Arménien de la diaspora, ou devrait l'être, il me semble, parce qu'il est impossible de naître, vivre et partager la culture d'un pays sans devenir en partie constitué par elle, sans que certains de ses éléments ne fassent partie intégrante de votre corps et ceci doit trouver à s'articuler, à se concilier avec l'inconscient ancestral, ce qui au-delà du présent de la vie dès avant la naissance fait votre

appartenance à une histoire, une culture mais aussi des goûts comme des modes d'être. Mais le sujet vivant est un sujet de création de combinaison, pure répétition, il serait momie ou revenant et la création ne peut exister sans certains abandons, certains deuils. A chacun de faire avec ses données originaires un sujet... original. C'est aussi cette nécessité de choix mais aussi de perte pour devenir vivant et créateur qu'enseigne la psychanalyse. Le fait qu'un sujet ne peut ni tout avoir ni être tout-puissant mais qu'il a à s'inscrire comme être singulier, comme un... parmi d'autres, ces autres sans lesquels il ne pourrait vivre.

PIERRE FOSSION

Psychiatre

MARI-CARMEN REJAS

Psychothérapeute

*Les familles traumatisées**

*«Why does tragedy repeat from one generation to the next ?
Historically, one of the most destructive forces in society is humanity's
tendency to regress to, accept and even laud, anal-sadistic sexual
perversions which erode the double differences between the sexes
and the generations» (Chasseguet-Smirgel, 1984).*

*«Leurs yeux
Derrière leurs yeux pourtant cette histoire
Cette conscience de l'abîme
Et l'abîme
Où c'est trop d'une fois pour l'homme d'être tombé
Il y a dans ce monde nouveau tant de gens
Pour qui plus jamais ne sera naturelle la douceur
Il y a dans ce monde ancien tant et tant de gens
Pour qui toute douceur est désormais étrange
Il y a dans ce monde ancien et nouveau tant de gens
Que leurs propres enfants et petits-enfants ne pourront pas comprendre
Oh vous qui passez
Ne réveillez pas cette nuit les dormeurs...»*

Aragon : «Chanson pour oublier Dachau», cité par Hirsch (1996) ¹.

* NDLR : Le manuscrit de Pierre Fossion et Mari-Carmen Rejas consacré à l'œuvre de S. Hirsch, thérapeute et rescapé d'Auschwitz, nous fut adressé pour concourir au «Prix Fondation Auschwitz» 2000-2001. Il fut ensuite publié chez l'éditeur Erès sous le titre *Siegi Hirsch : au Cœur des Thérapies*. Nous sommes heureux de pouvoir contribuer, par la publication de ce chapitre extrait du livre, à faire mieux connaître le travail thérapeutique de S. Hirsch.

¹ Ce poème est extrait de «Le cri du butor», publié in *Le nouveau crève-cœur*, Paris, Gallimard, 1948. Il est également repris par J. Semprun dans son livre *L'écriture ou la vie* dans le passage relatif à son retour à Buchenwald en 1992.

Dans ce texte, nous traitons notamment des problèmes rencontrés par certains survivants de la Shoah et leurs descendants. Aucune généralisation ne peut être faite à propos d'autres familles ayant vécu le même traumatisme. Nous devons garder en mémoire que de nombreuses familles et beaucoup d'individus traumatisés ont réussi à surmonter l'horreur et à reprendre le cours de leur existence. Hirsch est lui-même une parfaite illustration de la notion de résilience. Comme le dit Sartre dans *Saint Genet, comédien et martyr* : «L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous».

En 1995, Hirsch expose au cours d'une conférence la manière dont il perçoit les répercussions de la Shoah sur les survivants et leur descendance.

Il rappelle d'abord que le mythe familial assure normalement la continuité de la vie dans la discontinuité liée à la rupture des générations. Le mythe est peu verbalisable et surtout retransmis à l'aide de rituels, de traditions, de fêtes familiales, du récit des anciens et de souvenirs. Chez les survivants des Camps, deux faits viennent menacer la transmission des mythes. D'une part, les outils de transmission sont le plus souvent inaccessibles car ils ont été volés ; d'autre part, les survivants ont abandonné leurs anciens mythes au profit de règles de survie.

Pour assurer la continuité de la vie en cas de traumatisme majeur, la mémoire familiale sélectionne et refoule. Il ne s'agit pas seulement d'oublier mais également d'oublier qu'il y a oublié. Cet oubli de l'oubli élimine tout ce qui concerne l'Holocauste, créant un vide dans la filiation des enfants de survivants en les amputant de leur propre vérité historique. En l'absence de repères mythiques ou de normes, l'enfant n'a plus de répertoire, de cadre pour penser et sentir ce qu'est aimer et être aimé. Le blocage de la

mémoire devient un mode relationnel d'une génération à l'autre.

Si l'histoire familiale ne transmet plus ni mythe, ni loi d'appartenance, ni rituel, s'il n'y a plus de passé, tout se passe comme si enfants, parents et grands-parents naissaient au même moment. Un nouveau mythe familial se fondera dans la confusion et l'indifférenciation des générations. Dans ce contexte, l'enfant est confronté à un renversement des rôles. Sa naissance offre aux survivants une chance de renaître. Il les protège de la solitude et du deuil, donne un sens à leur vie ainsi qu'aux souffrances endurées et réalise leurs ambitions. L'enfant devient ainsi le parent de ses parents.

Survivre à une destruction de masse induit chez les juifs deux attitudes différentes. La première a pour but d'éviter à leurs enfants de revivre le drame. Les parents occultent donc dans leur transmission toute référence au judaïsme mais, en même temps, ils transmettent l'angoisse, la menace et l'isolement. D'un côté, les parents font comprendre à leurs enfants qu'«il ne faut plus être juif» et, en même temps, qu'ils ne sont pas comme les autres. Une atmosphère paranoïde se crée envers le monde extérieur dans lequel la consigne est de ne pas parler de ce qui s'est passé, de ne pas raconter que l'on est enfant de parents déportés. Les enfants s'isolent et développent des sentiments confus quant à leur appartenance. Ils sont à la fois acteur et spectateur. L'acteur a des envies mais le spectateur lui dit : «*Tu sais très bien qu'il ne faut pas poser ce genre de questions aux parents*». A l'extérieur, le spectateur empêche l'acteur de se mettre trop en lumière pour ne pas attirer l'attention.

La seconde attitude concerne les survivants qui restent esclaves de leur mémoire. Pour eux, toute souffrance, tout danger, toute difficulté psychologique est mise en relation avec le drame de l'Holocauste. La seule identité possible est le rattachement au

peuple juif afin de dénoncer la tentative de destruction dont il a été l'objet et d'en éviter la répétition.

Pour Hirsch, les familles de survivants présentent différentes caractéristiques :

- Les problèmes d'identité de la génération la plus jeune trouvent souvent leur origine dans la sélection de ce qui est transmis ou non à travers les deux générations précédentes.
- Les conflits de loyauté et de séparation ne peuvent s'élaborer. Dire «Moi je» est vécu comme une annulation du contrat familial du «Nous», voire comme une mise à mort symbolique des parents et de la famille. En thérapie, il sera nécessaire de comprendre pourquoi la séparation est associée à la mort et non pas à la vie et, par conséquent, garder à l'esprit la difficulté que rencontreront ces enfants lorsqu'ils quitteront leurs parents pour créer à leur tour un couple alors que, ce faisant, ils raviveront des sentiments d'abandon et de perte.
- L'enfant, porteur de tous les espoirs, est investi d'une toute-puissance qui l'effraie et le culpabilise. Lorsqu'il exprime de la colère ou de la violence, il fait trembler toute la maison réveillant une angoisse massive et réactivant la terreur de la destruction. Les grands-parents, oncles et tantes ayant souvent disparu, il n'y a plus d'éléments correctifs pouvant s'intercaler entre les enfants et les parents afin de relativiser les dires et les attitudes de ces derniers. La mort de nombreux membres de la famille a comme autre conséquence que le poids de la transmission repose sur une seule personne qui devient ainsi la seule dépositaire des souvenirs. Cette unicité implique que le vide entoure un noyau familial dont personne ne vient renforcer l'identité.
- L'enfant est souvent vécu comme une extension narcissique du système ce qui

lui interdit toute pensée propre et lui impose de tenir uniquement compte des sentiments d'autrui. Il lui faut donc refouler sa colère, ce qui empêche toute mise à nu des mécanismes de répétition. Hirsch se rappelle notamment que dans les homes de l'A.I.V.G. (Aide aux Israélites Victimes de la Guerre), les enfants étaient souvent très respectueux de son autorité. Ce n'est que des années plus tard qu'il comprit que cette attitude avait pour but de le protéger de ses propres angoisses.

- L'affiliation à des groupes d'appartenance politique se révèle être un espace privilégié pour la métabolisation du traumatisme. Face aux difficultés de filiation dans des familles sans généalogie où les enfants parentifiés sont tout-puissants, les organisations politiques offrent une affiliation contenante. Les enfants y militent pour la réalisation des mêmes idéaux que leurs parents. Le choix de s'orienter vers la gauche anti-sioniste peut représenter un déni du judaïsme motivé par une angoisse de persécution et de mort. Inversement, les mouvements de jeunesse sioniste représentent le rêve de construire un pays nouveau pour un homme nouveau. Cette affiliation-là est une voie de filiation, dans la mesure où les enfants militent au sein d'organisations fondées par leurs aïeux à la fin du siècle dernier.
- La plupart du temps, les membres de la famille ne présentent pas de problème de communication, même si celui-ci est fréquemment allégué. Ils communiquent admirablement bien, leur communication est même raffinée. Au prix de paradoxes et de doubles liens et au moyen de nouveaux rituels, ils expriment clairement qu'ils ne veulent pas parler de la misère de leur famille.
- L'angoisse du vide prime dans la transmission et il n'y a pas de mémoire active,

historique, alimentée au niveau de la dimension transgénérationnelle.

- Dans ces systèmes à la mémoire bloquée, existe par ailleurs une incapacité à gérer la tristesse de l'autre, à comprendre que l'autre puisse être malheureux. Les informations sur la tristesse, la souffrance et la douleur ont été escamotées et ces sentiments ne sont plus considérés comme humainement normaux. Les individus donnent l'impression de n'avoir pas pu, dans leur histoire, ni différencier les moments de bonheur des moments de malheur, ni intérioriser une classification des bonnes et des mauvaises expériences, comme s'ils n'avaient pas appris qu'ils ne sont pas automatiquement coupables de la tristesse de l'autre.
- Il est implicitement demandé aux enfants de ne pas prendre leurs parents comme objets de connaissance, de ne pas associer sur le vide de leur transmission, de ne pas énoncer ni dénoncer le silence familial. Il se crée un clivage spécifique empêchant l'enfant d'utiliser dans sa famille les informations recueillies à l'extérieur. Tout se passe comme si le recours au savoir historique brut était incapable d'évincer les non-dits, les mensonges et leurs conséquences psychologiques que sont l'incorporation de cryptes (Abraham N. et col. 1978)², les difficultés dans les processus de séparation et d'individuation et les problèmes relatifs à la construction de l'identité sexuelle. La représentation mentale continuelle des dangers de mort encourus par ses parents menace la constitution de l'identité de l'enfant.

La prise en charge des familles de survivants

La notion de transmission transgénérationnelle des traumatismes ne s'applique pas uniquement aux «héritiers de la Shoah» mais s'étend à tout système ayant vécu une situation traumatique tels l'exil, une perte parentale précoce, un suicide, des abus sexuels.

Les mécanismes sont toujours les mêmes : la première génération subit un traumatisme important et contamine la deuxième génération qui, lorsqu'elle fondera à son tour une famille, vivra des problèmes dans la gestion de l'intimité et de l'agressivité se répercutant sur ses propres enfants.

Prendre en considération les aspects transgénérationnels des familles conditionne une écoute spécifique des patients, comme l'a induite la découverte de l'inconscient dans les thérapies individuelles.

Citons :

«Pour un thérapeute, lorsqu'il se rend compte que la dimension de l'Holocauste est là, pénétrante, il a une possibilité de verbalisation qui permet aux gens d'associer. Il y a tant de gens qui ont un manque de plaisir, un sentiment de vide, des difficultés à créer des relations de travail, je ne dis pas que c'est l'Holocauste qui crée ce mal-être. Je ne pense pas non plus que si les jeunes de la deuxième génération, et ceux de la troisième génération maintenant, ne se marient pas facilement, ont tendance à faire du mono-parentalisme, et même, s'ils se marient, ne passent pas les neuf

² Si l'élaboration psychique d'un traumatisme ne se fait pas à une génération, il en résulte un clivage chez le sujet qui devient porteur d'une crypte de par la présence d'un événement indicible. La génération suivante doit composer avec le clivage partiel de la précédente. Elle le fait en mettant en place un clivage qui concerne l'ensemble de son psychisme et devient ainsi porteuse d'un fantôme : l'événement n'est plus indicible mais innommable, il ne peut faire l'objet d'aucune représentation verbale, le contenu du secret est ignoré, seule son existence est pressentie. A la troisième génération, l'événement devient impensable. L'existence même du secret est ignorée.

ans de mariage, que cela s'explique en fonction de l'Holocauste, ce serait vraiment chargé. Il s'agit pour moi de réfléchir, en connaissant ce cadre historique, à la destinée de ces familles ; cette identité familiale est un outil de réflexion pour un certain groupe d'individus, de familles. Ces revenants des Camps et leurs descendants ont pour moi une dimension historique et politique à part. Cette réalité n'avait pas été prise en compte par la majorité des thérapeutes qui se réfugiaient derrière des constructions théoriques, parce qu'ils ne pouvaient pas non plus penser l'impensable. Ce que les revenants avaient vécu leur était incompréhensible et lorsqu'ils commençaient à le comprendre, ils se sentaient coupables»(1996).

Le thérapeute est confronté soit à l'interdit de la mémoire dans des systèmes ayant connu des traumatismes importants comme l'inceste, soit au blocage de la transmission dans les familles où il manque une génération suite à l'Holocauste. La mémoire est donc cadencassée.

En plus du blocage de la mémoire, le thérapeute se heurte à l'interdit des émotions ainsi qu'à un besoin de réparation et à l'exigence constante que l'autre soit le bon objet, dans une demande étouffante d'affection non génitalisée. Cette demande d'affection non génitalisée est souvent illustrée par Hirsch à l'aide de l'histoire suivante :

«Peu après sa création par Dieu, Adam présente des signes évidents d'ennui et d'insatisfaction. Dieu s'adresse à lui en ces termes : «Adam, que puis-je faire de plus pour toi ? Tu es le maître de la Création, tous les animaux sont à ton service, la nature t'appartient». Adam lui répond alors qu'il souhaite une compagne et Dieu crée Eve. En la compagnie de cette dernière, Adam semble toujours s'ennuyer autant. Lorsque Dieu lui deman-

de la raison de son insatisfaction malgré la présence d'une femme à ses côtés, Adam rétorque : «Tu n'as rien compris, j'aurais voulu une mère !»

L'interdiction de la mémoire, l'absence d'un passé, l'impossibilité de se souvenir empêchent tout processus d'évolution et impliquent que le système est à chaque fois confronté à une nouvelle situation puisqu'il ne peut pas s'appuyer sur son expérience antérieure pour y faire face. Chaque étape de la vie prendra ainsi la forme d'une crise en apparence insurmontable.

D'ailleurs, le moment de crise qui amène ces familles en consultation doit être pris en considération car il résulte généralement d'une confrontation impossible entre le passé et une phase de vie caractérisée par une séparation, une individuation ou un deuil. Comme nous l'avons déjà souligné, tout processus de séparation ou d'individuation est entravé par la représentation mentale de parents victimes d'actes de barbarie puisque se séparer d'une victime équivaut à la mettre symboliquement à mort.

Les personnes appartenant à la première génération vivent, par le traumatisme subi, une situation où leur identité est niée, où leur intégrité physique est attaquée. La conséquence intra-psychique en est une forme de «mort psychologique» constituée de plages d'émotions éteintes. Certains mots, comme «aimer», peuvent être énoncés mais n'ont plus aucune résonance intérieure. Comme il nous le dit :

«Si j'ai en thérapie des enfants cachés, je leur demande des informations sur la famille dans laquelle ils ont été cachés et très souvent ils relatent une situation où ils n'ont pas eu l'impression d'être aimés. Cette démarche de cacher des enfants juifs était politiquement extrêmement courageuse, était humainement formidable, mais

n'avait rien à voir avec l'amour qu'un parent porte à son enfant».

Certains comportements, la sexualité par exemple, sont vidés de leur contenu relationnel et ne constituent plus qu'un élément pulsionnel. La principale obligation que se reconnaissent les victimes de traumatisme est celle de continuer la vie en fondant une famille et en ayant à leur tour des enfants, malgré les difficultés qu'elles éprouvent à remplir leur rôle de conjoint et de parent. Le seul regard qu'elles peuvent porter sur le développement de leur enfant est une évaluation clivée de ses performances. Étudie-t-il bien à l'école ou est-ce un cancre, est-il propre et poli ou représente-t-il une honte pour ses parents ? Dès lors, l'épanouissement affectif de leur enfant n'a guère d'importance à leurs yeux. Par ailleurs, ces parents sont souvent trop gentils car incapables d'affirmer leur autorité. Dès qu'ils en usent, ils se vivent comme agresseurs d'une victime à laquelle ils s'identifient rapidement³. Cette absence de lois intergénérationnelles légalise l'indifférenciation des générations.

Les membres de la deuxième génération ne vivent les effets du traumatisme qu'indirectement, par les références que leurs parents y font, ce qui entrave leur développement. Dès leur plus jeune âge, ils introjectent que la tâche la plus importante qu'ils aient à remplir est d'être un « bon enfant ». Cependant, ils comprennent rapidement que, quels que soient leurs efforts pour atteindre ce but, ils ne satisferont jamais pleinement leurs parents blessés. C'est ainsi qu'ils peuvent développer un sentiment d'infériorité.

Deux sentiments contradictoires éclosent alors dans cette deuxième génération engendrant un conflit interne difficilement gérable : d'un côté, ils sont préoccupés par la souffrance de leurs parents et, dès lors, font tout pour les protéger ; par ailleurs, ils éprouvent un sentiment de honte et de colère à leur égard. Ils sont partagés entre la nécessité de prendre leurs parents en charge et le désir d'exprimer leur rage de subir les conséquences d'une histoire dont ils ne sont pas responsables.

Cette ambivalence bloque toute possibilité de s'individuer et de s'autonomiser. Ceci se répercutera dans leurs relations conjugales et parentales, dans lesquelles ils sont persuadés d'être incompetents. Ils vivent un sentiment de dépendance affective important vis-à-vis de leurs enfants à qui ils demandent réparation pour leur propre jeunesse maltraitée. Ainsi, cette génération a-t-elle l'impression de vivre un échec tant comme enfant que comme parent.

Vu les difficultés d'autonomisation vécues par leurs parents, les membres de la troisième génération ne rencontrent pas un climat familial leur permettant d'expérimenter de nouvelles formes d'expression. Tout est peur et angoisse et aucune place n'est réservée à la créativité. Hirsch illustre cela par l'histoire suivante :

« Rachel, jeune maman, se rend à la plage avec son fils Samuel. Celui-ci s'éloigne d'elle pour tremper ses pieds dans la mer. Elle le rappelle en le mettant en garde contre le danger de la noyade. Un peu plus tard, Samuel s'amuse à lancer un bâton à un jeune chien. Irritée, elle le rappelle en le met-

³ A propos de la tendance qu'il avait, à ses débuts, à s'identifier trop massivement avec les « victimes » d'un système, Hirsch se souvient que Minuchin lui avait demandé de porter des chaussures trop petites pendant les entretiens. En effet, la douleur ressentie devait lui permettre de se détacher de la famille et de ne pas s'impliquer excessivement dans les souffrances de ses patients...

tant en garde contre le danger de morsure. Quelques minutes plus tard, Samuel sympathise avec un autre enfant et ils jouent ensemble dans le sable. Cette fois réellement en colère, elle lui explique les dangers encourus à fréquenter des étrangers. Puis, elle se tourne vers son mari et lui dit : «Notre fils est tellement névrosé et insupportable... je pense que je vais prendre un rendez-vous chez le psychiatre pour enfants».

De plus, ils doivent à tout prix réussir dans tous les domaines afin de pallier le sentiment d'infériorité de leurs parents. C'est ainsi qu'ils peuvent développer des symptômes comme les difficultés scolaires, l'énurésie, l'anorexie ou les troubles comportementaux à l'adolescence, reflet des difficultés relationnelles de leurs ascendants.

Ces symptômes présentés par leur enfant amène la deuxième génération à consulter. La première démarche thérapeutique est d'amener la famille à ne pas accorder trop d'importance au symptôme que présente l'enfant mais à le considérer comme la résultante d'une histoire familiale. Afin de la reconstituer, les parents sont invités à parler de leurs relations avec leurs propres parents. Progressivement, la tendance qu'ils ont à projeter sur leur enfant la détresse qu'ils éprouvent dans les relations avec leurs parents est mise en évidence, ainsi que le vide historique qui leur a été légué.

Cette reconnaissance du vide historique permet d'introduire la nécessité de posséder des racines pour vivre et s'épanouir. Dans le but de vitaliser ces racines, la place privilégiée occupée par la troisième génération est utilisée pour décrypter et recréer l'histoire de la famille. A l'égard de leurs petits-enfants, les grands-parents adoptent une attitude plus souple qu'à l'égard de leurs enfants.

Tout se passe comme si les générations successives permettaient d'atténuer progressi-

vement l'angoisse liée au traumatisme. L'arrivée de la troisième génération permet à la deuxième de sortir d'une relation duelle aspirante, la coexistence de trois générations, attestant de la victoire de la survie, permet d'utiliser l'énergie du système à d'autres fins. Peut-être l'existence de trois générations est-elle à la famille ce que la triangulation œdipienne est à l'individu, c'est-à-dire l'accès au registre symbolique qui permet de s'éloigner de la linéarité et d'intégrer la circularité, cette dernière n'étant opérationnelle que lorsque au moins trois entités sont en interaction.

Par cette capacité de dialogue avec leurs grands-parents, les petits-enfants redéfinissent les liens d'appartenance et de dépendance. En devenant des sujets actifs, ils remobilisent les processus de transmission, recontextualisent les faits, participent à la déritualisation des mécanismes de survie et à la création de nouveaux mythes, porteurs de nouvelles libertés relationnelles. Les petits-enfants deviennent «thérapeutes» de leurs grands-parents.

Une tâche d'exploration peut dès lors leur être confiée. En faisant appel à tous les membres de la famille, ils doivent reconstituer l'histoire de la famille avant le traumatisme et son évolution depuis lors. En thérapie, l'accent n'est pas mis sur le contenu des informations recueillies mais bien sur la signification des difficultés éventuellement rencontrées dans l'accomplissement de la tâche. A quel moment et avec qui un blocage s'est-il produit dans la transmission de l'information, quelles sont les modifications relationnelles induites par cette quête de renseignements ?

A ce propos, Hirsch introduit la différence entre «histoire» et «mémoire». Pour lui, l'histoire est une narration non émotionnelle, une description de faits tandis que la mémoire est une association d'émotions et de sentiments, ravivée par un incident de la

vie quotidienne ⁴. Dans les familles de survivants des Camps de concentration, il estime que la génération traumatisée a le droit de garder pour elle sa mémoire, car elle est indicible ⁵, mais se doit de livrer une partie de son histoire.

Si la famille en fait la demande, il lui arrive de rencontrer les grands-parents car son histoire personnelle facilite l'échange et lui permet de se mettre au même niveau qu'eux :

«Vous et moi, nous avons le même problème : nous avons appris à pleurer sans larmes et il y a un tas de choses dont nous sommes incapables de parler. Par ailleurs, nous souhaiterions que nos petits-enfants aient une «ombre», qu'ils aient un passé. Qu'est-ce que nous pourrions faire pour leur donner une «ombre» ? Nous pourrions leur raconter des anecdotes tout en gardant la partie indicible pour nous. Moi, par exemple, je raconte souvent l'anecdote suivante : «Dans les Camps de la mort, nous avons monté à deux ou trois une troupe de théâtre. Une fois par semaine, nous donnions une représentation sur une scène montée à l'aide des gros morceaux de bois qui servaient à chauffer les baraquements. Nous jouions du théâtre à 200 mètres des fours crématrices !» Pensez-vous que vous pourriez m'aider, avec de telles anecdotes, à construire une ombre transgénérationnelle à vos petits-enfants ?»

Cette troupe de théâtre a d'ailleurs sauvé la vie de Hirsch car un jour où il fut sélectionné pour être gazé, un officier SS ayant

assisté à ses spectacles l'a fait descendre du camion dans lequel il était déjà monté.

Cette distinction entre «mémoire» et «histoire» rappelle la tradition juive du Sheymes qui se rattache à l'obligation de se souvenir. Ceci est également illustré par le poème de Primo Levi (1987) :

«N'oubliez pas que cela fut
Non, ne l'oubliez pas :
Gravez ces mots dans votre cœur.
Pensez-y chez vous, dans la rue
En vous couchant, en vous levant
Répétez les à vos enfants
Ou que votre maison s'écroule
Que la maladie vous accable
Que vos enfants se détournent de vous»

Annette Wieworka (1982) cite ce poème pour illustrer les «récits à finalité ontologique, ceux dont les auteurs se fixent comme but une interrogation sur la nature de l'homme». Elle note que ces derniers vers «sont la reprise presque mot à mot du Deutéronome, VI, 6-7 :

Que les paroles que je t'adresse
aujourd'hui soient sur ton cœur.
Tu les enseigneras à tes fils,
Et tu en parleras assis dans ta maison,
En marchant sur le chemin,
A ton coucher et a ton lever».

Quant aux membres appartenant à la deuxième génération, la principale préoccupation thérapeutique est de renforcer leurs fonctions conjugales et parentales afin qu'ils retrouvent créativité et responsabilité dans l'éducation de leurs enfants. La règle fondamentale est de ne plus les considérer comme des patients nécessitant une thérapie familiale mais bien

⁴ A ce propos, il raconte combien il avait été choqué lorsqu'une de ses petites-filles lui avait dit récemment qu'elle avait subi une sélection à l'école pour un concours de danse. Le mot «sélection» avait pour lui une signification dramatique. Conférence donnée par S. Hirsch à Paris le 06-12-1998 à l'occasion du 20ème anniversaire du C.E.F.A.

⁵ Comme le dit Hirsch : «On ne côtoie pas impunément ceux qui sont partis en fumée», conférence donnée par Hirsch à Paris le 06-12-1998 à l'occasion du 20ème anniversaire du C.E.F.A.

d'effectuer avec eux un travail de clarification et de guidance de leurs différents rôles.

Dans la prise en charge de ce type de familles, Hirsch distingue ce qui est du registre analytique et ce qui est du registre systémique.

Le travail analytique a pour but de permettre au sujet d'élaborer à propos du traumatisme subi par lui et de ses conséquences dans son histoire ainsi que dans la construction de ses imagos. L'approche systémique, quant à elle, s'intéresse aux influences du

traumatisme sur les rôles conjugal et parental du sujet. Dans cette optique, ce n'est pas le contenu du traumatisme qui est important mais bien les références qui y sont faites dans la vie quotidienne. En psychanalyse, le sujet peut parler de la période où il subissait le traumatisme et de son impuissance face à celui-ci ; en thérapie systémique, il réfléchit avec ses proches aux influences qu'exerce le traumatisme passé sur sa vie actuelle qu'il a le pouvoir de modifier.

LIONEL RICHARD*

Professeur émérite de Littérature comparée
(France)

Vieilleries en croisade

Pendant plus de vingt ans, jusqu'en 1998, une émission très écoutée fut diffusée sur une radio publique française : le *Panorama* de France Culture. Une équipe régulière de critiques y présentait, avec passion souvent, les dernières parutions en tous domaines. Son producteur, Jacques Duchateau, usait d'une stratégie qui n'avait rien d'expérimental et qu'il maîtrisait à la perfection. En s'efforçant, par le choix des intervenants, de respecter la diversité des tendances et des sensibilités, il s'appliquait à provoquer l'émergence d'un entrecroc d'opinions. Il estimait¹ que la tension, le conflit, l'empoignade étaient, pour qu'une grisaille inaudible ne l'emportât pas, indispensables au

genre même du débat, et que 5 à 10 % du temps devaient être «consacrés à des explosions de violence». La polémique déclenchait inévitablement un prolongement chez les auditeurs. Elle les appelait à approuver tel point de vue, à s'élever contre tel autre, à réfléchir par eux-mêmes.

Typiques, à ce sujet, les réactions du poète Philippe Jaccottet à un *Panorama* qui avait alors inscrit à son programme un roman d'Henri Thomas, *Le Goût de l'éternel*. En 1991, dans le numéro d'hommage consacré à cet écrivain par la revue *Sud*, il propose une note qu'il extrait de ses carnets, datée de juillet 1990. Il y relate² qu'il a entendu «un monsieur et une dame», dont il a oublié

* NDLR : Professeur émérite de Littérature comparée à l'Université de Picardie, l'auteur est lui-même un ancien collaborateur régulier du *Panorama* de France Culture. Il collabore régulièrement au *Magazine Littéraire* et au *Monde diplomatique*. Il est l'auteur de nombreux ouvrages consacrés à la culture germanique.

¹ Jacques Duchateau, *La colonne d'air*, suivi de *Raymond Queneau ou l'oignon de Moebius*, Paris, Editions Ramsay, 1987, pp. 132-133.

² Numéro Hors série 1991 de *Sud*, revue littéraire bimestrielle, Philippe Jaccottet, «Note de carnet» datée du 19 juillet 1990, pp. 35-37.

les noms, parler de l'oeuvre d'Henri Thomas, et qu'il a trouvé tout cela «bien court». Regrettant que des «défenseurs patentés de la culture littéraire» se montrent d'un lachisme aussi tranchant, il se lance dans un commentaire acerbe : «Voilà deux personnes payées (mal sûrement, mais l'excuse ne tient pas) pour lire des livres et en rendre compte. Elles ont reçu ce roman ; elles en parlent (c'est une responsabilité) pour un certain nombre d'auditeurs ; on peut donc supposer qu'elles l'ont lu. Mais le résultat ? Une dizaine de phrases (mettons) expéditives, plus ou moins pertinentes, et surtout parfaitement neutres, parfaitement indifférentes. [...] C'est à croire que ces personnes, qui ont tout lu, ne lisent, en réalité, rien. On objectera qu'il paraît trop de livres, qu'elles n'ont pas le temps de vraiment lire. Que ne font-elles un tri ? Et faut-il du temps pour être ému ou enchanté, du temps pour admirer, pour le dire, pour puiser dans les livres autre chose qu'un prétexte à pérorer ?»

L'attaque est dure. Ces lignes jugent dans l'abstrait, ne tenant compte ni de l'organisation ni des exigences de réalisation d'une émission en direct comme le *Panorama*. Elles pourraient être considérées comme diffamatoires à l'égard des deux collaborateurs en question. Non seulement leur droit de critique est malmené, voire ridiculisé, mais ils sont accusés d'incompétence et, plus gravement, de ne pas remplir leur fonction. C'est tout juste s'ils ne sont pas supposés participer indirectement à une dilapidation de fonds publics, puisqu'ils seraient payés pour lire des livres qu'ils ne liraient pas. Faute professionnelle qui expliquerait pourquoi ces livres ne suscitent rien chez eux, que des bavardages vides et des banalités.

Littérature et responsabilité publique

Rien à blâmer quand l'indignation à chaud s'exprime dans l'intimité de cahiers ou de lettres, avec des jugements ne circulant que dans un cercle réduit et fermé. Il en va différemment dès le moment où un éditeur décide de propulser ces fulminations passionnelles dans l'espace public, de les commercialiser. En effet, même si cet éditeur n'adhère pas aux sentiments et aux idées qu'il contribue à propager, son choix engage sa responsabilité morale. Aussi doit-il veiller à ne pas publier et diffuser n'importe quoi, sous peine d'être convoqué devant les tribunaux. Vie en société oblige, le droit d'expression est une institution parmi d'autres. Jusque dans les démocraties les plus libres, il n'a de valeur qu'à l'intérieur d'un cadre légalement délimité.

Viscéraux ou cérébraux, les débordements sans garde-fous, débarrassés des remparts de l'autocensure, sauraient-ils tirer à la surface autre chose que les forces obscures de l'individu, ces pulsions ordinairement réprimées par le Moi raisonnable et rationnel ? Dès lors, il n'est pas étonnant que cette libre-parole bascule dans l'injure, la diffamation, et que, le mur des convenances ayant sauté, le respect d'autrui cédant devant l'enflure narcissique, elle gagne le versant le plus extrême du mépris, pour tomber dans le racisme et l'incitation au racisme. Morceaux de choix, les vociférations de Léon Daudet dans le quotidien *L'Action française* contre Léon Blum, cet «âne circoncis», cette «sale autorité juive», comme il l'écrit le 24 octobre 1938. Dans le sillage des vilénies contre le Front populaire, les Béraud, Céline, Cousteau, Laubreaux et consorts,

³ Jacques George, éditorial du numéro des *Cahiers pédagogiques* intitulé «Mémoire, Histoire et Vigilance», décembre 1999, p. 9. Intellectuellement, l'ensemble de cet éditorial est d'ailleurs d'une rare confusion pour une publication destinée aux enseignants.

afin d'atteindre au plus profond leur cible, la cohorte des «métèques», ont perpétué jusqu'en 1945 ce genre de style pamphlétaire sans retenue morale ni intellectuelle.

La France actuelle, en l'occurrence, possède, elle, une constitution et une législation condamnant toute discrimination à caractère racial ou religieux. L'expression et la diffusion d'opinions ou de réflexions au contenu raciste avéré sont passibles de procès. Exposer pourquoi cet arsenal juridique a été institué ne devrait plus être digne que des cours d'histoire à l'usage de ceux qui ne savent rien. Ou qui n'ont rien appris. En somme, voilà qui devrait former bien peu de monde au seuil du XXI^e siècle. Reste qu'il vaut mieux peut-être encore, tout de même, ressasser et ressasser. Dans une pédagogie qui vise à l'efficacité, la répétition est toujours le moyen le plus approprié.

Donc, où en sommes-nous ? Sur un vote de l'Assemblée nationale le 7 juin 1972, entériné par le Sénat onze jours plus tard, un cinquième alinéa a été ajouté à l'article 24 de la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse. En vertu de celui-ci, tout individu est condamnable qui aura «provoqué à la discrimination, à la haine ou à la violence à l'égard d'une personne ou d'un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance ou de leur non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion déterminée». Autre disposition contre le racisme, mais plus ciblée, la nouvelle loi adoptée le 30 juin 1990 par l'Assemblée nationale, dite ordinairement loi Gayssot, constituant en délit toute contestation de l'existence des crimes contre l'humanité, selon la définition qui en a été donnée par les accords de Londres du 8 août 1945. Il est impossible de nier, ou de mettre en doute, ce qui revient au même, en considération de l'article 6c du Statut du tribunal militaire international de Nuremberg, «l'assassinat, l'extermination, la

réduction en esclavage, la déportation et tout acte inhumain commis contre toutes les populations civiles, avant ou pendant la guerre, ou bien les persécutions pour des motifs politiques, raciaux ou religieux».

Prétendant qu'elle imposait des interdicts, et qu'il était préférable de s'en tenir à l'établissement, à l'enseignement et à la diffusion de la vérité, certains historiens ont récusé l'utilité de cette deuxième loi. Ce fut aussi le cas du comité directeur de la Ligue des Droits de l'Homme. Sur les mêmes positions de rejet, l'un des animateurs d'une revue pédagogique³ est allé jusqu'à estimer qu'elle posait un problème aux enseignants : il faut, écrit-il, combattre «les idées folles», mais «par l'étude, et non par une interdiction légale qui ne peut que renforcer dans leurs convictions ceux qui y croient». Il précise, pour justifier son opinion : «C'est une dimension de la laïcité».

Curieuse conception de la laïcité, laquelle repose sur le respect de la diversité des points de vue, certes, mais à condition qu'aucun d'entre eux ne soit criminel, criminogène ou criminophile. Et malentendu étrange sur cette loi qui, sans entraver la recherche historique, bien au contraire, a pour fonction de parer à la contamination de la société par un antisémitisme insidieux. Elle a été votée dans un contexte particulier, celui de la propagation de falsifications sur les pratiques génocidaires des nazis et sur la nature de leurs crimes. Quand la diffusion de telles falsifications s'intensifie publiquement, un doute à l'égard de l'existence des camps d'extermination et des chambres à gaz risque de s'insinuer massivement dans les consciences.

A long terme, l'inertie du pouvoir politique devant ce 'négationnisme' en action eût relevé, en définitive, d'une désinvolture beaucoup plus dangereuse, moralement et civiquement, qu'une législation spécifiquement et limitativement orientée contre lui.

Elle n'eût certainement pas manqué d'être stigmatisée par beaucoup de ceux qui, dans leur idéalisme généreux, au nom de valeurs démocratiques, refusent le recours à des lois pour lutter contre la propagande 'néga-tionniste'. En témoigne le revirement de l'avocat Daniel Jacoby qui, membre du comité directeur de la Ligue des Droits de l'Homme, s'était rallié à la décision de cette organisation en 1990 pour condamner ladite loi Gayssot. Il s'est résigné, six ans après, à reconnaître que, juridiquement, elle était indispensable.

Un cas d'école

Mais que s'est-il passé en l'an 2000, à une époque même où la France officielle se dépensait, pour marquer le bilan de nos connaissances de vingt siècles, dans la propagation d'une «université de tous les savoirs»? En avril 2000, une maison d'édition de bonne réputation lance sur le marché un livre intitulé *La Campagne de France*⁴. Il suffit de voir ce titre pour, à travers son libellé parodique, saisir que le contenu de l'ouvrage est mis en rapport avec des opérations militaires qui ont été des humiliations pour la nation française. Historiquement, l'expression 'campagne de France' renvoie d'abord aux tentatives de Napoléon de battre les armées européennes liguées contre lui, et finalement à sa défaite, à la chute de Paris le 31 mars 1814, puis à son abdication le 6 avril. La même désignation est employée

pour les combats de mai-juin 1940 qui se terminent sur l'écrasement de la France par les forces allemandes, et sur l'armistice de Rethondes imposé par Hitler et signé par Pétain le 22 juin 1940.

Dans cette nouvelle *Campagne de France*, qui est son Journal intime de 1994, l'auteur isole effectivement dans la vie quotidienne contemporaine française les signes dont il pense qu'ils sont annonciateurs de semblables désastres. Il y claironne qu'il part en croisade pour la défense de la langue et des valeurs françaises. Il s'en prend à ce qui lui semble néfaste à la grandeur de la bonne et belle France. Par exemple, le parler dégradé qui se répand comme une épidémie, de la télévision jusqu'à l'enseignement scolaire. Egalement, la manière de traiter la question de l'immigration en accordant de plus en plus aux immigrés les mêmes droits qu'aux indigènes. Et puis, à France Culture, le *Panorama*, dont les «collaborateurs juifs» ne cessent de remettre sur le tapis, phénomène «un peu agaçant, à la longue, par défaut d'équilibre», des problèmes qui n'intéressent, à son avis, que les Juifs. Par rapport aux Français de longue date, le nombre de ces «collaborateurs juifs» montre d'ailleurs la «nette surreprésentation d'un groupe ethnique ou religieux donné». Dans son zèle purificateur, l'auteur de *La Campagne de France* va jusqu'à se référer à une «race juive». Celle-ci serait admirable, mais seulement quand elle se préoccupe du «peuple juif».

⁴ Renaud Camus, *La Campagne de France. Journal 1994*, Avant-propos de l'éditeur [Claude Durand], Paris, Fayard, 2000. Au dernier trimestre 2000, trois nouveaux livres par le même auteur, dont le premier est un Journal reprenant chronologiquement la polémique dont il se dit avoir été victime : *Corbeaux*, Paris, Les Impressions nouvelles ; *La Salle des pierres*, Paris, Fayard ; *Ne lisez pas ce livre*, Paris, POL.

⁵ Dans le courrier des lecteurs de *Libération* du 28 avril 2000, Caroline Bydlowski a signé une lettre, en compagnie de José Féron Romano, où se trouve un rappel bienvenu, d'autant qu'aucun journal n'avait relevé le fait : à savoir que le fameux débat sur l'intégration qui était critiqué dans *La Campagne de France* pour ne réunir pratiquement que des journalistes «juifs» était animé par Michel Bydlowski. A l'arrière-plan des attaques contre une trop forte présence de 'Juifs' au *Panorama*, c'est évidemment lui qui est, sans que cela soit dit, principalement visé. Or celui-ci ne peut plus lui répondre, puisqu'il s'est suicidé en février 1998. Le mettre en cause ainsi indirectement à titre posthume donne la mesure de la perfidie.

Qu'à la fin du XXe siècle, un auteur qui tient à s'afficher en qualité d'écrivain «français», puisse évoquer en France, après les débats suscités par l'affaire Dreyfus à la fin du XIXe siècle, puis les crimes commis sous le gouvernement de Vichy, une «race juive», est un phénomène aussi aberrant que le vagabondage de dinosaures dans un jardin public. La «discrimination» est d'autant plus patente que, scientifiquement, aucune «race juive» n'est attestable, pas plus qu'aucune «race sémite». Invoquer ces non-sens, révèle le peu de finesse dans l'usage de la langue, et peu de savoir dans la connaissance de son histoire, puisqu'un tel usage implique une adhésion, consciente ou non, à des catégories anthropologiquement fausses, fantasmatiques ou, à tout le moins, fantastiques.

A quoi cet auditeur attentif du *Panorama* distingue-t-il donc les Juifs des autres ? A leur nom, au son de leur voix, à des opinions que des non-juifs seraient absolument dans l'incapacité d'exprimer ? Dans un passage de son Journal, il cite quelques participants réguliers. A côté de Michel Bydłowski ⁵, qui était alors l'adjoint de Jacques Duchateau et l'un des principaux animateurs, il exhibe les noms de Roger Dadoun, Isabelle Rabineau, Antoine Spire. La seule indication qu'il propose, pour étayer sa qualification discriminatoire, est une généralisation sans preuve, caricaturale : «Il va de soi que je parle ici de certains collaborateurs du *Panorama* en tant que Juifs pour la seule raison qu'eux-mêmes font allusion presque quotidiennement à cette qualité, et à des enfances méritantes du côté de Bastille, par exemple, au sein de familles ardemment stalinienne».

Encore faudrait-il honnêtement rapporter les propos entendus, avec la mention des dates, pour que chacun soit en mesure de vérifier. Exigence élémentaire quand le prétexte de l'écriture est un 'Journal'. Mais foin de tels scrupules chez notre auteur, qui préfère

assener ses divagations comme parole d'évangile !... Au demeurant, quelles idées, quels raisonnements exposent aux auditeurs ceux qu'il qualifie de «Juifs», et que les 'non-juifs' n'auraient pu développer ? Pour le lecteur de cette Campagne de France, impossible de le savoir, puisque son auteur ne donne aucune citation des propos réellement tenus au Panorama. Ce n'est pas simplement le «Juif» qui, sous sa plume, se révèle imaginaire, c'est l'ensemble de l'émission Panorama : ses prémisses, son fonctionnement, sa substance. Dans la représentation qu'il en donne, tout se perd dans un nuage où finalement n'est plus seul visible que «le Juif».

Après-coup, notre auteur prend soin, dans son livre même, de se défendre de tout racisme. Revient-il à lui d'en juger, ou à ceux qui le lisent ? «Les persécutions nazies», indique-t-il, lui «semblent constituer le crime collectif le plus abominable de l'histoire de l'humanité». Plutôt étrange, le mot «semblent»... Sur cette profession de foi, il refuse aux «collaborateurs juifs» le droit de parler de l'histoire de la France et de la culture française. Pourquoi ? Parce qu'ils seraient des «Français de première ou de seconde génération bien souvent, qui ne participent pas directement «d'une» expérience française telle quelle fut vécue pendant une quinzaine de siècles par le peuple français sur le sol de France». Ils exprimeraient, encore que «savamment» parfois, «cette culture et cette civilisation d'une façon qui lui est extérieure».

Le seul Panorama est-il dans son viseur ? Pas du tout : «Qu'on nous fiche la paix avec le terrorisme qui ne permet pas d'ouvrir la bouche sur des questions de ce genre ! Cette émission et de très nombreuses autres sont profondément biaisées par une composition exagérément tendancieuse du panel des participants». Danger majeur, car si le «point de vue» de ces «collaborateurs juifs» est

parfois original, il a « tendance, en de trop fréquentes occurrences, à se substituer à la voix ancienne de la culture française, et à la couvrir ».

Bref, tout lecteur de cette *Campagne de France* était appelé à suspecter une radio publique, France Culture, d'être tombée entre les mains des 'Juifs', d'une nouvelle 'conspiration juive', ou d'être, pour reprendre le vocabulaire de l'Etat français aux temps du gouvernement de Vichy, désastreusement « enjuivée ». Pouvait, car plus personne n'est en mesure de lire toutes ces phrases. Le Président-directeur général de Radio-France, Jean-Marie Cavada, et la directrice de France Culture, Laure Adler, les estimant « diffamatoires », portant « gravement atteinte à l'honneur, au professionnalisme et à l'honnêteté intellectuelle de tout le personnel de l'entreprise publique de radio », ont aussitôt annoncé qu'ils allaient engager des poursuites judiciaires. Et l'éditeur a retiré de la circulation le texte initialement publié.

Polémiques

La situation a déclenché une polémique à partir de ce texte⁶ même. Les points de vue se sont multipliés dans des journaux impatientement en quête de pugilats intellectuels. Résultat, l'auteur est devenu soudain médiatiquement célèbre, au lieu d'être précipité

avec ses allégations vers le plus obscur des recoins. L'un a dénoncé son « pétainisme attardé ». Plus radical, d'autres ont réclamé l'interdiction du livre en raison des passages « criminels » qu'il contenait. D'autres enfin, à l'inverse, déplorèrent le « lynchage médiatique » de l'auteur, souhaitant que les lecteurs apprécient par eux-mêmes les réflexions en débat.

C'est par ces derniers, se posant en pourfendeurs de toute censure, que l'habituel jeu pétitionnaire a été amorcé⁷. Leur protestation concède que des « réserves » peuvent être formulées sur les passages « reprochés » à l'auteur dans son livre. Simples « réserves » ? L'attitude est indulgente. Malgré tout, « une centaine de personnalités, principalement des écrivains et des artistes », n'ont pas hésité à y souscrire. Pour eux, l'essentiel est visiblement ailleurs : « ... nous constatons que malgré l'extrême gravité des accusations portées contre lui, et dans un climat de violence que nous jugeons inquiétant, l'auteur de *La Campagne de France* (et de tant d'autres livres) est aujourd'hui dans l'impossibilité de se défendre, alors même que le retrait de son livre des librairies prive les lecteurs de la liberté de juger par eux-mêmes. Il nous paraît donc urgent de rappeler que tout écrivain - comme tout citoyen - doit pouvoir se défendre, et qu'il est légitime que ses explications soient publiées ».

⁶ Le départ de la polémique a été donné par un article de Marc Weitzmann dans *Les Inrockuptibles* du 17 mai 2000. Voir successivement : Bernard Comment, « Renaud Camus, pétainisme attardé », *Le Monde*, 27 avril 2000 ; « Une pétition en faveur de l'écrivain Renaud Camus », *Le Monde*, 18 mai 2000 ; « Fragments du 'Journal de 1994' », *Le Monde*, 1er juin 2000. Cf. également : Laurent Goumarre, « Renaud Camus, l'Ombre gagne », *Art Press*, n°259, juillet-août 2000, pp. 56-57, qui parle d'une « défense désolante de l'auteur ». En réalité, les arguments du littéraire de cette *Campagne de France* présentent à tous points de vue un bas degré de réflexion. Que l'esthétisme, par sa revendication de l'élitisme, sa volonté de se distinguer de la masse, rejoigne facilement les fascismes, bien des itinéraires intellectuels l'ont prouvé à partir des années trente. Du reste, les sectateurs des idées d'extrême-droite, eux, ne s'y sont pas trompés. Dans l'auteur de *La Campagne de France*, ils ont vu un allié. A son corps défendant, sans doute. Mais a-t-il levé la voix pour les en dissuader ?

⁷ Cf. *Le Monde* du 18 mai 2000.

⁸ Pour l'album de Konk, publicité des Editions Déterna, Paris, 2000, et pour *Présent*, Yves Daoudal, « La quadruple imposture du soi-disant anti-racisme », 23 mars 1996, p.9.

Autrement dit, les coupables ce sont les autres, pas l'auteur de *La Campagne de France*. Les méchants, ce sont les autres, pas lui. Tactique ancienne du retour de balle à l'envoyeur, et qui dispense de toute réflexion. Plus gravement, la teneur des lignes mises en cause, dans le livre concerné, est minimisée au point qu'un droit de «défense» est exigé pour l'accusé, un droit de «justification». Conclusion naturelle : il devrait être toléré qu'un «raciste» exprime publiquement ses délires, et que chacun, en toute conscience, soit invité à juger par lui-même au vu du dossier.

Implicitement, les lois réprimant le racisme seraient tenues pour nulles et non avenues. Voilà justement ce que demandent les groupes d'extrême-droite depuis des années. C'est le but de leurs diatribes incessantes contre ce que leurs partisans appellent le «politiquement correct». Cette transposition en français d'une expression de langue anglaise, adaptée à l'origine aux moyens de défense des «minorités» opprimées aux Etats-Unis afin de parvenir à être respectées, leur est apparue comme une perle rare pour semer la confusion dans les esprits, et pour se draper, grâce à une opération de détournement, dans l'habit des persécutés.

L'invocation au «politiquement incorrect» parcourt, a contrario, toutes les publications d'extrême-droite. Ces mots, comme un slogan, sont ainsi étalés sur la page de couverture d'un album de Konk. Ce dessinateur a choisi d'être, explique un encart publicitaire, un «homme libre», car il ne supportait plus «les culs-bénis de la pensée conformiste». La même réclame précise l'orientation de l'album : «Les faux-jetons de notre société et de la dictature des droits-de-l'homme sont ici éreintés». Ce qui rejoint l'un des chevaux de bataille de *Présent*, l'organe du Front national, contre «l'antiracisme», qu'il prétend avoir été institutionnalisé par le gouvernement français. Le 23 mars 1996,

l'un des collaborateurs habituels de *Présent*⁸ dénonce l'instauration d'une «police de la pensée» en France, en alléguant que la lutte contre le racisme «est désormais la toile de fond permanente et universelle des émissions de radio et de télévision».

Aussitôt après l'entrée en scène des défenseurs de l'auteur de *La Campagne de France*, donné pour victime du «politiquement correct», un texte contre leur pétition a été mis à son tour en circulation, signé entre autres par Hubert Damisch, Jacques Derrida, Claude Lanzmann, Philippe Sollers, Jean-Pierre Vernant. Vu le byzantinisme dans lequel était en train de s'enfoncer la polémique à peine commencée, ces nouveaux protestataires ont jugé indispensable de rappeler, d'emblée, que les phrases contestées du livre sont assimilables à «des opinions criminelles qui n'ont, comme telles, pas droit à l'expression». Et ils en fournissent les preuves par des citations édifiantes.

On n'est jamais mieux servi que par soi-même

L'accusé semble avoir assez vite compris sur quelle pente il s'était engagé, puisqu'il a manifestement évité de se placer à cors et à cris sur le terrain de la liberté d'expression. D'ailleurs, contrairement à ce qui a été avancé par ses partisans, les occasions de se défendre lui ont été offertes. Quand il les a utilisées, ses explications sont éloquents. Elles confirment l'image qu'il avait présentée de lui jusque-là, celle d'un esprit auto-satisfait et se cramponnant à ses jugements.

Dans *Libération* du 21 avril 2000, interrogé sur les réactions à l'égard des pages de son livre, il estime le débat «incroyablement disproportionné», les «textes incriminés» lui paraissant «l'objet d'une très nette surinterprétation». Il regrette simplement, dit-il, le mot «race». Néanmoins il l'a employé, précise-t-il, «au sens classique du français,

comme il l'est chez Racine». Dans quel sens ? Il s'abstient de l'expliquer. Le connaît-il, du reste ? Dans *Iphigénie* et *Esther*, Racine utilise le terme de «race», mais s'il faut en croire le lexique de Gaston Cayrou sur *Le français classique*⁹ au XVII^e siècle, c'est pour dire «descendant, en parlant d'un seul individu, rejeton, fils». Aux yeux de Racine, les Juifs représentent, comme dans la Bible, un «peuple», non une «race».

Cet emploi du mot «race» à propos des Juifs, tel est le seul tort qu'il se reconnaisse. Dans un article du *Figaro*¹⁰, il revient sur ses allusions aux «collaborateurs juifs du *Panorama*», et il s'obstine à ne pas les trouver aberrantes. Le *Panorama* devenait finalement, à son avis, une émission «presque communautaire». Il ajoute : «Mince reproche, on en conviendra», croyant sans doute qu'il vaut mieux se disculper soi-même que d'attendre le pardon accordé par ceux qui ont été stigmatisés et, pour certains, nommément désignés. Par ailleurs, il se pose en victime des «manipulations» des journaux, qui auraient falsifié les citations de son texte : «La presse a convaincu des centaines de milliers de Français que j'étais un monstre antisémite».

L'éditeur s'en mêle

Après une brève suspension de la «commercialisation» du livre dans sa forme originale, l'éditeur a procédé à sa réimpression après avoir enlevé, avec l'accord de l'auteur,

les passages qui pouvaient être considérés légalement comme litigieux. Une nouvelle édition a été mise en vente le 4 juillet 2000, comportant, aux endroits où des lignes avaient été gommées, des espaces blancs afin d'attirer l'attention sur l'exercice supposé d'une censure.

La mise au point que signe l'auteur et qui, dorénavant, précède sa *Campagne de France* expurgée, est marquée de la même inconscience devant les réprobations suscitées par son texte initial. Il récuise tout «sens pernicieux» aux passages supprimés, assure qu'il n'a jamais voulu «peiner quiconque», et insinue, pour terminer, que la mémoire et la douleur, devant lesquelles il s'est incliné, sont profanées par certains qui les utilisent «à des fins de pouvoir». Qui donc ? A l'appui de cette allégation, aucun nom. Genre d'allusions entretenant toutes les supputations possibles et qui n'est pas, loin s'en faut, un signe de courage. Quand on s'arrange pour affirmer des positions qui déclenchent des levées de bouclier, ne doit-on pas avoir au moins l'honnêteté d'assumer clairement et jusqu'au bout ses provocations ? De son côté, l'éditeur a cru bon de se manifester par un avant-propos d'une trentaine de pages. Est-ce pour demander qu'on l'excuse d'avoir publié un livre dont un vingtième environ, selon un relevé du *Monde*, était parsemé de «réflexions racistes» ? Nullement. «Lisant ces passages en une période donnée, dans un climat donné, ils me heurtent, indique-t-il, mais si j'y vois de

⁹ Gaston Cayrou, *Le français classique. Lexique de la langue du XVII^e siècle*, Paris, Didier, 1948, p. 726. A propos d'une «race» juive, cf. déjà Salomon Reinach, «La prétendue Race juive», conférence donnée à Paris à la Société des Etudes juives le 6 décembre 1903.

¹⁰ «L'adjectif 'juif' n'a pas de sens ordinaire», *Le Figaro*, 7 juin 2000. Au sujet de l'identité juive, cf. ces belles phrases de Jacques Aron dans *La mémoire obligée*, Bruxelles, Didier Devillez éditeur, 1999, pp.145-146 : «L'identité du peuple juif est profonde en ce sens qu'elle est interne, invisible. Une femme violée ne se distingue d'une autre femme que par la blessure qu'elle porte en elle. Les signes extérieurs de distinction ne relèvent que de la vanité mondaine. Le peuple juif est plus que tout autre le peuple de la mémoire obligée. Obligation obstinée et tenace. Vitale.»

¹¹ Alain Finkielkraut, «La France grégaire», *Le Monde*, 6 juin 2000. En opposition à cette prise de position, voir le «point de vue» de Claude Lanzmann, «Ils sont partout !», *Le Monde*, 1er juillet 2000.

quoi fouetter un chat, je n'y vois pas de quoi mobiliser des juridictions». A son avis, son auteur s'est contenté de critiquer «essentiellement le contenu des émissions» du *Panorama*, en raison de la «trop grande absence de diversité dans les centres d'intérêt des animateurs», et il n'aurait sans doute pas «songé à formuler les mêmes critiques» si «les mêmes animateurs» avaient traité de «sujets plus variés».

Le moins qu'on puisse dire est que cet éditeur n'hésite pas à parler de ce qu'il ne connaît pas, et qu'il aurait pu prendre quelques renseignements sur les programmes du *Panorama*. Mais à quoi servirait de mettre en cause sa bonne foi ? Il est, hélas, persuadé que la seule culpabilité de son auteur est à imputer aux médias. La manière dont il expose le «point de départ» de la «canonnade» contre lui montre quel expert il est dans l'art de l'ellipse. «A tort ou à raison», indique-t-il, «un écrivain déclare 'un peu exagéré' certain manquement à la neutralité et au pluralisme par surreprésentation d'un point de vue dans une émission donnée...»

Selon lui, le «républicanisme exacerbé» de son auteur a été pris par erreur «pour une propension à l'antisémitisme». Des citations auraient été faussées en les tirant de leur contexte, en les «tronquant». C'est «l'intolérance» de «nouveaux barbares à visage humaniste» qui a amplifié de manière disproportionnée une simple «remarque visant la composition d'un débat radiophonique». Le prétexte a été «somme toute minuscule». Et de dénoncer un coup monté. Des clans se seraient ligüés pour jeter le discrédit sur lui et la maison qu'il dirige. Toute l'affaire résulterait d'une cabale regroupant des personnalités appointées d'une façon ou d'une autre par des éditions rivales, bénéficiant de positions influentes dans les médias, comme Gallimard, Stock, et Grasset.

Un défenseur inattendu

Contre toute attente, l'auteur de *La Campagne de France* a trouvé un défenseur en la personne d'un collaborateur de la radio même qu'il vise dans son livre, Alain Finkielkraut¹¹. Considérant qu'une «affaire» a été montée qui venait à point pour sortir de «la morosité des jours», estimant que s'en prendre à un certain «pétainisme» est désormais anachronique, il écrit avec ironie dans *Le Monde* : «On commençait à s'ennuyer. Le Pen, fatigué, ne faisait plus de calembours... Minée par ses déchirements internes et par l'embellie économique, l'extrême droite se dégonflait». Par ailleurs, il fustige le «conformisme» des «vigilants», dans la mesure où il ne voit aucune audace à s'insurger contre le racisme dans une France dont toutes les instances officielles participent à l'antiracisme. La protestation de ces «vigilants» lui paraît une vaste comédie à leur profit : «Cela fait longtemps, en effet, que le pétainisme n'est plus le ciment de la France grégaire mais l'alibi dont les maîtres de l'heure ont besoin pour s'apparaître à eux-mêmes comme des parias ou des insurgés. Et il a fallu, en l'occurrence, moins de courage que d'opportunisme pour se joindre à la curée».

Le réquisitoire est retourné par Alain Finkielkraut, non sans talent, de l'accusé sur les accusateurs. A l'occasion, ceux qui ont pris position en définissant comme «criminelles» certaines pages de *La Campagne de France* sont cloués au pilori pour avoir, selon lui, malhonnêtement coupé l'un des passages qu'ils citaient. Il rétablit la citation exacte. Et, à tout prendre, il est possible de se rendre compte que la coupure opérée n'altère en rien le sens de l'extrait incomplet qui avait été retenu. A savoir que l'auteur de *La Campagne de France* se prononce de façon larvée contre une politique d'intégration des immigrés dans la société française, et pour un cloisonnement culturel : «Les lois que, personnellement, j'aurais voulu voir

appliquer aux groupes et surtout aux individus d'autres cultures et d'autres races qui se présentaient chez nous, ce sont les lois de l'hospitalité. Il est trop tard désormais. Elles impliquaient que l'on sût de part et d'autre qui était l'hôte, et qui l'hôte. A chacun ses devoirs, ses responsabilités, ses privilèges».

En réalité, Alain Finkielkraut, qui dénonce une falsification, procède identiquement. Il exclut de son raisonnement tout le contexte de la citation, alors qu'elle est suivie d'un passage suffisamment explicite : «Mais les hôtes furent trop nombreux dans la maison. Peut-être aussi restèrent-ils trop longtemps. Ils cessèrent de se considérer comme des hôtes, et, encouragés sans doute par la curieuse amphibologie qui affecte le mot dans notre langue, ils commencèrent à se considérer eux-mêmes comme des hôtes, c'est-à-dire comme étant chez eux. L'idéologie dominante antiraciste leur a donné raison. Il n'est plus temps de réagir, sauf à céder à des violences qui ne sont pas dans notre nature, et en tout cas pas dans la mienne. Je n'oublie pas notre ancien rôle d'amphytrions, toutefois, même si nous ne l'avons pas toujours très bien tenu ; et si nous ne sommes plus désormais que des commensaux ordinaires parmi nos anciens invités».

En clair, il fallait maintenir les immigrés à distance, comme des «invités». Au contraire, ladite «idéologie dominante antiraciste», d'où notre auteur s'exclut évidemment, a conduit à quoi ? Les immigrés ont obtenu des droits, de sorte qu'ils se sont considérés comme chez eux. Les «invités» ne sont plus les «amphytrions» qu'ils étaient, ils ne sont plus ceux qui invitaient à dîner, ils sont

devenus des «commensaux». Ce qui signifie que les anciens étrangers sont dorénavant les égaux des autochtones, qu'ils partagent la même table, et que les «invités» sont passés, par un renversement, à la fonction d'invités. Même leçon d'ostracisme que la récusation des «Juifs» quand ils osent, sur une radio nationale, parler de la culture française.

De la part d'Alain Finkielkraut, il y a beaucoup plus grave qu'un coup de ciseau sur le développement d'un raisonnement qui aboutit à justifier les ghettos. Il n'isole pas simplement une citation de son ensemble sous prétexte de rétablir la vérité, il prétend en montrer la parenté avec une pensée généralement peu contestée, celle de Claude Lévi-Strauss. Il décèle dans les idées de l'auteur de *La Campagne de France* sur l'immigration une identité de vues avec l'un des constats que tire l'ethnologue¹² dans l'un de ses livres, *Le Regard éloigné*. Et Alain Finkielkraut, pour justifier son rapprochement, d'extraire quelques lignes de cet ouvrage, où Claude Lévi-Strauss déplore que, malgré les «fins morales élevées qu'elle s'assigne, la lutte contre toutes les formes de discrimination participe du mouvement qui entraîne l'humanité vers une civilisation mondiale, destructrices de ces vieux particularismes auxquels revient l'honneur d'avoir créé les valeurs esthétiques et spirituelles qui donnent son prix à la vie».

Or il est évident que, sous le mot de 'discrimination', Claude Lévi-Strauss entend l'attitude scientifique permettant de distinguer les cultures entre elles pour dégager l'originalité de chacune. L'auteur de *La Campagne de France* donne à comprendre,

¹² Claude Lévi-Strauss, *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, p.47. Il s'agit d'une étude, «Race et Culture», datant de 1971, dont l'accueil a été problématique, notamment parce que la défense des particularismes y était distinguée d'une accusation de 'racisme' devenue, à l'avis de Claude Lévi-Strauss, trop banalement usitée à tout propos.

¹³ Patrick Gaubert, Michel Zaoui, Christian Charrière-Bournazel, au nom de la LICRA, dans *Le Figaro*, 7 juin 2000.

lui, non-intégration, exclusion, séparation. Résister à une mondialisation qui, sous l'autorité des conquêtes de la technique, uniformise les civilisations en détruisant dangereusement les singularités, telle est la perspective dans laquelle se place Claude Lévi-Strauss. Celui que défend Alain Finkielkraut, au contraire, met en cause, indirectement, une politique d'intégration des immigrés à la nation française.

Afin de laisser trace des réactions devant son livre, l'auteur de *La Campagne de France* a tenu et publié un Journal complémentaire, sous le titre de *Corbeaux*. Il y remercie son « champion Finkielkraut » et le « courage » qu'il dépense à le défendre. Une longue conversation téléphonique avec l'épouse de celui-ci lui a confirmé ce dont il se doutait, et qui suscite en lui, nécessairement, de la reconnaissance. Il note : « Finkielkraut se trouve dans une position très délicate à l'égard de ses proches et de ses relations habituelles, qui pour la plupart ne comprennent pas du tout son engagement pour ma défense ». Comme il est compréhensible, il exprime sa joie d'avoir gagné dans le couple Finkielkraut deux admirateurs qui, jusque-là, ne l'avaient pratiquement jamais lu. Admiration à ce point chaleureuse qu'ils ont même décidé, se félicite-t-il, de lui rendre visite, accompagnés de « leur enfant ».

Racisme ou pas ?

Dans la première version de sa *Campagne de France*, l'auteur déplorait que l'antiracisme fût actuellement « responsable d'infinitement plus de censure que le racisme », ce dernier n'ayant « guère les moyens d'en imposer, de toute façon ». L'éditeur semble adhérer, lui aussi, à ce diagnostic surprenant. A ses yeux, la « raison d'être » des organisations antiracistes n'est pas d'abord de lutter contre tout racisme, mais d'enregistrer les « dénonciations et de leur donner

une suite ». Il respecte leur action, précise-t-il, mais il trouve qu'elles seraient plus crédibles « si, de loin en loin, elles rendaient publique une relaxe », en annonçant que certaines accusations de racisme sont « dénuées de fondements sérieux ».

Il faut en conclure que, pour lui, son auteur n'est absolument pas coupable. Tel est bien ce qu'il suggère, et dans un méli-mélo d'arguments qui ne peuvent qu'inciter n'importe quel lecteur impartial à s'interroger sur les convictions antiracistes qu'il affirme. Du reste, contrairement à ce qui a été prétendu dans certains journaux, il avait lu le texte de cette *Campagne de France* avant de le donner à l'imprimeur, et il l'a publié en toute connaissance de cause. Il s'en explique en long et en large. Il avait été « franchement » informé « de quoi il retournait » par son auteur, dont le livre avait été refusé par l'éditeur qui était jusque-là habituellement le sien, Paul Otchakovsky-Laurens. En outre, « ayant lu le manuscrit », il était « parfaitement édifié sur les difficultés posées par cette publication ».

Qu'espère-t-il donc en apostrophant les organisations antiracistes ? Qu'elles prennent la décision de laver publiquement son auteur de toute culpabilité ? Sur pièces, les avocats de l'une de ces organisations antiracistes ont tranché¹³. Ils estiment que l'auteur accusé « est bel et bien antisémite et xénophobe ». Ils agitent même clairement la sanction à prévoir, au nom du respect des principes républicains : en cas de récidive, « il lui sera demandé compte en justice de son endurcissement dans la bêtise et le racisme ».

Filiations

Comment un habitué de la plume qui se donne pour un si fin connaisseur de la langue française aurait-il employé tout un vocabulaire en ignorant ses connotations ? Penser

qu'il en usait par défaut de connaissance revient à le diminuer, à le prendre pour un naïf ou un irresponsable. Il savait pertinemment qu'en évoquant une prétendue «race juive» et en déniaut aux écrivains français d'origine juive la capacité de s'identifier aux valeurs culturelles profondes de la France, il retrouvait les stéréotypes et préjugés développés depuis le XIXe siècle par les tenants d'un nationalisme raciste.

Dans sa trivialisation, l'identité juive est mythique, elle n'est due qu'à la vision des nationalistes antisémites. L'historien Marc Bloch, dans *L'étrange défaite*¹⁴, livre qu'il a rédigé en 1940, quatre ans avant sa mort, se reconnaît comme 'Juif' par la naissance, mais en prenant soin d'indiquer que «les prédispositions raciales sont un mythe et la notion même de race pure une absurdité». Toute sa culture étant celle de la «patrie française», il ne se réclame jamais de son origine, précise-t-il, sinon devant un antisémite. Manière de relever hautement la tête, bien sûr, la référence à une hypothétique 'race juive' n'ayant jamais été, à partir du XIXe siècle, que le propre de ceux qui, au fond d'eux-mêmes, haïssent les Juifs.

En France, depuis Edouard Drumont, l'argument essentiel sur lequel repose le natio-

nalisme est la nécessité d'une homogénéité de la nation, et celle-ci serait compromise par l'intrusion, dans sa substance, d'éléments qui lui demeureront à jamais étrangers, inassimilables. Dès son introduction à *La France Juive*, en 1886, Drumont affirme que «peu à peu, sous l'action juive, la vieille France s'est dissoute, décomposée». Ce fantasme d'une dilution «corruptrice» de l'élément juif dans la substance nationale est à la base de tous les nationalismes racistes qui se répandent à la fin du XIXe siècle en Europe. Quelle solution préconisent leurs sectateurs ? Que les communautés juives soient parquées dans des ghettos, tenues à distance en dehors de la nation.

Dans cette perspective, le Juif est considéré, corollaire de son pouvoir prétendument désagrégateur de la vie publique, comme un étranger qui souille et pervertit la langue dont il se sert dans le pays où il s'est fixé. Pour Drumont¹⁵, le 'Juif' est incapable d'avoir «le sens exact des mots», car il ne communique «réellement avec aucun des sentiments vivants dans l'âme française». Ainsi l'ascension sociale de Gambetta s'est-elle révélée si extraordinaire qu'à un moment, écrit-il, il a pu se présenter comme «le maître de la France, sans parvenir à prononcer jamais une phrase française».

¹⁴ Marc Bloch (1886-1944), entré dans la Résistance à Lyon, fut arrêté par la Gestapo, emprisonné au Fort de Montluc et fusillé par les Allemands le 16 août 1944, à Saint-Didier-de-Formans. Il est l'un des pères, en histoire, de l'école dite des Annales.

¹⁵ Edouard Drumont, *La France Juive*, tome 1, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1886, pp. 566-567.

¹⁶ Ferdinand Brunetière, *Après le Procès*, Paris, Perrin & Cie, 1898, p. 24.

¹⁷ Charles Maurras, *La seule France, Chronique des jours d'épreuve*, Lyon, H. Lardanchet, 1943, pp. 196-197, et p. 201.

¹⁸ Le discours de Paul Baudoin est également reproduit dans le *Journal des Débats* du 25 octobre 1940. La loi sur le «statut des Juifs» est du 27 septembre en zone occupée, sur élaboration des autorités d'occupation. Elle est promue par le gouvernement de Vichy en zone non occupée le 3 octobre 1940. Réactualisation par un nouveau «statut des Juifs» publié le 28 mai 1941 en zone occupée, et le 2 juin 1941 en zone non occupée.

¹⁹ Charles Maurras, op. cit., ajout par une note p. 196.

²⁰ Jacques Boulenger, *Le Sang français*, Paris, Denoël, 1943, notamment p. 317. Ibid., Boulenger justifie son assertion en signalant que la France est le pays «qui au cours des siècles a hébergé le moins de Juifs relativement à sa population».

²¹ Edith Thomas, *Pages de Journal 1939-1944*, présentation de Dorothy Kaufmann, Paris, Viviane Hamy, 1995.

Aux yeux du maître de la critique littéraire qu'est, à la même époque, le célèbre professeur Ferdinand Brunetière¹⁶, l'esprit 'Juif' est responsable, dans la littérature française, de tout ce qui est subversif, de tout ce qui conteste ou ridiculise la pensée commune. Convaincu de la trahison du capitaine Dreyfus au profit de l'Allemagne, ce défenseur de la «patrie française» voit dans le Juif l'incarnation de l'intelligence maligne qui a forgé «tout un arsenal meurtrier de raisonnement et d'ironie qu'il lèguera aux sceptiques de la Renaissance, aux libertins du Grand Siècle ; et tel sarcasme de Voltaire n'est que le dernier et retentissant écho d'un mot murmuré, six siècles auparavant, dans l'ombre du ghetto».

Un peu plus tard, l'ensemble de ces clichés antisémites se retrouvent dans la propagande du mouvement lancé par Charles Maurras, l'Action Française. En octobre 1940, à la lecture du «statut des Juifs» nouvellement promu par le gouvernement du maréchal Pétain, Maurras exprime sa satisfaction¹⁷ de voir que les Français, dorénavant, deviennent «les maîtres de la maison» que leurs «pères» ont construite «et pour laquelle ils ont donné leurs sueurs et leur sang». Il loue le discours que tient devant les représentants de la presse américaine Paul Baudoin, alors secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, pour leur expliquer la nouvelle législation¹⁸. Il faut, dit celui-ci, «limiter l'action d'une communauté spirituelle qui, quelles que soient ses qualités, est toujours restée indépendante de la communauté spirituelle française». Et Maurras de commenter : «Il ne s'agit nullement, en effet, d'une persécution, il s'agit d'un équilibre à réaliser entre le Nomade et le Citoyen, le Français et l'Etranger». Maurras¹⁹ estime toutefois qu'il aurait fallu, au lieu de viser les effets, «procéder plus philosophiquement et s'en prendre aux causes». Il précise : «La cause, ici, c'est l'existence d'un Etat, l'Etat juif dans

l'Etat français. Si l'on part de ce principe, on peut suivre, à la trace, l'action juive partout».

De même Hitler et ses comparses n'ont-ils cessé de répéter aux Allemands que les Juifs n'appartenaient pas à la 'race' allemande. Par la loi du 15 septembre 1935, l'Allemagne nazie établit, afin de prévenir toute «assimilation ultérieure», une séparation claire entre «le peuple allemand qui dispense l'hospitalité et le peuple Juif qui bénéficie de cette hospitalité». Mussolini, dans le manifeste fasciste lancé le 14 juillet 1938, ne parle pas différemment : «Les Juifs n'appartiennent pas à la race italienne». Sous l'Occupation, l'idée d'une «ethnie juive» étrangère à la population française est abondamment développée dans les livres de la Collaboration. L'un des spécialistes à l'honneur, Jacques Boulenger²⁰, explique que «l'ethnie française» existe depuis le VIII^e siècle et que «l'ethnie juive» n'en a jamais fait partie. Sous la plume de Georges Mauco, une publication fondée en mars 1941, *L'Ethnie française*, définie en son sous-titre comme une «revue de doctrine ethno-raciale et de vulgarisation scientifique», s'en prend dans son numéro de janvier 1943 aux gouvernements de la Troisième République pour n'avoir pas su garantir «la protection ethnique du pays».

En contrepoint, il faut relever, devant cette politique antisémitique, un point de vue comme celui d'Edith Thomas, engagée dans la Résistance et active au sein du Comité National des Ecrivains²¹. Elle note dans son *Journal*, à la date du 24 juin 1942, que «la race juive n'existe pas», que les Juifs ont, physiquement, «toutes les formes de visages, toutes les couleurs d'yeux, de cheveux, toutes les formes de nez, toutes les tailles». Dans ces conditions, elle se demande ce qui peut rester de prétendument 'Juif' chez les Juifs, surtout chez les juifs assimilés : «Un esprit ? Mais des 'aryens' comme moi ont l'esprit Juif (rationalisme, internationalisme, marxisme,

etc.), tandis que beaucoup de Juifs ne se soucient point de ces problèmes ou réagissent autrement». Elle conclut : «Le problème juif n'est qu'une manoeuvre de diversion, une imposture de plus dans ce temps qui n'en est pas à une près».

En l'an 2000, l'auteur de *La Campagne de France*, qui se présente pathétiquement comme un passionné de «l'expérience française telle qu'elle fut vécue pendant une quinzaine de siècles par le peuple français sur le sol de France», est à inscrire, même s'il voit dans la «race» une notion «spirituelle», et pas, comme les racistes patentés, quelque chose de «biologique», non dans cette filiation dont Edith Thomas est un exemple, mais dans celle d'une droite ultranationaliste. Sans en avoir peut-être conscience, il prend le chemin du type de discrimination qui a contribué à la juridiction déployée en France sous l'Occupation allemande de 1940 à 1945, et à l'instauration des camps d'extermination.

Dans l'hebdomadaire *Je suis partout* du 2 juin 1941, Robert Brasillach ne réclame rien d'autre que moins de Juifs à la radio, moins de Juifs dans les institutions administratives et culturelles : «Oui nous voulons sauvegarder la race française, la protéger des éléments nocifs qui l'encombrent et l'avilissent, nous voulons qu'il y ait en France des Français, et sans xénophobie sottise et nuisible (aucun de nous n'est xénophobe) que les

Français dirigent leur pays, leur métier, leur famille, les Français, et non les Juifs».

A cette époque, Brasillach n'appelait pas, lui non plus, à l'élimination physique des Juifs. Il ne prônait que leur exclusion de la culture qui avait pu éclore et s'épanouir à partir de la formation de la nation française. Mais quoi donc fermentent sous ses propos encore teintés d'une très vague miséricorde ? Il laisse entrevoir, dans *Je suis partout* du 8 juin 1941, à quel destin il est partisan de vouer les récalcitrants qui accepteraient mal leur mise à l'écart et redresseraient encore la tête : «Si les Juifs vous embêtent, empêchez-les de parler. Je connais un camp, au moins, où il en est ainsi, et c'est très bien».

Ringard, l'antiracisme ?

Ecrivain, l'auteur de *La Campagne de France* ? Non, idéologue. Il se réclame des idées les plus banales du traditionnalisme d'extrême-droite, de la vieille droite nationaliste, et les propage en les normalisant avec désinvolture. Un traditionnalisme blanchi, aux apparences acceptables car individuel. Un traditionnalisme garanti par la proclamation d'un humanisme sans compromission avec les abominations du passé. Quoi, derrière ce vernis ? Les conceptions anciennes de Charles Maurras, Abel Bonnard, André Thérive et tutti quanti, avant que ces élitistes antidémocrates, si fougueusement et esthétiquement amou-

²² Guy Konopnicki, «Il n'y a rien de pire que les bonnes intentions», *Information juive*, n°199, juin 2000. Michel Polac dans *Charlie Hebdo* du 17 mai 2000, p. 11, pose quant à lui deux questions essentielles auxquelles s'abstient de répondre l'éditeur [Claude Durand] dans son avant-propos de la nouvelle édition de *La Campagne de France*, et qui résultent effectivement des rejets de compétence formulés par l'auteur dans l'édition originale de son livre : «Faudrait-il justifier d'un ancêtre aux croisades pour avoir le droit de parler ? Et pour les autres, un numerus clausus ?»

²³ A propos plus particulièrement de France Culture et du *Panorama*, cf. Antoine Spire, qui relève très justement dans *L'Arche*, mai 2000, p. 17 : «En stigmatisant les Juifs du *Panorama*, Renaud Camus laisse accroire qu'ils penseraient tous à l'identique, qu'un lobby juif serait à l'oeuvre. Mais justement, cette émission était contradictoire, animée, souvent polémique, et aucune convergence d'intérêt ou de discours ne s'établissait entre les participants». D'Antoine Spire, voir également le livre *L'obsession des origines*, Paris, éditions Verticales, 2000, qui est actuellement l'une des meilleures analyses de toute cette «affaire» en tant que symptôme d'une époque : «Depuis 1945, on n'osait plus trier ouvertement Juifs et non Juifs, compter ceux qui le sont, ceux qui ne le sont pas».

reux des valeurs et de la langue françaises, ne s'agenouillent devant l'Occupant nazi.

Au beau milieu de sa déconcertante logorrhée paranoïaque, l'éditeur de *La Campagne de France* estime que «la critique la plus pondérée et la plus pertinente» des passages contestés du livre a été formulée par Guy Konopnicki, dans une chronique du mensuel *Information juive*. Mais il a mal lu. Cette chronique²² ne comporte pas la moindre analyse. En revanche, Konopnicki exprime ses doutes devant une censure fondée sur l'antiracisme. Il est d'avis que «les Juifs n'ont pas besoin d'être surprotégés par la loi». Selon lui, «l'interdit de toute expression antisémite et raciste» produirait «un climat lénifiant et hypocrite, politiquement correct à l'américaine». Donc, «rien de pire que les bonnes intentions».

Ce raisonnement a de quoi satisfaire notre éditeur puisqu'il aboutirait à rendre caduque toute poursuite judiciaire contre les discriminations à caractère raciste et, du même coup, toute censure. Socialement, que vaut-il ? L'héritage historique de la France invite les citoyens français à ne pas se leurrer, à ne pas surestimer la force d'attraction de l'humanisme des valeurs républicaines, à ne pas accorder une confiance exclusive aux possibilités des batailles d'idées. L'assise de tout idéal est illusoire quand celui-ci ne repose que sur des abstractions. En 1936, le Juif était encore si peu en France un «paria», comme Bernard Lazare le définissait au temps de l'affaire Dreyfus, que Léon Blum, tellement persiflé pourtant à cause de ses origines, accédait à la tête de l'Etat. En 1938, le ministre de la Justice du gouvernement Daladier, Paul Marchandeu, parvenait encore à instituer en délit l'injure raciste. Quatre ans après, le décret Marchandeu était annulé. Encore que soient à prendre en compte les circonstances de la guerre et de l'Occupation allemande, les digues ont alors sauté avec cette abrogation du 27 août 1940.

Transitoirement, les délirants antisémites ne furent plus des criminels, et le crime antisémite ne releva plus du délire.

Le remue-ménage autour d'un livre comme *La Campagne de France* est révélateur de la confusion intellectuelle dans laquelle risque de s'enfoncer la société française, par carence de civisme et parce que la réflexion historique n'a pas profondément pénétré les consciences²³. Dans toutes les sociétés dites libérales, le vieil antifascisme, en tant que moteur contre l'extrême-droite, ne fonctionne plus qu'avec beaucoup de ratés, car la croyance qu'il dispensait dans un progrès lent mais possible de l'humanité a subi des revers qui ont porté à l'enseignement des valeurs humanistes une blessure où se sont engouffrés les divers apôtres d'une sorte de scepticisme social, d'un aplatissement des combats de l'histoire.

Relâchement et négligence dans le vocabulaire désignant les événements, dans la définition des concepts et dans le discernement critique en sont les conséquences. L'octroi de cautions universitaires, en plusieurs occasions, à des thuriféraires plus ou moins masqués du 'négationnisme', a montré à quelles perversions intellectuelles il est possible d'arriver. Curieusement, le dévoilement des travaux de ces mystificateurs n'est d'ailleurs pas sorti, par la suite, du giron universitaire lui-même. Il a démarré grâce à des groupes de protestataires, à des associations, ou à des organisations militantes.

Dans les médias, une insistante mise en avant de l'idée que, blanc ou noir, tout s'équivalait, et qu'il convient d'éviter toute distinction tranchée en bien et mal, a rapidement conduit, en deux décennies à peine, à un flottement dans les repères. Hormis la suprématie des intérêts marchands, l'absence de principes est devenue la règle. Une partie de la même presse qui est tombée à bras raccourcis sur l'auteur de *La Campagne de France*, a encensé, peu après, le Journal du

'pétainiste' et profasciste Paul Morand, parsemé de notations antisémites. Provocation ou sottise, le romancier à succès Michel Houellebecq, dans *La Privatisation du monde*, essai paru en 2000 également, s'est permis, sans qu'apparemment personne ne s'en étonne, d'amalgamer sous la dénomination globale de «lois scélérates», la loi Evin qui interdit la publicité en faveur des boissons alcoolisées, et la loi Gayssot.

Dans un entretien qu'elle a accordé en mai 2000 au mensuel *Information juive*, Laure Adler met fort justement l'accent sur l'excessive minimisation, dans certaines couches intellectuelles, des effets du racisme : «Mon sentiment est que l'antisémitisme est toujours latent en France. Je crois aussi que certains intellectuels considèrent qu'au nom

du droit à la liberté d'expression, on peut tout dire, y compris l'antisémitisme. Pour ces mêmes intellectuels, il serait ringard d'être aujourd'hui antiraciste».

Aucun dispositif légal ne saurait être une panacée contre les préjugés racistes, nationalistes, chauvins. La fonction d'un tel dispositif est seulement d'établir des limites à leur efficacité, de freiner leur déchaînement ouvert et incontrôlable. Surtout, il représente une aide, une base d'appui en vue d'éduquer, de discuter, d'essayer de convaincre. Ce qui s'est passé hier demeure, pour aujourd'hui et pour l'avenir, un héritage fondamental, irréductible : rien de pire que d'encourager, consciemment ou inconsciemment, les mauvaises intentions.

DANIEL WEYSSOW
Collaborateur Scientifique
Fondation Auschwitz

Avant-gardes et postmodernisme*

Introduction

S'interroger sur le destin des arts plastiques de la rupture des avant-gardes «historiques» à nos jours est une entreprise complexe qui rejoint le débat en cours portant sur la «crise de l'art contemporain». Un doute s'est en effet installé et renforcé, au rythme des créations artistiques, sur l'opportunité de celles-ci. Des questions anciennes reparaissent telles celle de l'art pour l'art ou encore celle de la querelle des anciens et des modernes. Retour donc aux interrogations premières, mais pas seulement. Car il semblerait que notre époque, contrairement aux apparences, tourne résolument le dos à ce débat en l'absorbant dans une dynamique nouvelle que nous tenterons de circonscrire. Ainsi, à bien considérer l'art des extrêmes de notre époque récente, il apparaît bien plus urgent aujourd'hui qu'hier de repenser les substrats à partir desquels s'élaborent les réflexions des

acteurs concernés par l'activité artistique. Qu'est-ce qui caractérise et justifie cette activité ? A quoi peut-elle et devrait-elle servir ou répondre ? Ne se trouve-t-elle pas en situation de décalage par rapport à l'espace social ? Pire, y a-t-il encore de l'art ? La disparition - la mort - de l'art, maintes fois annoncée par les avant-gardes n'est-elle pas devenue une réalité ? Et dans ce cas, comment appeler ce que l'on continue de désigner par «art contemporain» ?

Les avant-gardes se sont succédées à un rythme de plus en plus accéléré au cours du XXème siècle, déployant les ailes d'un «modernisme» né au XVIIIème siècle, pour aboutir vers 1980 à une nouvelle ère qualifiée de postmoderne. Celle-ci se caractérise, pour faire bref, par une conséquente variété d'activités artistiques en tous genres. Multipliant les attitudes et les expressions, les juxtaposant ou au contraire en mêlant les

* Cet article a été initialement rédigé à l'invitation du professeur Jacques Aron, architecte, essayiste et critique d'art (AICA), chargé de la réalisation d'un dossier portant sur le thème de la destinée des avant-gardes artistiques en rapport à l'art actuel, à paraître dans le n° 221 des Cahiers Marxistes (janv.-fév. 2002). Au sommaire les contributions de Jacques Aron, «Le destin des arts plastiques au XXème siècle : des avant-gardes aux arrières-gardes ?» ; de Virginie Devillez, docteur en Histoire (ULB), «Culture et politique : l'apport de l'histoire des politiques culturelles» ; de Jean-Louis Genard, sociologue et philosophe, directeur de l'ISACF-La Cambre, «Que reproche-t-on à l'art contemporain ?» ; de Lionel Richard, professeur émérite de l'Université de Picardie, «Les arts plastiques dans le monde contemporain» ; ainsi que le présent article qui, notamment par les liens à l'histoire qu'il relève, nous paraît susceptible d'intéresser tout particulièrement nos lecteurs.

caractéristiques, certaines œuvres font en outre références aux différentes avant-gardes du siècle. Ainsi, de ruptures en nouveautés, des «ponts» maintiennent malgré tout, contre vents et marées, à flot l'impression d'une continuité et d'une évolution des arts. Ce brassage offre toutes les apparences d'une très riche créativité et d'une liberté d'expression désentravée voire débridée. Des voix pourtant se sont élevées pour décrier cet art qui s'épanouit, pour paraphraser le titre de l'émission télévisée de Bernard Pivot, au sein d'un véritable «bouillon de culture». Alors que la «machine» tourne à pleine vapeur, offrant à tout un chacun de quoi satisfaire - ou presque -, en ce registre, la moindre de ses attentes, pourquoi donc évoquer le fait d'une crise de l'art ?

Poser le problème, comme le veut le dictionnaire, serait déjà y répondre. Le malaise ne proviendrait-il pas de l'impossibilité de circonscrire la diversité de la création contemporaine, et partant de la classer pour ensuite la théoriser ? Un trop plein de courants, de styles, de richesses ? Une excroissance spectaculaire d'expressions concomitantes excluant toute prépondérance d'un groupe créatif par rapport aux autres ferait-il problème ? Donnant l'impression, dès lors,

d'une communauté artistique fragmentée dont les expressions extrêmes, aux limites de l'archipel, sembleraient apparentées, en raison de leurs provocations ou au contraire de leur pauvreté apparente, au règne du «n'importe quoi», à l'exemple de la simple expression d'une idée originale et fantaisiste ne portant pas au-delà d'elle-même¹. Un décalage entre art et société ? L'art ne participerait-il plus de la société ? N'en serait-elle pas plutôt l'expression, le vrai visage ? Dans ce cas, c'est d'une exploration conjointe de l'art et de la société dont nous aurions besoin pour établir notre constat. L'art, vraiment, ne peut-il plus rien exprimer qui soit «parlant» pour tout un chacun ? Evolueraient-ils dans une babel généralisée ? Chacun ne parlerait-il plus que sa langue propre sans plus reconnaître chez autrui aucune appartenance, soit dans une équivalence généralisée des signes et du sens ? Des sens faudrait-il dire alors, puisque chacun défendrait ce qui fait sens pour soi. Ou alors, et c'est dans cette voie qu'il faudrait probablement chercher à saisir le sens de notre contemporanéité, tout ceci équivaudrait à reconnaître que nous sommes entrés dans un monde totalement différent, dans ce que pourrait appeler une autre culture. Où il ne s'agirait plus de distinguer l'individu dans un monde où

¹ «Le tracé est irrégulier et le coup de pinceau plutôt maladroit. Ces soixante peintures sont toutefois considérées comme des œuvres d'art à part entière. La preuve ? Elles sont présentées au Musée d'art contemporain de Sydney (MCA) dans une exposition qui partira au mois de septembre à Melbourne. Les noms des artistes ne sont pas connus du grand public mais Ganesh, Lukkang, Juthanam, Pong et Senggigih ont l'avenir devant eux. La plus âgée vient de fêter son treizième anniversaire. Ces «peintres» sont tous des éléphants d'Asie» (Frédéric Therin, «Les éléphants peignent aussi», *Le Monde*, 11 août 2001).

² «Quand les attitudes deviennent formes», exposition organisée par Harald Szeemann à la Kunsthalle de Berne en 1969.

³ Jean Clair, *Art en France. Une nouvelle génération*, Chêne, 1972.

⁴ Jean Clair, «De la modernité conçue comme une religion» in *Paradoxe sur le conservateur*, L'Echoppe, Paris.

⁵ Cité par Yves Michaud, voir infra, pp.7-16 : «Y a-t-il encore des critères d'appréciation esthétique ?», *Esprit*, juillet-août 1991, n°173, pp.71-133, «La crise de l'art contemporain», *Esprit*, février 1992, n°179, pp.5-63, «L'art contemporain contre l'art moderne», *Esprit*, octobre 1992, n°185, pp.5-54, Mongin, O., «Comment juger de l'art contemporain ?», *Esprit*, février 1987, pp.33-34, Cèna, O., «L'art triste», *Télérama*, 24 juin 1992, n° 2215, pp.54-55 «Le grand bazar», *Télérama*, octobre 1992, n° hors série 2096, Pradel, J.-L. et Held, J.-F., «Les impostures», *L'Événement du jeudi*, 18-24 juin 1992, pp.76-87. Bibliographie très complète conseillée pp. 289-302.

⁶ Yves Michaud, *La crise de l'art contemporain*, Puf, Paris, 1997.

il aurait sa place à l'image de ce dernier, mais un univers ou chaque individu, additionné aux autres, composerait ce nouveau monde. Celui-ci serait dès lors le reflet de ses composantes et non pas une armature conditionnant la pensée de ceux qui l'«habitent». Pour imaginer notre propos, nous aurions quitté le cocon de notre ancienne civilisation, qui a par ailleurs assez démontré ses limites, pour envisager l'univers sous un tout autre angle, en marchant, chacun, à sa découverte. L'équivalence généralisée des œuvres d'art actuelles par rapport au monde de l'art n'aurait d'égalé que la situation des individus dans le cadre de notre société. Chacun - chaque œuvre - serait porteur d'un sens qui lui serait propre dans un système qui offrirait à chacun la possibilité de s'exprimer et d'être entendu. La hiérarchie des valeurs s'évanouirait au profit de l'apport de chacun, mais ce serait l'ensemble, la somme des singularités, qui donnerait sens à l'ensemble. Et cet ensemble verrait sa «couleur» se modifier au fur et à mesure des apports et des créations de chacun pour ce qui concerne le monde des arts.

Le constat de certains critiques d'art est sans appel. Certains et non des moindres font remarquer que nous manquerions aujourd'hui de critères permettant d'apprécier l'art vivant. Ils n'ont sans doute, comme nous le devinons, pas tout à fait tort. De nombreuses expressions artistiques ne répondent en effet plus à l'idée «classique» de l'œuvre d'art (le beau, le vrai, le bon). Mais si l'on s'accorde à la pertinence des interrogations, il n'en demeure pas moins que l'art actuel reste porteur de nombreuses et intéressantes valeurs ainsi que d'un potentiel que l'on peut sans crainte affirmer d'aléatoire mais infini. Néanmoins, ce n'est pas tant la forme que le fond, comme nous le verrons, qui pose problème. L'expression artistique peut en effet donner formes aux attitudes, et on ne le sait que trop bien depuis l'exposition

organisée par Harald Szeeman en 1969 ². Mais au-delà de celles-ci, si des ruptures à répétition ont marqué le champ artistique, des fractures brutales se sont également succédées tout au long du siècle. Dont les fondamentales furent les deux guerres mondiales et leurs génocides. Ces événements proprement apocalyptiques constituèrent de fait des ruptures définitives dans le cours de notre histoire, dont les effets se seront distillés «insidieusement» avec le temps, rendant notre culture perméable à des soubresauts aux accents parfois suicidaires, ou à des manifestations au contraire légères, insouciantes, «gratuites», pour tout dire, faussement amnésique quant à notre monstrueuse histoire. Mêlés aux progrès de la technologie numérique et des réseaux informatiques, le postmodernisme que nous évoquions devient le vivier de nouvelles alternatives dont les prémices sont visibles. Elles aboutiront, soyons-en persuadés, à une nouvelle révolution, mais cette fois «technologique», qui donnera à l'art - et à la civilisation (cette nouvelle culture dans laquelle nous sommes entrés) - un nouveau souffle et un visage entièrement recomposé, sans pour autant, sans doute, atteindre à un nouvel humanisme.

Situation de la critique

Jean Clair, grand amateur et promoteur de la jeune génération des années 60 ³, fut un des premiers à exprimer son malaise ⁴. La polémique portant sur la crise de l'art contemporain ayant pris forme en 1991 consécutivement à la publication d'articles frondeurs de Jean-Philippe Domecq parus dans les revues *Esprit*, *Télérama* et *L'Événement du jeudi* ⁵, elle est désormais relativement bien connue. Yves Michaud relate dans son livre *La crise de l'art contemporain* ⁶ le développement et les implications d'une affaire qui porta, entre autres, sur les critères d'appréciation esthétiques, le

choix des œuvres effectué par les musées et les galeries ainsi que sur le rôle de la critique. Le débat prit une dimension politique après que Jean Clair eut accepté de répondre à une interview publiée dans la revue *Krisis*⁷ dirigée par Alain de Benoît dont les convictions politiques vont à l'extrême droite. Si l'on ne peut soupçonner Jean Clair, ni d'autres personnalités reconnues ayant été publiées dans cette revue, tels le sociologue Jean Baudrillard ou l'artiste Ben, d'appartenir à cette obédience, ce qui pourrait apparaître pour une duplicité pose évidemment problème. Même si l'on souhaite s'adresser à un public qui ne vous lirait pas autrement, est-il bien prudent de paviser ainsi dans les tribunes de l'«ennemi» ? Ceci rend sans doute compte du mélange et de la confusion des genres à notre époque, ainsi que des équivoques que cela provoque. Si la «mort des idéologies» ramène un semblant de calme dans les chaumières, elle signale par là même qu'un brouillage des convictions d'hier s'est opéré qui pourrait signifier la perte de quelque chose qui soit de l'ordre du sens critique ou de la mémoire du siècle. Ne toucherions-nous pas là au cœur de cette indétermination postmoderne ? Dès lors de quelle crise de l'art parlons-nous ? Ne serait-elle pas avant tout celle de notre société actuelle, que l'on pourrait tout aussi bien et même mieux qualifier de «post-humaniste» ? L'«affaire Jean Clair» mit néanmoins le feu aux poudres. De fil en aiguille, on s'interrogea sur le rôle, les choix et les soutiens apportés aux artistes par les mar-

chands d'art et les galeristes, et tout autant sur ceux des institutions de l'Etat, tout en se demandant si un «complot» ne veillerait pas à cimenter les alternatives d'autrefois en une alliance nouveau genre visant à une redistribution des cartes. En effet, traditionnellement la critique conservatrice est de droite, mais cette fois, c'est de gauche qu'aura d'abord été dénoncée la prétendue «nullité» de l'art contemporain⁸. D'où les équivoques et les soupçons généralisés.

Territoires ludiques

Le discours critique sur l'art actuel porte sur la question de sa qualité, de son contenu et de sa justification. S'y ajoutent celles de la fonction de l'artiste au sein de notre société, de l'usage qu'il fait de sa liberté, du rôle des institutions et du marché, ainsi que celle du devenir de l'art dans la mesure où il se trouverait confronté à une impasse. Anne Cauquelin⁹ développe ses propres critères pour tenter de définir l'art actuel. Son approche pose d'emblée l'œuvre en terme de *jeu*. Elle détermine tout d'abord le *site* de l'œuvre, puis ses constituants, les *objets* et les *acteurs*, pour enfin tenter de définir les *règles* qui organisent le tout. Le commentaire sur l'œuvre participerait de l'œuvre devenue *objet à notice*. Une *croyance* au fait qu'il y ait de l'art persisterait (l'on ne devrait donc plus parler d'art dans certains cas de figures). Traduisant les interrogations du spectateur moyen, celui-ci serait de plus en plus perdu devant cet art en raison de son incompré-

⁷ Jean Clair, Jean-Philippe Domecq, Jean Baudrillard, Alain de Benoît, Michel Marmin, *Dossier «Art/non-art»*, *Krisis*, nov. 1996.

⁸ Jean Baudrillard, «Le complot de l'art», *Libération*, 20 mai 1996.

⁹ Anne Cauquelin, *Petit traité d'art contemporain*, Seuil, Paris, 1996.

¹⁰ Extrait d'une lettre de 1952 de Duchamp à son beau-frère Jean Crotti. Catalogue de l'exposition *Jean Crotti*, Musée Galleria, Paris, 1959-1960.

¹¹ Catalogue de l'exposition *Gilbert & George*, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 1997.

¹² Joseph Beuys, *Par la présente, je n'appartiens plus à l'art*, L'Arche, Paris, 1988.

¹³ Jean Dubuffet, *L'homme du commun à l'ouvrage*, Idées/Gallimard, Paris, 1973.

hensibilité. De plus, l'art actuel serait si difficile à qualifier qu'il ne pourrait être étiqueté que dans le cadre de larges tiroirs mentionnant des *impératifs* constitutifs des œuvres tels que *Enveloppez !, Installez !, Simulez !, Montrez tout !...* Bref, une description d'un univers froid et désenchanté. Ramenée à de tels concepts minimalistes, l'œuvre d'art serait équivalente à un nain de jardin tombé du ciel qu'il s'agirait de classer puis de disséquer éventuellement suivant les premiers critères applicables à un objet extra-terrestre. Tout cela pour se demander finalement quoi faire des restes. On peut bien sûr appliquer ce traitement aux œuvres, mais il faut aussi reconnaître qu'il serait plus que dommage de les englober toutes dans ce même sac.

Duchamp à propos de ses «ready-made» (tel son urinoir intitulé «Fountain», datant de 1917) écrivit à son beau-frère, le peintre Jean Crotti, en 1952, qu'il ne croyait pas à la peinture en soi. «Tout tableau est fait non pas par le peintre mais par ceux qui le regardent et lui accordent leurs faveurs»¹⁰. Autrement dit, s'il reste de la croyance en l'œuvre d'art, elle n'aurait parfois plus lieu d'être puisque n'importe quel objet usiné contresigné par l'artiste ne deviendrait de l'art qu'avec l'acquiescement du «regardeur». Matériellement parlant, l'œuvre venant de la sorte de disparaître, annonce la mort de l'art et donc l'impossibilité de son avenir. L'œuvre «ready-made» est en soi tout un programme poussant l'art à se dissoudre dans le grand tout de la production des biens de consommation. L'objet «ready-made» n'est plus porteur d'un contenu artistique propre. N'offrant à voir que lui-même, soit un objet qui n'est pas de l'art, il s'agira pourtant d'estimer et de prendre en considération le geste de l'artiste, son dessein propre. L'œuvre d'art ne sera ainsi plus à rechercher «dans» l'objet présenté mais dans l'«intention» de l'artiste. L'artiste fait alors

de *lui-même*, par son geste propre, une œuvre d'art. On ne peut s'empêcher ici de penser aux «spectacles» que donneront d'eux-mêmes, bien plus tard, des artistes tels que Gilbert & George (*A Living Sculpture*, 1969-1977). A l'art pour l'art, ils opposeront «l'art pour tous», affirmant que l'art a pour source la vie qu'ils décident de décrire et de réinventer dans une pratique qu'ils situent aux confins de l'art et de la morale¹¹. Joseph Beuys énonça à la même époque sa formule bien connue «tout homme est un artiste», au sens d'une «plastique sociale» de laquelle chacun procède et participe¹², alors que Jean Dubuffet avait déjà affirmé que chacun possédait à la naissance des facultés créatrices mais que peu auraient l'occasion de les exploiter du fait de l'«asphyxiant culture» régnante¹³.

Mort de l'art et Première Guerre mondiale

Il est vrai que l'art moderne s'est pris les pieds dans un siècle qui compta de nombreux et profonds bouleversements à même d'hypothéquer également son propre avenir. Si l'impressionnisme, suivant la thèse causale mena, via Kandinsky, à l'abstraction, les événements majeurs de ce siècle auront incité bon nombre d'artistes à s'engager dans l'action politique et sociale. Si l'expressionnisme montrait à voir les craintes qu'inspiraient les bouleversements des temps modernes, le futurisme se rangea résolument du côté d'un modernisme aspirant à la disparition des musées et à l'effacement de l'histoire au profit d'une époque nouvelle qui serait (déjà) technologique, agressive et guerrière. Avec pour la mener à bien, l'élaboration d'un «homme nouveau». Les dadaïstes, de leur côté, aspiraient également à un changement radical de société en dénonçant par leurs œuvres l'absurdité du climat social, politique et martial régnant. «La création

est à la fois solidaire du monde par des liens de rythme et d'harmonie et extérieure à lui par l'exigence dont elle est animée de le transformer radicalement¹⁴. Evoquant la Première Guerre mondiale, Philippe Dagen s'étonne à juste titre du fait que les artistes n'en aient pratiquement pas représenté les horreurs. «La Sizerenne et Apollinaire sont des chroniqueurs et des critiques attentifs. A quelques exceptions près, il n'existe en effet, comme ils l'ont vu, rien d'une peinture de la guerre qui se serait développée d'août 1914 à novembre 1918 - et qui aurait duré un peu plus longtemps encore¹⁵. Comment comprendre cela ? Le décalage entre l'apparente raison du peintre et la déraison manifestée par les événements opéreront une première césure dans l'ordre du monde et des esprits. Pour la première fois, la photographie et le cinéma seront seuls à même d'enregistrer ce type d'événement. C'est en quelque sorte la fin de la peinture d'histoire, au sens où elle exista jusque là, car il semble bien qu'elle n'ait plus eu les moyens de rendre compte de l'événement dans ce qui le révélerait fondamentalement. La peinture, pour la première fois, échappa au devenir du siècle, manifesta un décalage, une distanciation par rapport aux moyens techniques qui firent leur apparition, tant dans l'exercice de la guerre que dans son enregistrement. La photographie et le cinéma produiront, à partir de la Première Guerre mondiale, des documents et des œuvres infiniment plus fortes que la peinture dans le domaine de l'expression du réel. L'absence quasi totale des avant-gardes (expressionnisme, futurisme, cubisme) du champ de la représentation du premier conflit mondial et les conclusions qui précèdent issues de

l'œuvre de Duchamp, n'offrent-elles pas l'hypothèse d'une coïncidence troublante ? D'une correspondance entre l'effacement de l'objet artistique sur lequel déboucha cette œuvre fondatrice de l'art du XX^{ème} siècle et la quasi «absence» de représentations picturales du premier conflit mondial ? En terme de rupture, la «mort» de l'art n'épousait-elle pas celle des soldats et celle de toute une société ? Et cette crise de la représentation n'allait-elle pas s'accroître au-delà des années de guerre du premier conflit mondial pour atteindre un paroxysme à l'issue de la Seconde Guerre mondiale ?

L'expression de la nostalgie : un palliatif à la crise de la représentation

«Les charniers découverts en 1945, surimposés aux images héroïques des nudités de Breker, de Thorak, ou de Ziegler, avaient introduit un doute énorme. L'ère du soupçon (...) n'était pas seulement celui du langage. Il s'étendrait à la figuration. Le triomphe du nazisme, c'est d'avoir fait perdre la face à l'homme. Des peintres qui, avant la guerre, avaient su affronter la stature humaine, Otto Dix ou Beckmann, aucun ne semblait plus, après la guerre, capable de surmonter l'épreuve. Leur peinture se ferait acide et dissonante, et leurs visages des masques dérisoires et figés. Ne demeuraient du maintien humain que des silhouettes indécises et cruelles. Grüber, Giacometti chez nous, Hofer en Allemagne. Plus carrément, on opterait pour l'abstraction¹⁶. La Deuxième Guerre mondiale confirmera bien entendu, et bien plus lour-

¹⁴ Philippe Sers, *Totalitarisme et avant-gardes*, Les belles lettres, Paris, 2001, p.22.

¹⁵ Philippe Dagen, *Le silence des peintres*, Fayard, 1996, Paris, p.14.

¹⁶ Jean Clair, *La barbarie ordinaire. Music à Dachau*, Gallimard, 2001, p.28.

¹⁷ Jean Clair, *La responsabilité de l'artiste. Les avant-gardes entre terreur et raison*, Gallimard, Paris, 1997, p.103.

dement encore, le diagnostic du «silence des peintres». De surcroît, l'avènement de l'impossibilité de la figuration en raison des crimes commis se greffe à l'assimilation des courants «post» réalistes par les totalitarismes. Ceci eut pour effet de reléguer la diversité des mouvements figuratifs d'avant-guerre à un quasi oubli. Advint alors, après-guerre, un consensus passant par l'art abstrait. Sur fond de rupture complète donc.

«La légende, née des rudimentaires analyses de Clement Greenberg, puis complaisamment entretenue, d'une modernité qui courrait de Cézanne à Picasso, de Picasso à Kandinsky, de Kandinsky à Pollock, de Pollock à l'émergence d'une école de New York après 1945, avait eu l'avantage de situer la France à l'origine de l'avant-garde. Elle a le désagrément de l'éliminer à mi-course»¹⁷. Voilà qui, entre parenthèse, nous ramène précipitamment à notre «crise de l'art contemporain». On pourrait en effet lire dans ces lignes que cette dernière relèverait plus fondamentalement de la perte de la suprématie culturelle française au profit de celle de l'Amérique. Jean Clair en appelle à une revalorisation de l'art français émergeant de l'immédiat après-guerre (Balthus, Dubuffet, Giacometti, Grüber, Hélon...) en raison du fait qu'il aurait fait les frais de la «mise en place» de la vague consensuelle abstraite proposée ou indirectement imposée par l'Amérique. La figuration française d'après-guerre, en tant qu'alternative à l'abstraction, aurait-elle pu continuer à s'épanouir ? N'aurait-elle pas abouti à un art différent de celui qui s'est développé à partir de l'abstraction d'après-guerre ? Un retour à nos «traditions» reléguées à un semi-oubli en raison des circonstances de l'histoire ne nous ferait-elle pas redécouvrir des trésors ? Et ne reconforterait-elle pas le métier de critiques d'art critiques envers l'art actuel ? Ceux-ci ne recouvriraient-ils pas ce «sens» qui semble leur avoir

échappé ? Ces considérations, de fait, ne paraissent pas viables. Ne fut-ce que parce que la figuration avait d'elle-même évolué vers l'abstraction en raison de l'impossibilité de poursuivre dans le champ de la représentation consécutivement aux horreurs de la guerre. L'art informel en est l'illustration. D'autre part, depuis les années 60 sont réapparues, sur d'autres modes, des courants figuratifs et néo-réalistes dont nombre d'œuvres portent sur la *mémoire* de la guerre et des crimes et génocides nazis.

Cette volonté de retour au terroir, en fait à l'histoire, a-t-elle encore un sens aujourd'hui ? Tout dépend sans doute de la façon dont on - et qui - la «rapporte». Une illustration de cette démarche nous vient immédiatement à l'esprit et provient d'artistes allemands parmi les plus réputés, tels Beuys, Baselitz, Immendorf, Kiefer ou Lupertz qui se sont interrogés sur les conséquences de la guerre pour la peinture (et la culture) allemande. Ils ont souhaité s'interroger sur les origines de celle-ci en revisitant non seulement les mythes fondateurs du III^{ème} Reich, mais aussi, en remontant plus avant, aux racines du «romantisme» allemand. Cet exemple est bien différent du précédent puisqu'il ne répond pas du tout aux mêmes inquiétudes. Ces artistes ne cherchent en effet pas à «restaurer» un art évanoui de la scène internationale mais à revisiter un passé désormais tabou. Bien entendu, ce retour sur l'histoire allemande exige une certaine circonspection, mais la démarche me paraît intéressante car enfin, la guerre ne constitue pas en soi le terreau d'une culture. Dans ce cas précis, l'art du III^{ème} Reich n'en ferait pas un non plus, évidemment. Mais la volonté consiste ici, du moins faut-il l'espérer, à traverser les tabous pour interroger l'histoire et ses représentations, la saisir pour en appréhender l'horreur et les mécanismes et tenter de refonder la peinture sur d'autres assises. L'on n'assiste d'ailleurs pas du tout chez ces

peintres à un retour à un «réalisme nazi», mais plutôt à des «appareils» évoquant le traumatisme ou interrogeant les «mythes». En France certains épisodes historiques restèrent également tabous. Ce que mis en lumière par exemple un tableau longtemps interdit relatif à la guerre d'Algérie, le «grand tableau antifasciste collectif» peint par Baj, Crippa, Dova, Erro, Lebel, et Recalcati en 1961. Ce tableau compare le comportement de la France à celui des nazis pour les crimes commis, une croix gammée figurant au centre du tableau.

Face au vide : tout ou rien ? Un art de l'absence

Considérant le point de vue de la croyance au fait qu'il y ait encore de l'art, l'amateur pourrait à notre époque en décider mais encore faudrait-il qu'il puisse le faire. Puisque depuis Duchamp l'intention seule suffit à faire œuvre, il est donc possible qu'il y ait de l'art sans qu'il y ait même quoi que ce soit à voir (s'il s'agit toutefois encore bien d'art). Yves Klein réalisa à la galerie *Iris Clert*, en 1959, une exposition sur *Le Vide* dont l'intitulé complet était *La spécialisation de la sensibilité à l'état matière première en sensibilité picturale stabilisée* et vendra la même année ses premières «zones de sensibilité picturale immatérielle», c'est-à-dire du vide. L'année suivante, il exécuta son premier «Saut dans le vide». Tout ceci n'est pas tout à fait de l'ordre du rien puisqu'un acte artistique peut ainsi «donner» sur l'invisible, en quelque sorte le faire voir ou à défaut le situer dans un contexte qui peut être exploité. Alors, fin du fin de rien du toutou retour au sacré ?

A la même époque que Duchamp, également durant la Première Guerre mondiale, en 1918, Malevitch peignit son «carré blanc sur fond blanc», une œuvre de «non-objectivité pure». Pour lui aussi le concept prima sur la pratique. Cette œuvre fonctionne comme une icône, elle est un médium donnant accès à un espace sacré. «Fontaine» et «Le carré blanc sur fond blanc» sont considérées comme les deux œuvres «fondatrices» qui achèvent chacune à leur façon l'histoire de la peinture. Ce qu'il advint depuis reste, pourrait-on dire, enfermé dans la logique de ces deux œuvres. De fait les artistes durent faire preuve d'invention pour résoudre la problématique posée et offrir aux peintres la possibilité d'une suite qui soit autre chose qu'une variation infinie sur le même thème. Jasper Johns, par exemple, releva, bien plus tard, en 1960, le défi laissé vacant en réalisant une pièce qui n'est ni une sculpture ni une peinture. *Savarin Coffee* (bronze peint 34,5 x 20,5) se présente comme l'exacte réplique de quelques pinceaux usagés plongés dans une vieille boîte de café. On discerne vite qu'il ne s'agit pas d'un ready-made mais bien d'une véritable peinture (sur bronze).

Duchamp et Malevitch ont-ils «réussi» à «signer» la fin dernière de la peinture ? Nous «croyons» à priori que non et pourtant il se pourrait bien que oui. Une fracture définitive a effectivement eu lieu. Elle repose si l'on veut sur ces deux œuvres qui reflètent l'aboutissement d'une culture à l'agonie. Disons que ces deux œuvres ont pris naturellement place au sein d'un environnement qui leur était propre. A savoir, pour le «ready-made» de Duchamp, un environnement «vide» de sens. Et pour Malevitch, un espace infini - une échappée - mais vide

¹⁸ Cité par Paul Virilio, *La procédure silence*, Galilée, Paris, 2000, p.23.

¹⁹ Gérard Wajcman, *L'objet du siècle*, Verdier, Paris, 1998.

elle aussi car non-meublée d'objets - en tout cas matériels. Resterait donc à déterminer la nature de cet espace vide que donnèrent à voir ces deux œuvres. Débouchèrent-elles sur plus ou moins d'art et sur plus ou moins de sens ? Ou cet immatériel, ce signe de l'absence, n'a-t-il pas sous-tendu une angoisse du temps - celui de la Première Guerre mondiale - qui aurait formulé dans ce rapport l'éloignement ou la disparition de quelque chose qui soit de l'ordre de la morale ou de l'humanité ? Ou encore ne pourrait-on y voir un art qui cherche à nous faire voir qu'il serait précisément là où il est le moins visible, au-delà de l'objet, et pas dans l'espace environnant, mais peut-être bien alors dans le regard du spectateur comme l'avait énoncé Duchamp ?

L'art a pour fonction première de faire voir (même et surtout, évidemment, le rien) et de révéler (le beau, le vrai, le juste, l'invisible ou ses propres constituants). L'art est dans son principe même un constituant de la mémoire. Il fait corps et peut désigner des lieux où il n'y aurait rien à voir. C'est même en cela que l'œuvre fait «sens». Un sens seul à même de nous faire «saisir» les points sensibles de l'expérience humaine. Dès lors n'y aurait-il pas urgence à chercher à réenchanter le discours critique porté sur l'œuvre afin que son caractère «sacré», c'est-à-dire son «sens caché» soit à nouveau, si cela ne devait plus être le cas, perçu comme vecteur d'intelligence et de poésie ? Même si la toile de fond restera à jamais emprunte de mémoire : «A ceux qui pensent que mes peintures sont sereines, j'aimerais dire que j'ai emprisonné la violence la plus absolue dans chaque centimètre carré de leur surface» confesse Mark Rothko avant de le prouver en retournant contre lui-même cette fureur rentrée, un certain jour de février 1970¹⁸.

Pour clore ici le chapitre Duchamp/Malevitch, on lira avec beaucoup de plaisir et d'intérêt Gérard Wajcman pour qui ces

deux artistes sont les plus représentatifs de l'idée que le siècle de l'objet aura été le siècle de l'absence¹⁹.

Génocides et mort du sujet : La deuxième Guerre mondiale

La Deuxième Guerre mondiale et les génocides qui la caractérisèrent accrurent encore le délitement de l'art dans un monde devenu celui d'une cruauté inimaginable. On connaît la formule d'Adorno : l'art (la poésie) serait, après ces crimes inédits, devenu impossible. D'une part parce que devenu inopérant en terme de représentation, mais aussi en raison du fait qu'il était inconcevable de s'associer davantage au destin d'une culture qui déboucha sur de telles atrocités ou qui ne pu les empêcher. La représentation picturale, pour la seconde fois, fit face à une impossible représentation. Le recours au cinéma pour décrire, par des reportages ou par des films de fiction, la guerre et les camps de concentration et d'extermination sera ici, aussi déterminant pour la conservation de la mémoire des faits que lors de la Première Guerre mondiale. Si durant cette dernière et pour la première fois des corps de soldats ne purent être retrouvés en raison de la puissance dévastatrice des nouveaux armements, la Seconde Guerre mondiale n'aura pas été en reste. Ni les horreurs du front, ni l'incroyable tragédie des massacres de populations entières, ni la disparition de pratiquement tout un peuple dans les chambres à gaz n'auront pu être, naturellement, exprimés à leur juste mesure par une représentation quelconque. Seules des «évoqueries imagées» existent. L'art ne pourra véritablement rendre les événements qu'en exprimant le vide laissé vacant par la «disparition» de tant d'êtres humains.

Dans quelle mesure notre vision du monde a-t-elle changée depuis ces événements ?

Dans quelle mesure avons-nous nous-mêmes changé ? Notre univers culturel s'est-il modifié ? Exprimerions-nous d'une façon particulière cette «culture de mort» si prégnante ? Serions-nous plus qu'avant - ou différemment - conditionnés à aborder d'une certaine façon de tels événements qui ont une fâcheuse tendance à se répéter ? Pourrions-nous un jour tirer les leçons de l'histoire et agir en profondeur sur nous-mêmes et dans notre environnement ? Bien que l'on puisse en douter, rien n'empêche de poser la question du comment. Pour Adorno, notre culture aura consacré, depuis la «mort du sujet» dans les camps, l'absurde et le non-sens comme les expressions d'une mutilation permanente du sujet. «De quelle froideur sera donc faite la survie après Auschwitz ?» devait-il se demander en conséquence ²⁰.

L'homme nouveau aux limites de son univers

Les médias nous servent quotidiennement explosions et étripages divers. Combien sont morts aujourd'hui des violences de leurs semblables ? Cette comptabilité n'est-elle pas caractéristique de cette effrayante modernité apparue au lendemain des deux Guerres mondiales ? Ce monde à la fois redoutable et fascinant a-t-il encore une âme, une morale ? Notre siècle de terreur ne nous a-t-il pas habitué à ces feuilletons ou l'hémoglobine donne un peu de couleurs aux récits en général si fade ? Sommes-nous devenus indifférents à la souffrance répétée à force de l'avoir vue, via le sas confor-

table de l'écran, au jour le jour comme une semi-normalité du quotidien. Serions-nous devenus insensibles au monde sensible ? Ne serions-nous pas fascinés par la cruauté régnante, il est vrai parcimonieusement distribuée ou lointaine ? Une lucidité morale essentielle nous ferait-elle défaut ? Evoquant un article de Jacques Rivette intitulé «De l'abjection» paru dans les Cahiers du cinéma (n°120 de juin 1961), Serge Daney commentait son refus de voir le film *Kapo* de Gillo Pontecorvo en raison d'un plan où l'on voit une personne se jeter sur les barbelés pour s'y suicider : «Où finit l'événement ? Où est la cruauté ? Où commence l'obscénité et où finit la pornographie ? Je sentais bien qu'il s'agissait là, taraudantes, de questions inhérentes au cinéma d'après les camps». (...) Ce cinéma moderne avait une caractéristique : il était *cruel* ; et nous en avions une autre : nous acceptions cette cruauté. La cruauté était «du bon côté» ²¹.

L'art, en symbiose avec l'état de notre société, manifeste ses limites et possibilités. Une société prête à se suicider (ce fut le cas durant la période des deux guerres mondiales, et d'ailleurs depuis, avec la guerre froide... et la permanence d'armes de destruction massive) ne se compose-t-elle pas d'individus capables de démontrer ou d'éprouver cet état de fait ? S'il a été dit que ce n'était pas seulement l'homme mais aussi l'humanité tout entière qui serait morte à Auschwitz, ne pourrait-on trouver quelque confirmation plastique affirmant la transmission du mortel phénomène au sein de notre communauté artistique ? Le sujet essentiel de l'art,

²⁰ Theodor Adorno, *Notes sur la littérature*, Flammarion, Paris, 1984.

²¹ Serge Daney, «Le travelling de Kapo», *Trafic*, n°4, 1992, P.O.L., pp. 15-16 et 29.

²² Bernard Marcadé, «Et in Mendieta ego», *Art Press* n°253, janvier 2000 pp.38-41.

²³ Carole Boulbes, «Marina Abramovic», *id.*, pp. 83-84.

²⁴ «Körperwelten», exposition de von Hagens, 22 sept. 2001 - 15 fév. 2002, Caves de Cureghem, Bruxelles.

²⁵ Dominique Frétard, «Jan Fabre, sous l'empire du sang, venge la Cour d'honneur», *Le Monde*, 22-23 juillet 2001, p.16

²⁶ Jean Clair, *La barbarie ordinaire. Music à Dachau*, op. cit., pp. 112 à 114.

l'homme, ne s'est-il pas trouver prêt à manifester par des démonstrations spectaculaires sa propre volonté de mise à mort ou de disparition ? Rappelons-nous les happenings des actionnistes viennois qui se violentaient atrocement en public ou qui, nus, plongeaient leurs mains dans les entrailles d'animaux éventrés (Nitsch, Brus, Muehl, Schwarzkogler). Ou encore Gina Pane lorsqu'elle se tailladait les veines en public. Et le contexte dans lequel se suicida l'artiste cubaine Ana Mandieta en 1985, après avoir énoncé que «l'art par une pratique magique et mythique est capable de restituer le sentiment de la séparation d'avec l'humain et de la perte d'une unité avec l'univers»²². Ou encore - la liste n'est pas close mais elle suffira pour notre démonstration - se souvient-on de Marina Abramovic lorsqu'elle présenta en fin 99 à la galerie Cent 8 à Paris une oeuvre intitulée «Avec un couteau tranchant, couper profondément dans le majeur de la main gauche, avaler la douleur» ?²³

Aborder la question des frontières de l'art, des limites au-delà desquelles l'artiste ne peut poursuivre sa quête, rejoint donc les limites du corps. Ce travail «aux extrêmes» est bien entendu caractéristique d'un mal de vivre fondamental. Le corps devient le lieu d'inscription de toutes les attitudes, de tous les phantasmes, de toutes les blessures. Corps de plaisir, corps d'appartenance, corps social, corps politique, corps médical, corps mort... fantasme de la disparition... Comment dire ?

Au-delà du registre de la volonté de disparaître existe un nouveau monde qui semble avoir intégré les paramètres de violence que nous évoquions. Il n'est alors plus question de mettre à mort, mais de réinvestir cette dernière pour l'esthétiser, la rendre intéressante, belle, artistique, voire plaisante. Ainsi en est-il des «œuvres» du professeur von Hagens qui nous propose une exposition de corps morts (humains et animaux) intitulée «Korperwelten» (Les mondes des

corps) dont sont mis en relief les organes. Ces corps, préalablement plongés dans des bains de polymères, ne sont plus considérés juridiquement comme des corps morts (ils devraient alors être enterrés) mais comme des «pièces» d'anatomie. Pour la première fois pour la plupart d'entre nous, nous avons tout loisir de voir «la mort en face»²⁴. Un monde spectral et théâtral enmiroir au théâtre des opérations ? Tous et tout pour le spectacle ? Que dire de cet «éloge de la folie, du sacré, de l'orgie, de la souillure, du pur, de l'impur» qui donne le ton à la pièce de Jan Fabre, *Je suis sang*, (qui fut représentée le 20 juillet à Avignon), dont il ressort qu'«il faut vivre sans craindre l'animal tapi en soi»²⁵. Pour attirer l'attention, il faut séduire... et la séduction aujourd'hui ne semble plus relever du même registre qu'autrefois.

Amnésie, totalitarisme soft et postmodernisme

Jean Clair, tout comme d'ailleurs Paul Virilio dans l'article déjà cité, recense les points du programme nazi qui semblent avoir survécu au sein de notre société. En résumé, cela donne ceci : culte obsédant du corps, événements sportifs hissés au rang d'épiphanie pour les masses, humanité décidée à ne jouir que d'elle-même, jargon technocratique destiné à entretenir l'imposture intellectuelle et le mensonge, principe de plaisir systématiquement substitué au principe de réalité, invocation d'une mystérieuse Modernité adorée, mythe d'une vie de plus en plus longue, eugénisme de plus en plus ouvertement revendiqué par les scientifiques, mépris des «vies qui ne valent pas la peine d'être vécues»²⁶. Il est difficile d'être plus inquiet. Et l'on ne peut nier qu'une part de vérité traverse ces présupposés, même si l'on ne peut transposer telle quelle la reprise d'un programme défini dans le cadre d'un tout autre environnement. Un autre point,

en suite des précédents, mérite de retenir notre attention. On peut en effet constater qu'«effacer la mémoire (serait) aussi devenu l'idéal tacite de la société contemporaine»²⁷. Un bel exemple pour illustrer cette dernière affirmation nous est donné par Annette Wieviorka commentant les raisons de l'échec de la Conférence de Durban (Afrique du Sud) tenue cet été. «Elle a souhaité (la conférence) que chaque injustice du passé ou du présent soit réduite à des mots, «génocide» et «crimes contre l'humanité», s'épargnant ainsi la tâche de donner un véritable contenu à ces injustices présentes. Elle a donné à croire que tout était semblable et se répétait à l'identique en tout lieu et en tout temps. En appelant sans cesse à l'histoire, elle a nié l'histoire»²⁸. Jean-François Mattéi complète le tableau par sa définition du postmodernisme : «La rupture envers les temporalités passées, la modernité en premier lieu, précipite l'immanence du sujet dans une dissémination infinie du sens. Tout se perd et tout se vaut dans un univers de signes, de montages et de collages qui, le rapport mimétique du réel désormais aboli, font scintiller le strass des simulacres dans la confusion chaotique des valeurs. (...) La postmodernité s'offre ainsi comme l'esthétisation du désespoir (...) après avoir abandonné toute croyance en une utopie rationnelle»²⁹. Ceci constitue une réponse en soi aux craintes énoncées par Jean Clair. Toutefois Mattei se référerait certainement à Walter Benjamin lorsque celui-ci exprimait que, «dans son principe même, l'œuvre reproductible (Duchamp par exemple a réa-

lisé des doubles de «Fountain») est libre de toute sujétion à un espace et à un temps, elle perd son lien à une filiation et à une tradition. (...) On passe du culte qui n'a même pas besoin de public, à l'exposition (...) et à la «publicité». Aux expériences auratiques de l'authenticité se substituent des expériences de la distraction engendrées par la consommation d'œuvres faites pour être continuellement reproduites et diffusées»³⁰. On comprend ce point de vue, pourtant la dissémination, grâce à la duplication des œuvres, offre une extraordinaire possibilité de partage des connaissances et par conséquent des opportunités supplémentaires de créations qui pourront elles-mêmes être injectées dans le circuit au bénéfice de tous. Le sens perdu relève pour Benjamin d'une filiation perdue. Ce n'est peut-être pas entièrement vrai dans la mesure où la copie n'efface pas nécessairement l'original mais simplement le reproduit.

En conclusion : éclipse et circulation du sens

Que sont devenues les avant-gardes au temps du postmodernisme ? Certains diront qu'elles perdurent et offrent réactivités et nouveautés, autre nom d'une créativité qui n'a d'existence propre que si elle est synonyme d'inventivité. Toutefois, on peut aussi dire qu'elles se sont épuisées dans ce contexte, aucune ne paraissant plus tirer à elle l'ensemble du monde artistique, ni même capable de révolutionner au sens premier

²⁷ Idem p.114.

²⁸ Annette Wieviorka, «L'étrange défaite», *Le Monde*, 19 sept. 2001, p.14.

²⁹ Jean-François Mattéi, *La barbarie intérieure - Essai sur l'immonde moderne*, Puf, Paris, 2001.

³⁰ Walter Benjamin, «L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique» in *Sur l'art et la photographie*, Arts et Esthétique, Paris, 1997, pp.17-68.

³¹ Pierre Souchaud, «Territoire de non-sens, état de non-droit», *Libération*, mardi 30 décembre 1997.

³² Mario Costa, *Le sublime technologique*, Edisud, Lausanne, 1994, p.41.

la culture. La diffraction des apports étant trop générale et l'offre pléthorique, il s'ensuit une équivalence des créations médiatisées ou marchandisées. Mais celles-ci, réunies en un ensemble, en une entité, semblerait pouvoir constituer alors en soi une avant-garde globale. Autrement dit, la coexistence de l'ensemble des courants vivants aboutirait, c'est une hypothèse, à un «mouvement» collectif qui ne dirait pas son nom et qui donnerait à voir un résultat en mutation permanente générant dans l'équivalence une créativité infinie.

Il y a quelque chose d'absurde à vouloir condamner de facto l'immense créativité qui se déploie sous nos yeux. Et pourtant on saisit aussi que notre culture s'est distancée du modernisme jusqu'en s'en dissociant en raison des cataclysmes historiques du XX^{ème} siècle. Disons que le mot «sens», nous l'avons saisi, a pris une tout autre signification qu'à l'époque du modernisme. Serge Daney évoquait la question morale d'un monde cruel auquel nous appartiendrions. Sur ces traces, autre exemple, un critique d'art du journal *Libération* rapporta les propos suivants tenus par Daniel Buren (le peintre des colonnes de la cour du Louvres) lors d'une interview : «ceux qui vomissent mon œuvre sont les petits-enfants de ceux qui crachaient sur Renoir». La réaction du journaliste : «On croit rêver devant un aussi colossal manque de vergogne, on est stupéfié par cette conjugaison inouïe de toute la fatuité, la bêtise, la malhonnêteté et la misère du monde (car enfin, rien ne prouve que si Renoir était encore de ce monde, il n'exécuterait pas Buren comme le plus beau crachat qu'on ait jamais fait sur son œuvre)»³¹. Ceci fait-il sens ou pas ? Ce sens, aujourd'hui, semble appartenir à chacun et se mesurer à l'aune de l'avis des autres.

La violence de notre XX^{ème} siècle aura significativement modifié la sensibilité humaine et son intelligence des phénomènes.

A dire vrai, il est possible que la conscience humaine se soit considérablement réduite. Vécue au présent, sans projet utopique, elle n'envisage rien d'autre que la poursuite de son propre épanouissement.

L'humanité postmoderne se développe à présent dans un nouveau cadre relationnel et organisationnel qui tendra de plus en plus à se structurer par les réseaux de communication. La question restera de savoir comment qualifier, au sein de ces réseaux dont internet est la figure de proue, l'art qui s'y développera (qui n'est pas sans rappeler la volonté de «modernisme» des futuristes). Ecrasement de la mémoire, déréalisation, éloge de la technologie, voilà le programme. Mario Costa est d'avis que l'on glisse actuellement de la notion de «personnalité artistique à celle de chercheur esthétique épistémologique». Il constate que «la vie de l'artiste, ses émotions, sa vision du monde, ne sont plus des éléments indispensables de son travail et donc n'intéressent plus personne, (et que) le style personnel devient une expression dépourvue de sens. La loi d'Archimède, la lampe d'Edison, les équations d'Abel ou la courbe de Gauss n'ont rien des sujets auxquels ils appartenaient ou qui les ont conçus, elles ne savent rien de leur vie ou de leur mort, et pourtant elles appartiennent à eux pour toujours. Les produits du «sublime technologique» ont le même statut théorique que ceux qu'on vient de rappeler, avec la seule différence non négligeable qu'ils ont une intentionnalité esthétique»³².

L'usage de cette technologie, vu de la sorte, semble quelque peu continuer à manquer d'humanité. On restera pour un temps encore, à ce qu'il paraît, dans le registre de «froideur» que nous observons. Et l'on n'y parle plus d'art, mais d'intention esthétique...

Des témoins racontent...

CHARLES VAN WEST

Rescapé des camps

Encore un peu du vécu *

De corvées et de commandos de tout ordre, et de commandos en corvées, ce qui consistait par exemple en travaux ayant pour objet le nettoyage des latrines ou le transports de pierres dans une carrière, dont le seul but évident était de nous occuper et enfin pour en finir par nous réduire à l'épuisement dans des conditions innommablement pénibles, je fus un jour «embauché» au transport de rails de chemin de fer.

Je ne sus jamais à quoi pouvait bien servir ces déplacements mais je puis affirmer que les conditions dans lesquelles ils eurent lieu étaient on ne peut plus lamentables ; c'est franchement indicible !

Donc j'étais astreint au déplacement de rails. Nous formions une équipe d'une trentaine de malheureux, dont quelques-uns ressemblaient à des épaves plutôt qu'à des hommes. Les rails étaient saisis à mains nues. Or il faisait froid à claquer... il ne neigeait pas, mais il pleuvait un de ces crachins que même chez nous en Belgique nous trouvons fort désagréables ; donc l'humidité venait s'ajouter à notre misère. Nous pataugions sur un terrain gluant, mouillé et argileux.

Nous avançons péniblement dans nos galoches usées, trop grandes ou trop petites ; elles restaient collées dans la boue à chaque

* XIVème chapitre de l'ouvrage *Témoignage d'un Ressuscité. 1913-1945. Bruxelles Auschwitz Bruxelles*, tome 2, s. éd, s.d.

pas que nous effectuions. Tour à tour nous trébuchions en perdant l'équilibre et risquant de tomber. Nous essayions de maintenir un certain rythme d'ensemble qui nous était imposé, sous les cris, les huées et les insultes des kapos, des SS et des gardiens, qui ne ménageaient pas les coups de cravaches.

Les rails, contrairement à ce qui aurait logiquement dû se faire si notre univers avait été celui d'un monde civilisé, c'est-à-dire, en se servant par exemple de crochets, on nous les fit porter les bras tendus au-dessus de nos têtes, sans aucun doute pour procurer encore un sadique plaisir à ceux qui nous opprimaient.

En pareil cas, la logique voudrait que nous fûmes au moins tous de taille égale... on comprend pourquoi.

J'étais parmi les plus petits du commando. Je ne pouvais donc pas atteindre les rails qui évoluaient au-dessus de ma grandeur.

Cependant, je restais les bras tendus, faisant semblant de porter comme les autres, essayant ainsi de ne pas me faire remarquer. Faisant mine de ne rien dire, les gardiens et les SS m'observaient à distance. Je pressentais leur ignoble manège, craignant le pire. Assurément ils se marraient en me voyant toujours m'en aller avec les autres, les bras tendus en l'air qui ne portaient pas, n'atteignant jamais les rails.

Quant à mes coéquipiers, ils se sentaient lésés lorsqu'ils se rendirent compte de mon inefficacité. Ne devaient-ils pas en effet, porter la partie du poids que je n'assumais pas ? Une telle situation donnait évidemment un surcroît de jouissance malsaine aux préposés à notre surveillance.

Il m'arrive de raconter cet exploit à mes petits enfants... Ils disent en riant : «Papy... tu ne travaillais qu'à mi-temps à Auschwitz ! De quoi te plains-tu ?» Ils étaient encore fort jeunes au moment où ils s'exprimaient ainsi, et aimaient s'amuser. Espiègles, ils me

taquinaient sans mauvaises intentions et riaient... J'ai assurément pardonné, car un tel tableau dans les yeux d'un enfant pouvait faire penser à un de ces films burlesques de Charlot (Charlie Chaplin), qui nous amusait très fort au temps béni de ma jeunesse.

Cependant je vivais un drame, car il y avait tant de tragique dans le déroulement de cet épisode unique de mon existence !

L'état véritablement animal dans lequel j'étais en train de m'enfouir chaque jour davantage, incitait mes camarades, dont l'humanité était aussi devenue inexistante, à me lancer eux aussi les mêmes insultes qu'ils avaient appris des SS et des hommes aux triangles verts (les droits communs, assassins et escrocs sortis des geôles allemandes et polonaises), devenus de précieux adjoints de ces SS, ceux qui avaient été extraits des prisons par Hitler. Ils étaient dix fois plus cruels envers nous et plus inhumains que leurs maîtres à notre égard et dont ils recevaient pour cette besogne infâme un peu de pain en plus que nous !

Donc, instinctivement, malgré eux et vu une certaine situation de self-défense, mes camarades avaient adopté les tactiques innommables de nos bourreaux. Ainsi s'intégrèrent-ils à leur propre insu et douloureusement dans le contexte de notre vie concentrationnaire.

Certains d'entre eux, devenus furieux, me menaçaient de coups et m'injuriaient !

Ce jour là je fis réellement connaissance de ce que valait l'homme abandonné à lui-même et à la solitude de l'âme. J'ai pu me rendre compte à quel niveau de bassesse et d'ignorance certains êtres humains peuvent tomber lorsqu'ils se trouvent réduits à eux-mêmes, poussés à une lutte égoïste pour la survie !

Oui, la vie au camp, franchement indicible, dans laquelle on nous avait obligé à vivre, était en train de nous détruire progressive-

ment à petits feux en faisant de nous de véritables réductions d'hommes à l'image de ce que les nazis avaient essayé de donner de nous au monde, c'est-à-dire de véritables sous-hommes comme ils appelaient «la race juive» !

Si je n'avais eu la force de caractère, le moral de fer, mes grandes possibilités d'adaptation, hormis la santé et la force physique en diminution chaque jour pourtant, je serais devenu ce sous-homme, cet espèce d'ilote, ce serf comme au temps de l'État au temps des Spartiates, 900 ans avant J.-C., tenus eux aussi (mais il y a trente siècles de cela ...)

constamment dans l'abjection la plus dégradante qui soit.

Et moi, dans un tel contexte, comment se pouvait-il que j'aie pu résister à ces méthodes d'un autre temps, dont le peuple allemand et le vingtième siècle se sont littéralement déshonorés en nous laissant croire qu'ils étaient civilisés ?

Ainsi étions-nous occupés à évoluer étrangement dans l'antre du «sublime» régime hitlérien qui avait prétendu imposer au monde une paix de cette espèce pour mille ans !!

Informations

IN MEMORIAM

Tobie CYMBERKNOFF

Notre Tobie n'est plus.

Ami dès la plus tendre enfance, ami de toujours, Partisan Armé, la modestie et la simplicité même, Tobie vient de nous quitter.

Notre mémoire de survivants est peuplée de tous ces visages, de tous ces êtres aimés qui ne sont plus. Chaque année emporte un des nôtres dans cette « armée de l'ombre » qui hante nos sommeils et nos insomnies.

Baron Paul Halter,

Président

VOYAGE D'ÉTUDE ANNUEL À AUSCHWITZ-BIRKENAU

La Fondation Auschwitz organise du 08 au 13 avril 2002, durant les vacances scolaires de Pâques, son prochain voyage d'étude annuel à Auschwitz-Birkenau. Comme chaque année il sera destiné prioritairement aux enseignants, aux éducateurs et aux animateurs culturels afin que ces derniers transmettent notre message aux plus jeunes générations et que la mémoire des crimes et génocides nazis soit préservée.

Le déplacement est prévu en avion et le logement à l'Auberge M.D.S.M. à Oswiecim en pension complète et chambre commune.

Les visites des camps et les séminaires sur place sont encadrés et animés par des survivants des camps de concentration et d'extermination, témoins de ce tragique épisode de notre histoire.

Les frais de participation s'élèvent à **372 € (15.000 Bef)** pour les enseignants, éducateurs et animateurs culturels et **620 € (25.000 Bef)** pour les personnes n'entrant pas dans ce cadre - si des places restent disponibles ! Sont inclus dans ces prix : voyage en avion, tous les transferts en car, le logement en pension complète, visites des camps et diverses visites guidées.

Le programme (sous réserve de modifications) se déroulera comme suit :

- 08/04 Matin :** Vol Bruxelles-Cracovie
A-M : Visite de Cracovie
 Transfert vers Oswiecim
 Installation à l'Auberge MDSM
- 09/04 Matinée :** Visite du camp d'Auschwitz I avec des guides du Musée et les témoins

Hommage
 au 'Mur des Fusillés'
 Projection du film
 'Les témoins silencieux'

A-M : Conférence & débat

10/04 Matin : Visite de Birkenau
 avec divers hommages

A-M : Projection du film
 'Un jour les témoins
 disparaîtront'
 Conférence & débat

11/04 Matin : Visite des Blocs
 Nationaux à Auschwitz I

A-M : Conférence & débat

12/04 Matin : Conférence & débat

A-M : Visite de Monowitz,
 Oswiecim et Birkenau

13/04 Retour vers Bruxelles
 Suivant horaire,
 matinée libre.

Les personnes intéressées par cette importante activité annuelle de la Fondation peuvent prendre contact avec son Secrétariat (Tél : 02 / 512 79 98 - Nadine Praet).

LES SÉMINAIRES DE LA FONDATION AUSCHWITZ

Questions approfondies d'histoire et de mémoire des crimes et génocides nazis

La Fondation Auschwitz organise, sur une base annuelle, un cycle de formation à destination des enseignants du secondaire. Chaque cycle comprend quatre séminaires résidentiels (vendredi et samedi) animés par des spécialistes des différentes disciplines impliqués dans les thématiques envisagées.

Pour assurer une discussion approfondie, des textes sont préalablement distribués aux enseignants inscrits. Durant le séminaire, ces textes font l'objet de débats après une brève présentation par le formateur. Les enseignants peuvent participer à un ou plusieurs séminaires s'ils le désirent. Les quatre séminaires de l'année 2000-2001 furent les suivants :

• **Séminaire I :**

«L'Art comme support de la mémoire. La problématique de la représentation»

**Buzenol, vendredi 2
et samedi 3 février 2001**

Ce séminaire qui s'est tenu au Centre de Dépaysement et de Plein Air de Buzenol en Province du Luxembourg a connu un franc succès. Vingt-huit enseignants ont pris part à ce séminaire qui avait pour thématique *L'Art comme support de la mémoire. La problématique de la représentation*. Différents aspects de cette thématique ont été abordés tels que l'art concentrationnaire, les arts plastiques après la Seconde Guerre mondiale et la fracture qui en a résulté, les monuments et mémoriaux pour les victimes, l'art conceptuel, ... Il s'agissait surtout de l'Art plastique puisque la littérature avait quant à elle déjà fait l'objet d'un séminaire lors du précédent cycle de formation (2000). Un corpus de textes avait été également envoyé au préalable aux participants afin qu'ils puissent se familiariser avec le sujet et susciter la réflexion avant les débats qui ont lieu lors des séances de travail. Les travaux furent dirigés par Monsieur Jacques Aron, architecte, essayiste et critique d'art (AICA), professeur honoraire à l'Institut d'architecture de la Cambre, et Monsieur Daniel Weyssow, licencié en histoire de l'Art et collaborateur scientifique à la Fondation Auschwitz. De nombreuses diapositives

sélectionnées par les deux animateurs illustraient de manière très précise et subtile leurs propos ce qui permit aux participants de bien visualiser ce sur quoi nous discutons et débattions. Quatre rescapés étaient également présents pour partager leur expérience et participer aux débats. Ce séminaire fut une grande réussite tant au point de vue du travail - les animateurs ont réussi à transmettre une masse considérable de matière en seulement deux jours et cela d'une manière très agréable et qui plus est participative - qu'au point de vue des contacts fructueux qui se sont noués entre les participants, les rescapés, les animateurs et le personnel de la Fondation Auschwitz.

• **Séminaire II :**

*«Les Totalitarismes.
Préconditions et systèmes.»*

**Tournai, vendredi 18
et samedi 19 mai 2001**

Notre second séminaire s'est tenu dans la Province du Hainaut, à l'auberge de jeunesse de Tournai. Vingt-neuf enseignants prirent part à ce séminaire qui portait sur un thème particulièrement important et qui intéresse la plupart des disciplines (histoire, morale, religion, sciences humaines). Ce séminaire animé par Monsieur Yannis Thanassekos, directeur de la Fondation Auschwitz et par le Prof. Silvain Keuleers de la Vrije Universiteit Brussel, a été, de l'avis de tous les participants, très enrichissant et particulièrement prolifique en échanges. La petite taille relative du groupe - la fin mai étant une période relativement chargée pour certains enseignants - a permis à tous les participants d'exprimer leur points de vue et d'alimenter le débat en réflexion très diverses. Pendant les deux journées de travail nous avons exploré le concept de Totalitarisme, son histoire depuis sa première utilisation par des antifascistes ita-

liens et sa récupération par les fascistes eux-mêmes jusqu'à aujourd'hui et les différents contenus que lui attribuent les spécialistes de différentes disciplines que sont l'histoire, la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, les sciences politiques. Comme pour tous nos séminaires, les enseignants avaient reçu au préalable un ensemble de textes relatifs à la thématique traitée. Une trentaine de textes et d'articles allant de 1930 à nos jours illustraient les principales évolutions du concept et les polémiques qu'il soulevait. Les participants ont particulièrement apprécié la teneur des interventions et des débats.

• Séminaire III :

«*Histoire et Cinéma.
Quelle représentation ?*»

(sur base d'extraits de films)

**Péruwelz, vendredi 28
et samedi 29 septembre 2001**

Ce troisième séminaire a été organisé au Centre de Dépaysement et de Plein Air «La Roseraie» à Péruwelz. Quarante-six enseignants y ont participé activement. Comme pour tous les autres séminaires, un corpus de textes relatif à la problématique abordée leur avait été préalablement envoyé afin qu'ils puissent s'initier aux sujets abordés. Cette activité a été animée par le Professeur Adolphe Nysenhoc de l'Université Libre de Bruxelles, par le Professeur Geneviève Vancouwenbergh de l'Université Libre de Bruxelles et par Madame Lydia Chagoll, cinéaste et écrivain.

Le travail consista en l'analyse et la discussion sur base d'extraits de films (documentaires et fictions) portant sur les crimes et génocides nazis ainsi que sur des montages à caractère pédagogique.

Les débats entre les enseignants et les animateurs se sont avérés particulièrement intéressants et stimulants. L'apport pédagogique

de cette rencontre a été apprécié par les enseignants qui utilisent de plus en plus les supports audiovisuels dans leur enseignement.

• Séminaire IV

«*Les Sciences sous le IIIème Reich*»

Bruxelles, 16 et 17 novembre 2001

Tenu à la Haute Ecole Francisco Ferrer (Région de Bruxelles-Capitale), ce Séminaire a accueilli quarante-huit enseignants. Comme chaque année, il était organisé en collaboration avec l'Inspection de l'Enseignement de la Ville de Bruxelles dans le cadre de la «formation continuée» des enseignants de la Ville. Un important corpus de textes a été préalablement envoyé aux inscrits afin qu'ils puissent s'initier à cette thématique à la fois vaste et particulièrement complexe. Les animateurs étaient le Professeur Docteur Janos Frühling de l'Université Libre de Bruxelles ; Médecin-Directeur du Centre des tumeurs - Institut Jules Bordet ; le Professeur Benoît Massin, Chercheur au Max Planck Institut de Berlin auprès de la Commission présidentielle «Histoire de la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft sous le nazisme» et le Professeur Docteur Willy Szafran, Chef du Département Psychiatrie à l'AZ-VUB.

La matinée du vendredi 16 novembre a été consacrée à trois interventions centrales des professeurs Frühling et Massin sur l'ensemble des disciplines scientifiques sous le IIIème Reich (des mathématiques à la sociologie en passant par les sciences bio-médicales, la géographie, la physique...). L'après-midi et toute la journée du samedi 17 novembre ont été consacrés à des débats entre les animateurs et les enseignants qui y ont activement participé. Une grande partie de la discussion s'est portée sur le développement des sciences sous le IIIème Reich et l'implication et les responsabilités, notam-

ment de médecins, dans les crimes nazis. Les participants ont apprécié le haut niveau et les compétences des animateurs et ont été particulièrement satisfaits de l'apport pédagogique et scientifique des ces deux journées.

CONFÉRENCES PÉDAGOGIQUES

La Fondation Auschwitz organise à la demande des préfets, directeurs et enseignants des établissements scolaires ou centres culturels des conférences pédagogiques animées par des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis. Ceux-ci se sont notamment rendus en 2001 dans les Etablissements scolaires suivants :

Institut Emile Gryson (Anderlecht à, Athénée Royal Gatti de Gamond (Bruxelles), Institut de l'Enfant Jésus (Bruxelles), Institut St Julien Parnasse (Bruxelles), Ecole La Futaie (Watermael-Boitsfort), Lycée du Hainaut - Valenciennes (France), Institut St Etienne (Mont Saint Guibert), Ecole francophone de Wemmel, Institut Notre Dame des Champs (Uccle), Lycée Français (Uccle), Ecole provinciale de Commerce (Hasselt), IPES (Tubize), Athénée Royal de Braine-le-Comte, Institut St Joseph (Bastogne), Ecole La Sapinière (Watermael-Boitsfort), Ecole Européenne (Mol), Foyer Culturel de Beaumont, Athénée des Pagodes (Bruxelles, Athénée Fernand Blum (Bruxelles, FGTB (Bruxelles), Ecole communale publique de Rance, Ecole communale de Grand Rieu, Haute Ecole Normale de Mons, Ecole communale «La Bruyère» (Blaton), Centre Culturel de Sivry-Rance, Lycée Français de Uccle, Vrije Technische Instituut - Tielt, Athénée R. Cateau (Bruxelles), Institut Don Bosco (Bruxelles), Athénée Charles Janssens (Bruxelles), Ecole Schumann (Bruxelles),

Ecole Beth Aviv (Bruxelles), Collège Berlaimont (Waterloo),...

Nous tenons une fois de plus à remercier nos conférenciers qui se rendent à travers le pays afin de perpétuer et répercuter notre message auprès des jeunes et des moins jeunes.

CONCOURS ANNUEL DE DISSERTATION 2001-2002

L'épreuve du concours de dissertation s'est déroulée le vendredi 25 janvier 2002.

Onze prix d'une valeur de 30.000 BEF, composés d'un diplôme, d'un chèque de 5.000 BEF (10.000 BEF pour le prix attribué par l'Assemblée de la Commission Communautaire Française) et d'une invitation à participer gratuitement, dans la mesure des possibilités financières, au voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau organisé par la Fondation Auschwitz, seront attribués. Ce voyage, d'une valeur approximative de 30.000 BEF est d'une durée de 5 jours. Il aura lieu du 8 au 13 avril 2002 durant les vacances scolaires de Pâques. Parmi ces onze prix, deux seront attribués aux deux lauréats de la Région de Bruxelles-Capitale, l'un, couvrant également le Brabant wallon, étant offert par la Fondation Auschwitz, et l'autre par l'Assemblée de la Commission Communautaire Française. De même, deux Prix seront attribués aux deux lauréats des Provinces de Brabant wallon, de Namur, de Hainaut, de Liège et de Luxembourg, l'un par la Fondation Auschwitz, et l'autre par les Députations permanentes de chacune des Provinces précitées. En outre, deux prix supplémentaires d'une valeur de 3.000 BEF seront offerts par la «Table-Ronde 44» à deux lauréats de l'Arrondissement de Neufchâteau. La Fondation Auschwitz se réserve le droit de publier les travaux primés.

PRIX DE LA FONDATION AUSCHWITZ 2000-2001

Depuis 1986, notre Centre attribue annuellement un Prix Fondation Auschwitz destiné à récompenser des travaux de fin d'études universitaires ou constituant des recherches inédites et originales portant sur l'histoire et la mémoire des crimes et génocides nazis.

Pour l'année académique 2000-2001, les onze travaux suivants nous ont été déposés (date limite du dépôt, le 31 décembre de chaque année) :

ALLARD Dominique, *La vie des enfants touchés par la guerre. Sensibiliser les enfants du cycle supérieur pour les éduquer à la citoyenneté*. Travail de fin d'études présenté en vue de l'obtention du titre d'Instituteur(trice) primaire. Département pédagogique de Malonne, Ecole Normale Primaire, Haute Ecole Namuroise Catholique (HENaC).

ASSELBERGHS Liesbeth, *De holocaust. Een gids voor leerkrachten*. Eindwerk ingediend tot het behalen van de graad van Leraar Secundair Onderwijs Groep 1, Algemene vakken - Plastische opvoeding, Groep T, Pedagogische Hogeschool Leuven.

BOES Kathleen en LUYTEN Katrien, *Mondelinge geschiedschrijving en getuigenissen over het concentratiekamp Bergen-Belsen*. Scriptie aangeboden tot het verkrijgen van het diploma van Licentiaat Vertaler. Katholieke Vlaamse Hogeschool Antwerpen.

BAUHERZ Henri, «*N'ont-ils rien compris ? ou à la recherche des leçons du passé*», Essai.

BRUGVIN Caroline, *Témoigner sur Ravensbrück : miroir de la réalité ou prisme déformant ? Analyse de témoignages de résistantes déportées de France vers le camp*

de concentration de Ravensbrück, Maîtrise d'histoire contemporaine, UFR des Sciences de l'Homme, du langage et de la Société, Université de Franche-Comté.

CAUDRY Carole, *La déportation vue et racontée par les femmes. Etudes de quelques témoignages*, Mémoire de licence en langues et littératures romanes, Université de Liège.

FOSSION Pierre et REJAS Mari-Carmen, *Siegi Hirsch : Au Cœur des Thérapies*, Essai biographique.

HERZHAFT-MARIN Yvette, (Hannah ETTEL), *Le caillou de Lune*, Roman.

SANSDRAP Julie, *Le pardon chez Vladimir Jankélévitch. Description, Interrogations*. Mémoire de Licence, section de Philosophie, Université de Liège.

SORANI Riccardo, *Arte e Testimonianza : L'immaginario figurativo nella Shoah*, Tesi di Laurea, Corso di Laurea in Lettere Moderne, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli studi di Milano.

DI PALMA Sara Valentina, *Bambini e adolescenti, nella Shoah. Storia e memoria della persecuzione nazista e fascista*, Corso di Laurea in Storia Contemporanea, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Siena.

Parmi les onze travaux qui nous ont été déposés cette année académique 2000-2001, deux étaient de remarquable qualité. Pour cette raison, exceptionnellement, le prix a été dédoublé (2 x 2.500 €) afin de pouvoir être attribué à :

Madame Caroline BRUGVIN pour son travail intitulé *Témoigner sur Ravensbrück : miroir de la réalité ou prisme déformant ? Analyse de témoignages de résistantes déportées de France vers le camp de concentration de Ravensbrück*, Maîtrise d'histoire contemporaine (Université de Franche-Comté) et à :

Madame Sara Valentina DI PALMA pour sa recherche intitulée *Bambini e adolescenti, nella Shoah. Storia e memoria della persecuzione nazista e fascista*, Corso di Laurea in Storia Contemporanea (Università degli Studi di Siena).

La séance académique de remise du Prix a eu lieu le mercredi 16 janvier 2002 à 18 heures en la Salle Gothique de l'Hôtel de Ville de Bruxelles en présence de Monsieur Freddy THIELEMANS, Bourgmestre de la Ville de Bruxelles ; du Collège Echevinal, de la Ville de Bruxelles ; de Madame Françoise DUPUIS, Ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique du Gouvernement de la Communauté Wallonie-Bruxelles ; de Monsieur Jacques RUMMELHARDT, Ambassadeur de France ; de Monsieur Gaetano CORTESE, Ambassadeur d'Italie ; du Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz et de son Président, le Baron Paul HALTER.

D'autre part, trois candidats pourront bénéficier de l'application de l'article 4 du règlement du Prix de la Fondation Auschwitz qui donne au Conseil d'Administration la faculté de leur attribuer une aide financière afin de poursuivre leurs travaux. Ces candidats sont Yvette HERZHAFT-MARIN, Julie SANSDRAP et Riccardo SORANI.

Prix PRIMO LEVI

«sous le patronage du Ministre-Président Hervé HASQUIN»

Les groupes de jeunes de 15 à 25 ans souhaitant participer à ce prix doivent renvoyer leur bulletin de participation, pour le 30 novembre 2002 au plus tard. Rappelons que ce prix vise à récompenser un projet ou une réalisation d'un groupe de trois jeunes au moins qui constitue une contribution à l'analyse

de l'univers concentrationnaire, des processus qui l'ont engendré et de ses différentes formes d'actualisation. Le prix est accessible aux Mouvements de Jeunesse, Centres culturels, Maisons de jeunes et à l'enseignement supérieur non-universitaire.

Il doit s'agir d'un projet visant à développer une meilleure prise de conscience des responsabilités du citoyen dans notre démocratie. La forme est laissée à l'appréciation du groupe : pièce de théâtre, cassette vidéo, CD-Rom, site Internet, travail de fin d'études, outil pédagogique de recherche...

L'initiative présentée peut être soit un projet (à réaliser), soit un projet en cours, soit une réalisation. Dans ce cas, elle ne peut être antérieure à un an. Le Prix est de 1.250 €

La Fondation Auschwitz et sa commission pédagogique étudieront avec le(s) groupe(s) lauréat(s) la meilleure façon de faire connaître le(s) projet(s) primé(s).

Des renseignements complémentaires peuvent être obtenus au secrétariat de la Fondation Auschwitz (02/512.79.98)

CAHIER INTERNATIONAL SUR LE TÉMOIGNAGE AUDIOVISUEL DES VICTIMES DES CRIMES ET GÉNOCIDES NAZIS

A l'initiative de la *Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis* qui s'est tenue à Bruxelles en mai 1996, l'ensemble des

équipes présentes ¹ a pris la résolution de publier deux fois par an un *Cahier International* entièrement consacré à l'étude du témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis. Les Editions de la Fondation Auschwitz ont pris en charge cette nouvelle publication.

L'objectif de la publication est de réunir une série de contributions relatives aux problèmes et questions que soulèvent le travail d'enregistrement audiovisuel des témoignages, les perspectives de leur utilisation scientifique et pédagogique, leur méthodologie, leurs conservation et diffusion, la coordination des différents projets au niveau international... En outre, elle a également pour but de diffuser des résultats et projets de recherche relatifs à l'étude des témoignages audiovisuels des victimes des crimes et génocides nazis.

Sommaires des numéros parus

N°1, juin 1998, 187 p. : Geoffrey Hartman et Yannis Thanassekos, «Pour une étude du témoignage audiovisuel des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis/For a Study of the Audiovisual Testimony of Survivors from the Nazi concentration and extermination Camps» (p.7-14), Nathan Beyrak, «The Contribution of Oral History to Historical Research» (p.15-20), Régine Waintrater, «Militantisme et recherche» (p.21-26), Sydney Bolkosky, «Reflections on the 'Education' of Child Victims of the Holocaust who survived» (p.27-31), Alberta Gotthardt Strage, «The Utilisation of Audio-Visual Testimonies by Holocaust Survivors for Educational Purposes at Primary, Secondary, and Tertiary Levels in England» (p.33-39), Manette

Martin-Chauffier, «Déportés de Dieu» (p.41-46), Loretta Walz, Von Kaninchen zu Königinnen. Die medizinischen Versuche an polnischen Frauen in Ravensbrück am Beispiel von drei Polinnen» (p.47-56), Henry Greenspan, «Making a Story from what is not a Story : Constructing the Tellable in Recounting by Holocaust Survivors» (p.57-63), Michel Rosenfeldt, «Indexation des interviews audiovisuelles. Compte-rendu du travail réalisé depuis la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis» (p.65-75), Anita Tarsi, «The urge to draw was greater than the need to document. The Experience of being an Artist in Ghetto Terezin through the Eyes of a Survivor» (p.77-82), James Young, «Les témoignages audiovisuels de l'Holocauste : Rendre à l'histoire les visages de la mémoire» (p.83-102), Judith Hassan, «Memory and Remembrance. The Survivor of the Holocaust 50 years after Liberation» (p.103-109), Josette Zarka, «Mémoire de l'injustifiable - Le cri du Pourquoi» (p.111-121), Joanne Weiner Rudof, «Shaping Public and Private Memory. Holocaust Testimonies, Interviews and Documentaries» (p.123-130), Izidoro Blikstein, «Sémiotique de l'univers concentrationnaire dans l'oeuvre de Primo Levi» (p.131-139), Roger Simon, «The Contribution of Holocaust Audio-Visual Testimony to Remembrance, Learning and Hope» (p.141-152), Jacques Walter, «Dispositifs télévisuels et identités médiatiques des survivants. 'Vie et mort dans les camps nazis'» (p.153-170), Carla Giacomozzi et Giuseppe Paleari, «'Geschichte und Erinnerung' und'...per

¹ Liste des participants dans *Du témoignage audiovisuel*, Actes de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis, Bruxelles, 9-11 mai 1996, sous la direction de Yannis Thanassekos et de Anne Van Landschoot, *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° spécial 53, Bruxelles-Paris, octobre-décembre 1996.

non dimenticare'. Erfahrungen von zwei Gemeinden Italiens» (p.171-179).

N°2, décembre 1998, 138 p. : Alexander Von Plato, «Victims' Competitions ?» (p.7-14), Sydney Bolkosky, «The Survivor Search for 'Meaning'» (p.15-22), Josette Zarka, «Les adolescents dans les camps d'extermination» (p.23-34), Eva Lezzi, «Verfolgte Kinder : Erlebnisweisen und Erzählstrukturen» (p.35-63), Henry Greenspan, «The Tellable and the Hearable : Survivor Guilt in Narrative Context» (p.65-71), Geoffrey Hartman, «Autour de la 'Survivors of the Shoah Visual History Foundation' / *About the 'Survivors of the Shoah Visual History Foundation'*» (p.73-89), Hubert Galle, «Mais où est donc passé le réalisateur... ?» (p.89-91), Stephen D. Smith, «Beyond Testimony : Witness, Visual History and Education» (p.93-98), Nathan Beyrak, «Testimonies of Non-Jewish in Poland» (p.99-104), Loretta Walz, «Zwangsarbeit für Siemens in Ravensbrück» (p.105-117), Paula J. Draper, «The Liberated Remember Reflections of Canadian Holocaust Survivors» (p.121-130).

N°3², juin 1999, 256 p. : Allocutions d'ouvertures/*Opening Speeches* (p.9-18), Présentations des travaux/*Presentation of the issue* : Yannis Thanassekos, «Du recueil des témoignages à leur mise en oeuvre. Rigueur scientifique et exigences éthiques» (p.21-26), Joanne Rudof, «What next ? Preserving recorded Testimonies for the Future» (p.31-36), Manette Martin-Chauffier, «Septante témoignages. Bilans et Réflexions» (p.37-42), Michel Rosenfeldt, «Développement quantitatif et qualitatif de notre programme audiovisuel depuis 1996» (p.43-47), Anita Tarsi, «On the Israeli Project The Eyewitness, the Interviewer and the

Historian» (p.49-52), Izidoro Blikstein, «Analyse sémiotique et linguistique des témoignages de survivants juifs non-allemands, résidents au Brésil. Etude comparative entre les survivants allemands et non-allemands» (p.53-57), Cathy Gelbin, «Concluding Remarks on Potsdam's 'Archive of Memory'» (p.59-63), Nathan Beyrak, «The Holocaust as seen through the Eyes of Bystanders and Collaborators» (p.65-68), Anne Van Landschoot, «D'un témoignage à l'autre : quelles démarches pour quelles réalisations ?» (p.69-74), Discussion générale/*General Discussion* (p.75-87), Jacques Walter, «Pour une périodisation des témoignages de survivants à la télévision» (p.91-102), Roger I. Simon, «'What Happens When We Press Play ?' : Future Research on the Substance and Use of Holocaust Audiovisual Testimony» (p.103-111), Joanne Rudof, «Present Research and Future Challenges» (p.113-117), Liliana Picciotto, «Expériences et réflexions sur le témoignage audiovisuel en Italie» (p.119-125), Alberta Strage, «Opportunities Lost and Found a Review of the British Experience» (p.127-129), Hélène Wallenborn, Le témoignage audiovisuel et le paradigme en histoire» (p.131-138), Iris Berlazky, «Characteristic Features of Child-Survivor Testimonies as They appear in their Narration» (p.139-146), Josette Zarka, «Analyse comparative des réactions à la 'pollution mortifère'. La mort dans l'âme» (p.147-156), Anita Tarsi, «Integration of Oral Testimony in a Planned Curricula. Two examples» (p.157-159), Joanne Rudof, «Beyond Research : Education and Popular Culture» (p.161-163), Carla Giacomozzi et Giuseppe Paleari, «Un sujet d'éducation : les camps de deux municipalités italiennes» (p.165-168), Geoffrey H. Hartman,

² Ce numéro comprend les Actes de la *Troisième Rencontre Internationale sur le témoignage audiovisuel des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis* qui s'est tenue à Bruxelles les 11, 12 et 13 juin 1999.

«Survivor Videotestimony : Challenges and Limits» (p.169-172), Denise Vernay, «Mémoires de la déportation'. Un Cédérom sur la déportation partie de France» (p.173-176), Josette Zarka, «Pollution humaine : promiscuité et proximité» (p.177-184), Izidoro Blikstein, «La crédibilité des témoignages des survivants et le négationnisme au Brésil : le cas des publications de la 'Revisão Editoria'» (p.185-189), Régine Waintrater, «Enjeux et dangers de l'entreprise testimoniale» (p.191-198), Discussion générale/*General Discussion* (p.199-217), Yannis Thanassekos, «Historisation et rapport existentiel à l'événement. Le *Cahier international* comme 'milieu de mémoire'» (p.221-224), Alberta Strage, «Future Possibilities for the *International Journal*» (p.225-226), Manette Martin-Chauffier, «Quelques thèmes de recherche ouverts par la juxtaposition des divers témoignages de rescapés» (p.227-230), Izidoro Blikstein, «The thematic Prospectives and the Role of *Cahier International* for the Development of interdisciplinary Studies of the Testimonies of Nazi concentration and extermination Camps Survivors» (p.231-232), Discussion générale/*General Discussion* (p.233-249).

N°4, décembre 1999, 96 p. : Sidney Bolkosky, «Voices, Visions and Silence : Reflections on Listening to Holocaust Survivors» (p.7-13), Jacques Walter, «Les Histoires du Ghetto de Varsovie. Archives historiques, mise en mémoire et dispositifs virtuels» (p.15-30), Stephen D. Smith, «Visual History : Creating New Forms of Discourses» (p.31-36), Izidoro Blikstein, «Securini, Bessarabie : un 'paradigme' de l'Holocauste» ? (p.37-41), Cathy Gelbin, «Die NS-'Vergangenheitsbewältigung' in der DDR und ihre Widerspiegelung im narrativen Prozeß» (p.43-57), Josette Zarka, «Communications, fantasmes et transmission. Quelques réflexions autour des

communications entre des survivants des camps nazis et leurs enfants» (p.59-69), Carla Giacomozzi et Giuseppe Paleari, «Erinnerungen Revue passieren lassen. Videos über Widerstand, Deportation und Befreiung. Ein Vorschlag zur Annäherung und wider das Vergessen» (p.71-79), Jean-François Forges, «Shoah, un film unique. L'histoire et la mémoire» (p.81-88).

N°5, septembre 2000, 93 p. : Yannis Thanassekos, «Un nouveau projet audiovisuel de la Fondation Auschwitz. Une série d'interviews post-interviews/*The Auschwitz Foundation's Latest Audiovisual Project. A series of Post-interviews Conversations*» (p.7-13), David Wolgroch, «Holocaust Testimonies : The Interviewer's Perspective» (p.15-20), Vincent Lowy, «Nuit sur la terre : La représentation des chambres à gaz à l'écran» (p.21-39), Alice Von Plato, «Witnesses of the Auschwitz Trial in Frankfurt (West-Germany) in 1963-1965» (p.41-52), Izidoro Blikstein, «Un 'modèle' particulier d'holocauste : La marche de Secureni (Bessarabie) vers...nulle part» (p.53-56), Iris Berlazky, «Women about the Women in the Holocaust (Testimonies and Memoirs : an Attempt of a New Outlook)» (p.57-73), Michel Rosenfeldt, «Evolution quantitative et qualitative de notre programme audiovisuel. L'indexation de nos interviews audiovisuelles» (p.75-78), Carl Friedman, «L'évangile selon Steven Spielberg» (p.79-84).

N°6, mars 2001, 104 p. : Eric Pedon, Jacques Walter, «De la découverte de photographies à l'esthétisation du témoignage. Chronique couleur du ghetto de Lodz» (p.7-18), Nathan Beyrak, «Oral Documentation of the Holocaust of Lithuanian Jewry. A project of the U.S. Holocaust Memorial Museum / The Jeff and Toby Herr Collection» (p.19-32), Jérôme Burtin, «Shoah, Comédie et représentation(s)» (p.33-54), Alberta Gotthardt Strage, «The Use of Audio-Visual

at the Permanent Holocaust Exhibition of the Imperial War Museum in London» (p.55-60), Josette Zarka, «Six ans de malheur. De l'enfance à l'adolescence sous les persécutions nazies» (p.61-72), Joel Van Cauter, «Clair chaos» (p.73-84), Renzo Stroschio, «Témoignages des survivants de l'holocauste : L'expérience de la libération» (p.85-90), Commentaires : Colloque «Psychanalyse et Génocides» : un exposé de Régine Waintrater sur les entretiens post-interviews menés par la Fondation Auschwitz (p.95-96).

N°7, septembre 2001, 100 p. : Michael André Bernstein, «The Shoah as a Show-Business / La Shoah version Show-biz» (p.7-12), Izidoro Blikstein, «L'Holocauste bessarabien : le salut des victimes... et la permanence de l'antisémitisme» (p.19-22), Isabelle Gavillet, «Les témoignages des déportés homosexuels» (p.23-42), Henry Greenspan, «On Testimony, Legacy, and the Problem of Helplessness in History» (p.43-52), Vincent Lowy, «Les têtes parlantes : Analyse croisée de la pratique de l'interview dans les films de Marcel Ophuls et de Claude Lanzmann» (p.53-86), Renzo Stroschio, «Témoignages des survivants de l'Holocauste. Une réflexion méthodologique» (p.87-92).

Conditions d'abonnement

Editions du Centre d'Etudes et de Documentation Fondation Auschwitz, 65 rue des Tanneurs, B-1000 Bruxelles
Abonnement annuel : 30 €
Institution : 50 €

EXPOSITION

Notre exposition *L'Univers concentrationnaire et la politique nazie d'extermination dans leur contexte historique 1914-1945* rencontre toujours un vif succès. Elle a été présentée durant l'année 2001 à Hélicine (Administration Communale), Beaumont (Centre Culturel), La Roche-en-Ardenne

(Administration Communale), Sivry-Rance (Centre Culturel), Beauvechain (Administration Communale), Sprimont (Foyer Culturel), La Bruyère (Administration Communale), Grace-Hollogne (Administration Communale), Walcourt (Administration Communale), Braine l'Alleud (Maison de la Laïcité), Bertogne (Administration Communale), Quaregnon (Maison Culturelle), et Braine-le-Comte (Administration Communale)

LES ARCHIVES DE LA FONDATION AUSCHWITZ

ETAT DES FONDS

La Fondation Auschwitz dispose de plusieurs fonds d'archives qui sont en grande partie inventoriés et indexés sur support informatique. Ces documents présentent un intérêt remarquable notamment par leur valeur historique, culturelle et sociale. Afin d'encourager leur exploitation scientifique et pédagogique, nos archives sont accessibles aux chercheurs et aux étudiants universitaires. Elles sont conservées en nos locaux et consultables dès l'acceptation de la demande de consultation par la Fondation Auschwitz. En effet, toute consultation est soumise à une autorisation nominale délivrée sur base d'une demande écrite du directeur de la recherche précisant les cadres et les thèmes de la recherche ainsi que sa finalité. Il va de soi que l'utilisation de nos documents d'archives (écrits et oraux) doit être conforme au principe du respect dû à la mémoire des rescapés et à la mémoire de la déportation.

La Fondation Auschwitz dispose de plus de 12.000 pièces d'archives (documents écrits et photographiques) répartis dans différents fonds. Elle dispose également d'un important fonds audiovisuel composé des témoi-

gnages des rescapés. Ces témoignages ont été enregistrés sous forme d'interviews avec les collaborateurs de la Fondation Auschwitz depuis 1992. Ils sont accompagnés d'une fiche biographique reprenant les données factuelles relatives à la vie du témoin. En outre, un certain nombre de ces interviews est indexé de façon thématique avec renvoi au «time-code», ce qui facilite grandement la recherche.

ARCHIVES PAPIERS ET PHOTOGRAPHIQUES

Fonds de l'Amicale des ex-prisonniers politiques d'Auschwitz-Birkenau, camps et prisons de Silésie¹

Période couverte par le fonds : 1946-1986.

Importance matérielle : environ 2000 pièces.

Présentation du fonds : archives courantes de l'Amicale : papiers administratifs produits par l'Amicale (lettres, documents comptables, invitations, programmes,...) ; papiers administratifs reçus par l'Amicale (autorisations, agrégations,...) ; correspondance produite par des déportés, reçue par l'Amicale...

Fonds des papiers personnels des victimes des crimes et génocides nazis

Période couverte par le fonds : XIXe-XXe siècles.

Importance matérielle : environ 3000 pièces.

Présentation du fonds : dépôts des victimes des crimes et génocides nazis et de leurs

proches : papiers privés (lettres, carnets, autobiographies, dessins, poèmes), documents administratifs (pièces d'identité, attestations, autorisations,...), photographies personnelles,...

Fonds du Comité International d'Auschwitz (C.I.A)

Période couverte par le fonds : 1962-1996.

Importance matérielle : environ 3000 pièces (écrits, dactyl., imprimés ; originaux et fac-similés).

Présentation du fonds : archives courantes du C.I.A. de 1962 à 1996 : publications et papiers administratifs produits par le C.I.A. ; papiers administratifs et correspondance reçus par le C.I.A.

Phototèque

Période couverte par le fonds : XXe siècle.

Importance matérielle : environ 4500 épreuves.

Présentation du fonds : épreuves photographiques se rapportant principalement au IIIe Reich (histoire, économie, société, politique, idéologie, propagande,...) ; aux crimes et génocides nazis (programmes d'euthanasie, camps de travail, camps de concentration, camps d'extermination, libération,...) et aux activités de la Fondation Auschwitz.

ARCHIVES ORALES

Fonds des enregistrements audio

Importance matérielle : 66 enregistrements (env. 150 heures).

¹ Voir les contributions de Jocelyn Grégoire dans notre bulletin trimestriel : «Les archives de l' Amicale Belge des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau. Camps et Prisons de Silésie» dans *Bulletin Trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n°34, octobre-décembre 1992, pp. 113-141 ; «Le fonds d'archives de l'Amicale des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie» dans *Bulletin Trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n°54, janvier-mars 1997, pp. 49-52.

Présentation du fonds : témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis.

Fonds des témoignages audiovisuels

Importance matérielle : 192 enregistrements (env. 1000 heures).

Présentation du fonds : témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis, des prisons et forteresses du III^e Reich.

APPEL À TÉMOIN

Qui s'est échappé des Marolles ?

Jacqui Borzykowsky (maintenant Jacky Barkan), Gabriel Zimmerman et son frère Edouard (maintenant décédé), et Henri Schlamowitch (maintenant Hir Swi) étaient fin 1942 quatre enfants juifs de différentes nationalités habitant le quartier populaire des Marolles à Bruxelles. Alors que les nazis avaient mis en place «la solution finale», ils en réchappèrent. Pour - au moins - ces quatre enfants, un Centre social et médical, *l'Entr'Aide des Travailleuses*, situé rue des Tanneurs dans les Marolles (connu comme *'t Kliniekske*) a joué un rôle salvateur.

Andrée Geulen, membre du Comité de Défense des Juifs (CDJ), avait pu convaincre leurs parents que le CDJ pouvait prendre soin d'eux «en attendant la fin de la guerre...». Les noms de ces enfants se trouvent (ainsi que beaucoup d'autres) dans son carnet de guerre. Geulen les a emmenés à *l'Entr'Aide* où la directrice Marie-Thérèse, Baronne Van der Elst, prit la responsabilité de les cacher auprès de la famille De Meulemeester à Sint-Kruis (Bruges) et à Watermael-Boitsfort. Juste avant la libération de la Belgique (en mi-1944), les enfants ont dû quitter cette famille à cause d'un problème de sécurité. Mais ils ont eu la vie sauve. Seuls les frères Zimmerman ont

retrouvé leur maman. Les autres parents n'ont pas survécu à la Shoah.

Cette histoire tragique m'a été révélée à partir d'une lettre de Jacky Barkan, qui est devenu réalisateur à la télévision israélienne. Dans cette lettre, il me demandait, en ma qualité de journaliste travaillant pour le journal flamand «Het Volk», de l'aider à «retrouver son année 1943». Puisqu'il n'avait que quatre ans au moment des faits, il n'avait presque pas de souvenirs. Il n'était sûr que de deux éléments : la dernière adresse de ses parents, rue Blaes, dans les Marolles (notée sur leurs fiches de déportation début 43) et celle de la ferme de la famille Huyck-Van Gerven à Buggenhout où il avait été évacué juste avant la libération (début 44). Par mesure de sécurité cette famille ne savait pas d'où il venait. Pour Jacky cette année était un vide. Comme la nature, Jacky avait une «horror vacui».

Dans sa lettre il décrivait ses maigres souvenirs de sa toute petite enfance. Jacky se rappelait qu'il vivait dans une petite villa où il y avait deux autres enfants belges et où il y avait une armoire dans laquelle il devait se cacher en cas d'alerte. Après la publication de sa photo dans le journal et un appel auprès de nos lecteurs, j'ai pu retracer son périple de l'année 1943. J'ai donc «sauvé une année» de sa vie. J'en ai écrit une série d'articles publiée dans le journal en fin décembre 2000. Conte de Noël ou miracle d'Hannukah ? Pour une monographie que je prépare pour approfondir ces articles (avec les soutiens du Fonds Pascal Decroos et de la Communauté Flamande), je lance un appel pour obtenir de plus amples informations :

- Y a-t-il d'autres enfants cachés des Marolles qui ont échappé à la déportation par le biais d'Andrée Geulen, de Marie-Thérèse Van der Elst et de *l'Entr'Aide des Travailleuses* ?

- Quel était le rôle exact de *l'Entr'Aide* ? On y distribuait la soupe populaire, mais *l'Entr'Aide* a sans doute joué un rôle important dans la résistance. Qui pourrait m'en dire plus ?
- Qui pourrait m'informer du rôle de la famille De Meulemeester dans la résistance ?
- Quel était le rôle du Baron Van der Elst dans la résistance ? Qui pourrait me renseigner sur le groupe de résistance Socrates ?
- Qui pourrait me raconter la vie de la communauté juive des Marolles ?

Toute information sera la bienvenue. A cet effet, contacter :

Joost LONCIN
(Journaliste à «Het Volk»)
Hofkouter 19
B-9680 Scheldewindeke
Belgique
Tél et fax 09/362.68.99 ou 02/467.96.23
Email : loncin@vt4.net

APPEL À CONTRIBUTIONS

L'Institut d'étude des religions et de la laïcité de l'ULB organisera du jeudi 2 mai au samedi 4 mai 2002 un colloque intitulé *2500 ans de «sectes» et d'«hérésies»*. Ce colloque s'attachera à préciser cette terminologie et à étudier dans quelle mesure l'orthodoxie et l'hétérodoxie sont définies par le pouvoir politique. Il tentera de fixer quels sont, de l'antiquité à nos jours, les critères d'exclusion et de reconnaissance comme religion «officielle», les pratiques et les effets de l'exclusion, ainsi que les modes de pression et les possibles réintégrations dans l'«orthodoxie».

Le colloque ne sera pas centré exclusivement sur le seul christianisme mais envisagera aussi une série de cas religieux qui lui sont

excentriques (Iran - Islam - Chine - antiquité gréco-romaine - judaïsme...).

Pour tout renseignement, contacter :

Anne Morelli
Institut d'étude des religions et de la laïcité (ULB)
17, av. Roosevelt CP 108
1050 Bruxelles
Tél. : 32/2/650.38.48
Fax : 32/2/650.39.18
amorelli@ulb.ac.be

APPEL AUX RESCAPÉS

Désirant recueillir les réactions et commentaires des rescapés sur l'enregistrement audiovisuel de leur témoignage, la Fondation Auschwitz souhaiterait inaugurer une nouvelle rubrique dans le *Cahier International sur le témoignage audiovisuel*, qui soit exclusivement consacrée à cet échange de vues avec les survivants.

Une telle rubrique pourrait, en effet, s'avérer très utile à tous : elle permettrait à nos interviewers d'affiner leur méthodologie, aux lecteurs d'établir une première relation avec les rescapés, et aux témoins interviewés de rester proches de leur témoignage.

Appel est donc lancé aux rescapés qui ont été interviewés afin qu'ils nous communiquent, sous forme d'articles, leurs impressions, critiques et interrogations relativement à leur expérience de témoins interviewés. Leurs commentaires pourraient porter sur le déroulement de leur interview, sur sa finalité ou, de façon plus générale, sur sa réalisation, son utilisation, etc.

Les articles, que nous espérons nombreux, sont à envoyer au Secrétariat de notre Fondation.

LEGS ET DONATIONS POUR LES LIBÉRALITÉS TESTAMENTAIRES

La Fondation Auschwitz, jouissant de la personnalité civile, peut recevoir des legs.

Son Conseil d'Administration remercie à l'avance les personnes généreuses qui, en vue de lui permettre de continuer à perpétuer la mémoire des victimes des crimes et génocides nazis, voudront, par acte de dernière volonté, lui assurer un capital quelconque, si minime soit-il.

Il serait utile à cet effet de bien vouloir user de la formule suivante qui assure à la Fondation la somme intégrale inscrite dans votre testament :

Je donne et lègue, exempt de tous droits, à la Fondation Auschwitz, association sans but lucratif, la somme de (en toutes lettres)...

Date et signature :

En toutes hypothèses, les droits de succession pour des legs à des a.s.b.l. sont à taux réduit de 8,8 %.

Cette disposition, à moins d'être faite devant notaire, devra être écrite en entier, datée et signée de la main du testateur sous peine d'encourir la nullité.

SITE INTERNET

Notre site internet est consultable à l'adresse www.auschwitz.be

L'on y trouvera la présentation détaillée de nos activités et services suivants :

I. Activités scientifiques :

- Colloques internationaux et projets de recherche
- Prix de la Fondation Auschwitz et Prix de la paix
- Programme audiovisuel

- Bureau international de coordination des programmes audiovisuels

II. Activités pédagogiques :

- Voyage d'étude annuel à Auschwitz-Birkenau
- Exposition itinérante
- Conférences dans les établissements scolaires
- Concours de dissertation
- Commission pédagogique
- Séminaires pour enseignants

III. Documentation :

- Bibliothèque
- Archives

IV. Publications :

- Bulletin trimestriel
- Cahier International
- Bulletin pédagogique
- Actes de colloques

Nouvelles acquisitions
et comptes-rendus

ALBERS-SCHÖNBERG Heinz, *Hat die Schweiz den Krieg verlängert ?*, Neue Zürcher Zeitung, Zürich, 1999, 151 p.

ALBRICH Thomas (dir.), *Flucht nach Eretz Israel. Die Bricha und der jüdische Exodus durch Österreich nach 1945*, Studienverlag, Innsbruck, 1998, 320 p.

AMERY Jean, *Örtlichkeiten*, Klett-Cotta, Stuttgart, 1980, 143 p.

AMERY Jean, *Unmeisterliche Wanderjahre*, Klett-Cotta, Stuttgart, 1985, 147 p.

ARENDET Hannah, *La philosophie de l'existence et autres essais*, Payot & Rivages, Paris, 2000, 248 p.

ARENDET Hannah, *Vor Antisemitismus ist man nur noch auf dem Mond sicher*, Piper, München, 2000, 244 p.

ARENDET Hannah ; JASPERS Karl, *Correspondance (1926-1969)*, Payot & Rivages, Paris, 1995, 1042 p.

ARON Raymond, *Démocratie et totalitarisme*, Gallimard, Paris, 1965, 374 p.

BADIA Gilbert, *Ces Allemands qui ont affronté Hitler*, de l'Atelier - Editions Ouvrières, Paris, 2000, 254 p.

BARK Dennis ; GRESS David, *Histoire de l'Allemagne, 1945 - 1991*, Robert Laffont, Paris.

BAUER Jochen, *Konfliktstoff Kopftuch*, Verlag an der Ruhr, Mülheim an der Ruhr, 2001, 137 p.

BEEVOR Antony, *Stalingrad*, De Fallois - Bernard, Paris, 1999, 443 p.

BEN-ARI Eyal ; ROSENHEK Zeev ; MAMAN Daniel (éd.), *Military, State and Society in Israel. Theoretical and Comparative Perspectives*, Transaction Publishers, New Jersey, 2000, 398 p.

Ouvrage collectif en l'honneur du Professeur Moshe Lissak comprenant une série d'articles dont l'objet concerne l'étude comparative de l'armée, de la société

civile et du rôle de l'Etat en Israël. Tsahal, l'armée israélienne, occupe une place centrale dans ce livre. Les forces armées y sont présentées comme faisant partie d'un processus de construction nationale. Livre fouillé, polémique, mais permettant de dépasser les clichés et de comprendre de l'intérieur la complexité de la situation.

BENETON Philippe, *Histoire de mots : culture et civilisation*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris Cedex 07, 1975, 164 p.

BENJAMIN Walter, *Oeuvres*, Gallimard, Paris, 2000.

BENSAÏD Daniel, *Qui est le juge ? Pour en finir avec le tribunal de l'histoire*, Fayard - Librairie Arthème, Paris, 1999, 546 p.

BERLIN Isaiah, *A contre-courant. Essais sur l'histoire des idées*, Albin Michel, Paris, 1988, 403 p.

BILLIER Jean-Cassien, *Le pouvoir*, Armand Colin, Paris, 2001, 189 p.

Cet ouvrage des éditions Armand Colin se compose de onze chapitres répartis en trois parties intitulées «L'enjeu des définitions» ; «Le pouvoir sur soi» ; «Le pouvoir dans l'héritage théologico-politique chrétien». L'auteur, agrégé de philosophie et ancien chercheur auprès de l'Institut de Florence, enseigne en classes de terminale et en classes préparatoires. Le but de cet ouvrage est de traiter du pouvoir, de montrer que définir ce terme se pose obligatoirement en acte politique.

BLATT Thomas Toivi, *Nur die Schatten bleiben. Der Aufstand im Vernichtungslager Sobibór*, Aufbau-Verlag, Berlin, 2000, 335 p.

BLIJKER B. J., *Verzwegen verhalen, Walburg Pers en Hameland Pers*, BD Zutphen, 2001, 206 p.

BLOCH Marc, *Histoire & Historiens*, Armand Colin, Paris, 1995.

BLOCH Marc, *Ecrits de guerre, 1914-1918*, Armand Colin, Paris, 1997, 195 p.

BONNAUD Robert, *Le système de l'histoire*, Fayard - Librairie Arthème, Paris, 1989, 336 p.

BOYLE David, *La Seconde Guerre mondiale - L'histoire en images*, Gründ, Paris, 1999, 600 p.

Cet ouvrage contient plus de 900 photographies, essentiellement d'ordre militaire, retraçant le conflit de la Seconde Guerre mondiale. Un texte accompagne et commente les illustrations proposées. La première partie du livre traite de la guerre en Europe, de son déclenchement à la libération, et la seconde du conflit dans le Pacifique.

BRACHFELD Sylvain, *Ils ont survécu. Le sauvetage des Juifs en Belgique occupée*, Racine, Bruxelles, 2001, 224 p.

BRADBURY Ray, *Fahrenheit 451*, Denoël, Paris, 1995, 290 p.

BRAUDEL Fernand, *Grammaire des civilisations*, Flammarion, Paris, 1993, 624 p.

BRAYARD Florent, *Comment l'idée vint à M. Rassinié : Naissance du révisionnisme*, Fayard - Librairie Arthème, Paris, 1996, 464 p.

BREUER Stefan, *Anatomie de la Révolution conservatrice*, Maison des sciences de l'homme, Paris, 1996, 260 p.

BURLEIGH Michael, *Die Zeit des Nationalsozialismus. Eine Gesamtdarstellung*, Fischer Verlag, Frankfurt a.M., 2000, 1088 p.

BURLEIGH Michael, *The Third Reich. A New History*, Pan Books, London, 2000, 965p.

L'auteur est professeur d'histoire notamment à l'université de Washington. Son livre est considéré comme l'une des meilleures études traitant de l'histoire du Troisième Reich. Le récit porte sur les

effets dévastateurs du national-socialisme sur les différentes classes sociales, les différentes professions, etc. Le peuple allemand est «analysé» du point de vue sociologique, historique, économique, religieux... L'auteur aborde le génocide des Juifs, l'invasion de l'URSS par l'armée allemande, la politique menée par différents pays européens après-guerre, etc. Ce livre a reçu le Prix Samuel Johnson dans la catégorie «non fiction».

CAMUS Jean-Yves ; DERCZANSKY Annie-Paule, *Le monde juif*, Milan, Toulouse, 2001, 63 p.

[collectif], *Allemagne d'aujourd'hui, n°143, mars 1998*, Association pour la Connaissance de l'Allemagne d'Aujourd'hui (ACAA), Paris, 1998, 160 p.

[collectif], *Allemagne d'aujourd'hui, N° 107, janvier-mars 1989*, Association pour la Connaissance de l'Allemagne d'Aujourd'hui (ACAA), Paris, 1989, 160 p.

[collectif], *Messages and memories. Reflections on child survivors of the Holocaust*, Memory Press, Vancouver, 2001, 140 p.

Collège Paul Verlaine ; Lycée Malherbe de Caen ; Association Mémoire Vive, *De Caen à Auschwitz*, Editions Cahiers du temps, Cabourg, 2001, 135 p.

Voici un livre écrit à plusieurs mains et qui constitue le prolongement de trois ouvrages de mémoire déjà réalisés par le Collège d'Evrecy. Partant du fait historique de l'arrestation d'otages après les attentats d'Airan, un travail collectif fut mis sur pied par les élèves des établissements scolaires précités. Via la rencontre avec des témoins des événements et l'exploitation de documents d'époque, les élèves ont pu comprendre que les arrestations n'eurent pas lieu par hasard. Ce fut ensuite, pour les élèves, la découverte de d'Auschwitz-Birkenau. L'expression des

messages tant des témoins que des jeunes est traitée ici de manière exemplaire. Chaque étape du parcours de déportation est analysée et illustrée à la fois par l'image et le témoignage.

CRAHAY Albert ; GERARD Jo, *Le général Van Overstraeten « Vice-Roi » en 1940*, Collet, Braine-l'Alleud, 1990, 213 p.

CROCQ Louis, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Odile Jacob, Paris, 1999, 422 p.

CROUZEL Henri, *Origène, Culture et vérité*, Namur, 1985, 349 p.

DAGEN Philippe, *Le silence des peintres. Les artistes face à la Grande Guerre*, Fayard - Librairie Arthème, Paris, 1996, 338 p.

DARD Olivier ; DAUMAS Jean-Claude ; MARCOT François, *L'Occupation, l'Etat français et les entreprises*, Association pour le développement de l'histoire économique, Paris, 2000.

DE DECKER Cynrik ; ROBA Jean-Louis, *Naar de vallei van de dood. Bommenwerpers boven België zomer - herfst 1943*, De Krijger, Erpe, 1998, 80 p.

DE LOO Tessa, *Der gemalte Himmel*, Bertelsmann Verlag, München 80, 2000, 157 p.

«La vie nous jette comme une pierre dans le ciel, et là-haut dans l'air nous disons «regarde-moi, je vole». Voici l'histoire, passionnante, d'une jeune femme qui découvre sa vie sous un jour nouveau. Défiant la morale, elle apprend à comprendre et à accepter l'histoire de sa famille, développant une façon très personnelle de percevoir le passé en faisant exploser le silence plombant le vécu de sa famille durant la guerre en Allemagne.

DEBRUYNE Emmanuel, *Hitler, Haider : même combat (?)*, Labor, Bruxelles, 2000, 85 p.

DELACROIX Christian ; DOSSE François ; GARCIA Patrick, *Les courants historiques en France. 19e - 20e siècles*, Armand Colin, Paris, 1999, 332 p.

DENTAN Paul-Emile, *Impossible de se taire. Des protestants suisses face au nazisme*, Labor et Fides, Genève, 2000, 133 p.

L'auteur, journaliste, a été pendant 15 ans le correspondant du Journal de Genève auprès des Nations-Unies. L'auteur retrace, à travers une dizaine de portraits, la résistance de protestants en Suisse. En effet, à cause de la décision désastreuse prise par le gouvernement suisse de fermer ses frontières en 1942, de nombreux réfugiés ont été refoulés et ont donc été voués à une mort certaine. Face à cela, des protestants ont réagi, soit par des démarches auprès des autorités, soit par des actes illégaux de secours aux juifs.

DERATHE Robert, Jean-Jacques *Rousseau et la science politique de son temps*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1995, 473 p.

Deutsch-Russisches Museum Berlin-Karlshorst (Hg.), *Der tiefe Schnitt. Juni 1941*, Espresso Verlag, Berlin, 2001, 263 p.

DUPEUX Louis, *Histoire culturelle de l'Allemagne*, Presses Universitaires de France, Paris, 1989, 365 p.

DURAND Yves, *La France dans la Deuxième Guerre mondiale 1939-1945*, Armand Colin, Paris, 2001, 191 p.

La collection Cursus/Histoire des éditions Armand Colin est destinée tout particulièrement aux élèves qui abordent les études supérieures. Cet ouvrage, comme tous ceux de la collection, s'articule autour de trois axes : viser l'essentiel (avec un sommaire très détaillé), approfondir la question, utiliser les outils de référence (bibliographie, glossaires, index, etc.). Par son texte précis - sans être trop poussé - cet ouvrage permet d'avoir un large panorama de la période étudiée, mentionnant

les faits importants, les personnalités marquantes, etc.

ELMSHÄUSER K., LOKERS J, « *Man muß hier nur hart sein* » *Kriegsbriefe und Bilder einer Familie 1934-1945*, Temmen, Bremen, 1999, 288 p.

ENGELS Friedrich ; MARX Karl, *L'idéologie allemande (1845 - 1846)*. Première partie, Nathan, Paris Cédex 14, 2001, 127 p.

FANIEL Jean, *L'extrême droite après les scrutins de 1999 et 2000*, Centre de recherche et d'information socio-politiques, Bruxelles, 2001, 62 p.

FERRO Marc, *La Grande Guerre 1914-1918*, Gallimard, Paris, 1990, 412 p.

FEUCHTWANGER Lion, *Exil*, Félin/Arte Editions, Paris/Issy- Les Moulineaux, 2000, 682 p.

L'auteur, un des grands noms de la littérature allemande, s'est exilé en France dès l'arrivée au pouvoir des nazis en 1933. Ce roman décrit la société allemande ayant fui le nazisme et installée à Paris. Le récit rapporte les conditions de vie de ces exilés et fait référence à des faits réels. La trame du roman, achevé en 1939, relate l'enlèvement d'un journaliste qui fut le principal porte-parole de l'opposition allemande au régime nazi sur le sol français. La résistance finira par obtenir sa libération peu avant la proclamation des lois de Nuremberg...

FISCHER Jörg, *Das NPD-Verbot*, Espresso Verlag, Berlin, 2001, 192 p.

FOUCAULT Michel, *Dits et écrits 1954-1988. IV 1980-1988*, Gallimard, Paris, 1994, 895 p.

FREDRIKSSON Marianne, *Simon*, Kremayr & Scheriau Verlag, Wien, 1995, 412 p.

FREUD Sigmund, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Presses Universitaires de France, Paris, 1992, 88 p.

FRIEDLÄNDER Saul ; RÜSEN Jörn (dir.), *Richard Wagner im Dritten Reich*, C. H. Beck, München, 2000, 676 p.

FURET François, *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XXe siècle*, Librairie générale française, Paris, 1998, 824 p.

GALLO Max, *Les patriotes - La flamme ne s'éteindra pas*, Fayard - Librairie Arthème, Paris, 2001, 400 p.

L'auteur, Max Gallo, historien de formation, spécialiste de la Révolution française et de la Seconde Guerre mondiale est, entre autres, biographe, essayiste et romancier. Il a écrit une quarantaine d'ouvrages dont beaucoup connurent le succès. Ce livre-ci est le deuxième d'une série en quatre volumes intitulée «Les Patriotes». Cette fresque romanesque se déroule lors de la Seconde Guerre mondiale. La période évoquée ici va du 11 novembre 1940 à août 1942. On y retrouve les deux protagonistes apparus dans *L'ombre et la nuit* : Bernard Renaud de Thorenc, journaliste à Paris-Soir et la charmante Geneviève Villars, attachée à l'ambassade de France. Nous les suivons dans la Résistance avec leurs peurs, leurs forces, leur détermination à combattre l'occupant allemand. Mêlant faits historiques et fiction, ce roman réjouira les amateurs du genre.

GANN Christoph, *Raoul Wallenberg. So viele Menschen retten wie möglich*, C. H. Beck, München, 1999, 273 p.

«J'ai à essayer de sauver autant que possible des vies». C'était la maxime de Raoul Wallenberg avant de quitter sa patrie suédoise pour Budapest. L'auteur reconstitue minutieusement la manière dont Wallenberg sauva, grâce à l'usage de son immunité diplomatique, plus de 100.000

Juifs hongrois de la déportation vers Auschwitz.

GATZ Sven ; STOUTHUYSEN Patrick [et al.], *Een vierde weg ? Links - liberalisme als traditie en als oriëntatiepunt*, VUB - Press, Brussel, 2001, 367 p.

GENTILE Emilio, *Fascismo e antifascismo. I partiti italiani fra le due gerre*, Casa Editrice Le Monnier spa, Grassina (FI), 2000, 545 p.

Présentation d'une histoire de l'Italie de l'entre-deux-guerres, ou comment ce pays est devenu fasciste. L'auteur nous brosse un portrait des partis politiques de droite et de gauche et la description de leurs affrontements aboutissant à la victoire du fascisme et à la désagrégation de la coalition de la gauche. Cet ouvrage aidera à mieux évaluer la déliquescence politique de l'après-guerre, annonçant les «années de plomb» et le contrôle du pouvoir par une mafia politico-criminolo-politique...

GERLACH Christian, *Kalkulierte Morde. Die deutsche Wirtschafts- und Vernichtungspolitik in Weissrussland 1941-1944*, Hamburger Edition, Hamburg, 2000, 1234 p.

GINIEWSKI Paul, *L'antijudaïsme chrétien. La mutation*, Salvator, Paris, 2000, 686 p.

GIRAUDIER Vincent ; MAURAN Hervé ; SAUVAGEON Jean ; SERRE Robert, *Des indésirables. Les camps d'internement et de travail dans l'Ardèche et la Drôme durant la Seconde Guerre mondiale*, Peuple Libre / Notre Temps, Valence, 1999.

Ce riche ouvrage révèle un pan toujours mal connu de l'histoire des camps d'internement et de travail du sud de la France. De nombreux témoignages ainsi que des documents photographiques inédits ponctuent cet ouvrage qui se concentre sur les camps des départements de la Drôme (Recoubreau, Saint-Martin-en-Vercors,

Loriol, Montélimar, Saint-Vincent-de-Charpey, Crest...) et de l'Ardèche (Largentière, Vinezac, Le Cheylard, Saint-Jean-Chambre, Chomérac, Chabanet, Vals-les-Bains, Saint-Agrève, Alboussière...).

GORODETSKY Gabriel, *Le grand jeu de dupes : Staline et l'invasion allemande*, Les Belles Lettres, Paris, 2000, 573 p.

GORODETSKY Gabriel, *Die grosse Täuschung. Hitler, Stalin und das Unternehmen «Barbarossa»*, Siedler Verlag, Berlin, 2001, 512 p.

GREINER Bernd, *Die Morgenthau-Legende. Zur Geschichte eines umstrittenen Plans*, Hamburger Edition, Hamburg, 1995, 440 p.

GREMLIZA Hermann L, *Braunbuch Österreich. Ein Nazi kommt selten allein*, Konkret Literatur Verlag, Hamburg, 2000, 168 p.

GRIOTTERAY Alain, *1940 : Qui étaient les premiers résistants ?*, l'Age d'Homme, Paris, 1999, 260 p.

Alain Griotteray fut le plus jeune Chef de Réseau de la France Combattante durant la Seconde Guerre mondiale. Dans cet ouvrage, il dresse le portrait de vingt-trois résistants de la première heure qu'il a connus et avec qui il a combattu : les hommes de l'ombre (D'Estienne d'Orves, Pierre Fourcaud...), les militaires (Loustaunau-Lacau, Marie-Madeleine Fourcade...), un franc-tireur (le colonel Arnould), les politiques (Henri Frenay, Pierre de Bénouville...), le réseau Orion. Mû par une volonté de «rétablir la vérité», l'auteur veut montrer une autre histoire de la résistance parce que «l'Histoire de ce temps s'enfoncé dans les malentendus».

GROSS Jan, *Nachbarn. Der Mord an den Juden von Jedwabne*, C. H. Beck, München, 2001, 220 p.

GROSSMANN Vassili, *Vie et destin*, l'Age d'Homme, Paris, 1980, 818 p.

GRUNBERG Albert, *Journal d'un coiffeur juif à Paris sous l'Occupation*, de l'Atelier - Editions Ouvrières, Paris, 2001, 352 p.

GUESLIN André ; KALIFA Dominique (sous la dir. de), *Les exclus en Europe 1830-1930*, de l'Atelier - Editions Ouvrières, Paris, 1999, 480 p.

HABERMAS Jürgen, *Après l'Etat-nation*, Fayard - Librairie Arthème, Paris, 2000, 149 p.

HANNAH Ettl, *Au crépuscule*, Marie-Noëlle, Orchamps, 1995, 261 p.

HARWOOD Roland, *A torts et à raisons*, Actes Sud, Paris, 1999, 70 p.

Le texte de cette pièce de théâtre, créée en 1999 au Théâtre Montparnasse à Paris, évoque le tribunal de dénazification qui se déroula à Berlin en 1946. Wilhelm Furtwängler, le chef d'orchestre considéré par beaucoup comme le plus extraordinaire de sa génération, y comparut. Celui-ci, au lieu de fuir le régime nazi, avait décidé de ne pas risquer de briser sa carrière et de la poursuivre, malgré les événements, en Allemagne. Accusé d'avoir servi le régime, il fut finalement disculpé de toute accusation mais ne parvint jamais à se débarrasser de cette image de «représentant culturel» du régime nazi.

HAYEK Friedrich A., *La Route de la servitude*, Presses Universitaires de France, Paris, 1993.

HAYEK Friedrich A., *Droit, législation et liberté. 1. Règles et ordre. 2. Le mirage de la justice sociale*, Presses Universitaires de France, Paris, 1995, 429 p.

HEIDEGGER Martin, *Questions I et II*, Gallimard, Paris, 1968, 582 p.

HEIDEGGER Martin, *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, Nathan, 1998, 110 p.

Compte-rendu cf. KANT Emmanuel : *Projet de paix perpétuelle*

HEILBRON John L., *Planck 1858-1947. Une conscience déchirée*, Belin, Paris, 1988, 255 p.

HERBERT Ulrich ; ORTH Karin ; DIECKMANN Christoph (dir), *Die nationalsozialistischen Konzentrationslager. Entwicklung und Struktur*, Wallstein Verlag GmbH, Göttingen, 1998, 1192 p.

HERMET Guy, *Les populismes dans le monde. Une histoire sociologique XIXe - XXe siècle*, Fayard - Librairie Arthème, Paris, 2001, 479 p.

HESSE Hans, *Augen aus Auschwitz. Ein Lehrstück über nationalsozialistischen Rassenwahn und medizinische Forschungen*, Klartext, Essen, 2001, 128 p.

Het Verzetsmuseum Amsterdam, *Agent van de Zwitserse weg. Het levensverhaal van Jan van Borssum Buisman*, Walburg Pers en Hameland Pers, BD Zutphen, 2000, 112 p.

HEUSS Herbert (dir.), *From «Race Science» to the Camps*, University of Hertfordshire Press, Hatfield, 1997, 136 p.

HOLLIER Denis (éd.), *Le collège de sociologie 1937-1939*, Gallimard, Paris, 1995, 911 p.

HOOP Roland d', *L'Europe et les droits humains. Dossier pédagogique. Secondaire*, Amnesty International a.s.b.l., Bruxelles, 2001, 89 p.

HORSTMANN Bernhard, *Prinz-Albrecht-Strasse 8. Der authentische Bericht des letzten Überlebenden von 1945*, Langen Müller, München, 1997, 347 p.

HUYNH Pascal, *Kurt Weill ou la conquête des masses*, Actes Sud, Paris, 2000, 461 p.

Institut Saint André d'Ixelles, *Témoignages des élèves de 4eR de l'Institut Saint André*.

Projet Auschwitz Avril 2001, Institut Saint André, Ixelles, 2001.

JACOBS Jean, *A 14 ans dans les camps nazis*, Collet, Braine-l'Alleud, 1988, 227 p.

L'auteur, lors de la Seconde Guerre mondiale, a été arrêté par les Allemands pour faits de résistance et envoyé dans un camp de concentration. Il était alors âgé de 14 ans. Ce livre retrace son expérience du système concentrationnaire national-socialiste. Il lui aura fallu près de quarante ans pour pouvoir écrire ce qu'il a vécu, toutes les souffrances physiques et morales qu'il a connues. Comme il le dit lui-même : «*Si maintenant, après tant d'années, je fais ce récit, c'est que je suis las de ceux qui ne croient guère ce passé de cauchemar, et aussi pour mettre en garde la nouvelle génération, qui ne veut pas y croire.*».

JACOBS Reinhard, *Terror unterm Hakenkreuz*, Steidl, Göttingen, 2001, 128 p.

KAMIS-MÜLLER Aaron, *Antisemitismus in der Schweiz 1900-1930*, Chronos Verlag, Zürich, 2000, 574 p.

KANT Emmanuel, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique. Réponse à la question : «Qu'est-ce que les Lumières ?»*, Nathan, Paris, 2000, 144p.

KANT Emmanuel, *Projet de paix perpétuelle*, Nathan, Paris, 1998, 95p.

La collection «Les Intégrales de Philo» de l'éditeur Nathan permet aux étudiants d'aborder seuls des textes philosophiques semblant peu évidents et peu abordables au départ. Le contenu du livre va bien au-delà du texte du philosophe lui-même. Outre la mise en contexte des écrits (biographie de l'auteur, repères chronologiques et historiques de l'œuvre, problématiques essentielles, guide de lecture, etc.), un dossier spécifique comprend des commentaires, des définitions de concepts et des documents. Ces ouvrages constitueront sans aucun doute

un outil précieux tant pour les étudiants intéressés que pour les professeurs.

KAUTSKY Karl, *Hoe de oorlog ontstond*, Aspekt, Soesterberg, 2001, 272 p.

KEEGAN John, *Histoire de la guerre. Du néolithique à la guerre du Golfe*, Dagorno, Paris, 1996, 497 p.

KENRICK Donald (dir.), *From «Race Science» to the Camps, The Gypsies during the Second World War 1*, University of Hertfordshire Press, Hertfordshire, 137 p. ; ill., 1997.

KENRICK Donald (dir.), *In the Shadow of the Swastika, The Gypsies during the Second World War 2*, University of Hertfordshire Press, Hertfordshire, 220p. ; ill., 1999.

Ces deux ouvrages font partie d'une même série intitulée *The Gypsies during the Second World War*. Cette dernière se propose d'étudier la politique d'extermination nationale-socialiste envers les Tsiganes : les origines, les principes, les décisions prises, les faits (déportation, internement, persécutions et extermination). Publiés par le Centre de recherches tziganes, ces ouvrages sont destinés en premier lieu à un usage scolaire. Le premier des deux tomes traite, entre autres, de la politique nationale-socialiste et de l'internement des Tsiganes (Roms, Sinti, etc.) en Allemagne, notamment à Auschwitz, à Ravensbrück et à Buchenwald. Le second tome examine la situation dans les différents pays européens (Italie, Autriche, France, URSS, etc.).

KERREMANS Bart (dir.), *Nooit meer oorlog ? Europa en conflictpreventie*, Pax Christi Vlaanderen, Antwerpen, 2001, 228 p.

KEVLES Daniel J., *Les Physiciens. Histoire de la profession qui a changé le monde*, Anthropos - Economica, Paris, 1988, 410 p.

KHLEVNIUK Oleg, *Le cercle du Kremlin. Staline et le Bureau politique dans*

les années 30 : les jeux du pouvoir, Le Seuil, Paris, 1996, 331 p.

KLARFELD Serge, *La Shoah en France. Vichy - Auschwitz ; Le calendrier de la persécution des Juifs en France ; Le Mémorial des enfants juifs déportés en France*, Fayard - Librairie Arthème, Paris, 2001, 3663 p.

KLEE Ernst, *Deutsche Medizin im Dritten Reich. Karrieren vor und nach 1945*, Fischer Verlag, Frankfurt a.M., 2001, 448 p.

KNOPP Guido, *Hitler*, Jacques Grancher, Paris, 1998, 282 p.

L'auteur, né en Allemagne en 1948, a étudié le journalisme. Il a ensuite travaillé pour les journaux *Frankfurter Allgemeine Zeitung* et *Welt am Sonntag*. Depuis 1984, il anime une émission sur l'Histoire sur la chaîne publique allemande ZDF. Il est également professeur de journalisme à la Gustav-Siewerth-Akademie à Weilhem. Ce livre est à l'origine du documentaire intitulé «Hitler, un bilan» produit par la ZDF et diffusé par Arte en 1997. Cette biographie est composée de plusieurs chapitres abordant Hitler sous différents aspects : le séducteur, l'homme privé, le dictateur, le conquérant, le criminel.

KNOPP Guido, *Hitlers Holocaust*, Byblos, Amsterdam, 2001, 416 p.

KOBLITZ Franziska, *Die Frauen von Lampersari. Im japanischen KZ auf Java*, Czernin Verlag, Wien, 2000, 150 p.

KÖRNER Klaus, «*Der Antrag ist abzulehnen*». *14 Vorwände gegen eine Zwangsarbeiter- Entschädigung. Eine deutsche Skandalgeschichte 1945-2000*, Konkret Literatur Verlag, Hamburg, 2001, 144 p.

KOHOUT Pavel, *L'heure étoilée du meurtrier*, Bernard de Fallois, Paris, 2000, 396 p.

L'intrigue se déroule à Prague lors des derniers mois de l'occupation allemande en 1945. Un mystérieux meurtrier s'en

prend à des veuves qu'il mutile atrocement selon un rituel bien précis. Un jeune inspecteur de la police criminelle tchèque, Jan Morava enquête en collaboration avec un policier allemand de la Gestapo, Erwin Buback. Tout semble les opposer, mais, au fur et à mesure, ils apprennent à se connaître et à s'entendre. A travers ces deux êtres transparaissent les relations difficiles entre les peuples tchèque et allemand. Cet ouvrage peut se lire à la fois comme un roman historique et comme un thriller. Ceci lui donne un caractère assez original...

KOHSER-SPOHN Christiane, *Mouvement étudiant et critique du fascisme en Allemagne dans les années soixante*, L'Harmattan, Paris, 1999, 312 p.

KÜHL-FREUDENSTEIN Olaf, *Kirchenkampf in Berlin 1932-1945, Institut Kirche und Judentum*, Berlin, 1999, 623 p.

KWANTEN Godfried, *August-Edmond De Schryver 1898-1991. Politieke biografie van een gentleman-staatsman*, KADOC - Universitaire Pers Leuven, Leuven, 2001, 688 p.

LANDAU Philippe, *Les Juifs de France et la Grande Guerre. Un patriotisme républicain, 1914-1941*, CNRS Editions, Paris, 1999, 293 p.

LE GOFF Jacques, *Le vieille Europe et la nôtre*, Le Seuil, Paris, 1994, 68 p.

LEBERT Norbert, LEBERT Stephan, *Mijn Vader was een nazi*, Manteau, Antwerpen, 2001, 272 p.

LEDEEN Michael A., *D'Annunzio : The First Duce*, Transaction Publishers, New Jersey, 2002, 225 p.

LEFORT Claude, *L'Invention démocratique. Les limites de la domination totalitaire*, Fayard - Librairie Arthème, Paris, 1994, 331 p.

LEIBOVICI Martine, *Hannah Arendt. La passion de comprendre*, Desclée de Brouwer, Paris, 2000, 316 p.

L'auteur, philosophe et maître de conférences en sciences politiques à l'université Paris-XIII-Villetaneuse, retrace, chronologiquement, le cheminement de la pensée de la philosophe Hannah Arendt, son itinéraire intellectuel et ses intuitions.

Les familles des paras, Rwanda. *Lettre ouverte aux parlementaires. Le texte du rapport du groupe «Rwanda» du Sénat*, Luc Pire, Bruxelles, 1997, 141 p.

Tout le monde se souvient des dix paracommandos belges assassinés au camp de Kigali le 7 avril 1994 et des événements tragiques qui suivirent au Rwanda. Cet ouvrage reprend les conclusions du groupe *ad hoc* Rwanda à la Commission des Affaires étrangères du Sénat. Ce sont les familles des paras - s'étant battues pendant plus de trois ans pour qu'une Commission Spéciale Rwanda soit mise sur pieds - qui ont souhaité que paraisse ce texte par souci de transparence et d'information au large public.

LEVI Paolo Momigliano, *La quotidianità negata, da Issime ad Auschwitz : il caso della famiglia di Remo Jona*, Le Château Edizioni, Aosta, 2001, 87 p.

LEWIN Moshe, *La formation du système soviétique. Essais sur l'histoire sociale de la Russie dans l'entre-deux-guerres*, Gallimard, Paris, 1987, 466 p.

LINDEPERG Sylvie, *Clio de 5 à 7. Les actualités filmées de la Libération : archives du futur*, CNRS Editions, Paris, 2000, 318 p.

LUDEWIG-KEDMI Revital, *Opfer und Täter zugleich ? Moraldilemmata jüdischer Funktionshäftlinge in der Shoah*, Psychosozial - Verlag, Giessen, 2001, 370 p.

LUKACS John, *Five days in London, May 1940*, Yale University Press, New Haven, London, 1999, 236 p.

LUKACS John, *Fünf Tage in London. Deutschland und England im Mai 1940*, Siedler Verlag, Berlin, 2000, 239 p.

MABIRE Jean, *Division Nordland*, Jacques Grancher, Paris, 1997, 298 p.

En août 1944, le premier bataillon de la Sturmbrigade, la brigade d'assaut des volontaires français de la Waffen SS, se trouve engagé sur le front des Carpates. Sur un millier de combattants, on comptera cent trente tués, plus de six cent soixante blessés, et une cinquantaine de prisonniers, en moins de deux semaines de combat. Pourquoi de jeunes Français ont-ils voulu s'engager dans les troupes d'assaut du Reich et comment se sont-ils battus dans un des plus terribles secteurs du front de l'Est sont les questions auxquelles l'auteur tente de répondre.

MARTIN Michel, *Résistances en Haut-Béarn*, atlantica Séguier, Paris, 2000, 202 p.

Originaire de Oloron-Sainte-Marie, l'auteur est le fils du capitaine Valmy, connu en tant que chef du maquis FTPF du Bager et dirigeant politique et syndical de 1936 à 1970. L'auteur est lui-même actif depuis de très nombreuses années dans la vie politique de la région. Dans cet ouvrage, il décrit, sous toutes ses formes, la résistance dans le Haut-Béarn entre 1934 et 1946. Ce livre, basé sur de nombreux documents et sur des entretiens avec des témoins de l'époque, nous permet de découvrir le passé du béarnais, encore trop peu connu du large public.

MEYER Michel, *Le démon est-il allemand ?*, Bernard Grasset, Paris, 2000, 416 p.

Dans son livre *Le démon est-il allemand ?*, Michel Meyer, journaliste français spécialiste de la question allemande, étudie l'Allemagne contemporaine après la récon-

conciliation franco-allemande et se demande si la France et l'Allemagne ne restent pas deux frères ennemis malgré une Europe construite sur l'axe Paris-Berlin. Son analyse vise à faire ressortir ce qui dissocie l'Allemagne de la France. Poussant l'analyse sur un terrain philosophique, l'auteur essaie de comprendre l'essence même de cette différence, ce qui peut bien différencier la *Kultur* germanique de la *Zivilisation* latine. Il s'interroge également, après Auschwitz, sur une Allemagne décomplexée qui veut s'affranchir de toute tutelle morale et se demande s'il faut la craindre. Pour lui, l'Allemagne est certes, européenne, prospère, libre, ouverte, réunifiée, mais ses vieux démons sont toujours là.

MICHAL Bernard, *Les grandes énigmes de la Résistance en Belgique*, Editions de Crémille, Genève, 1972, 246 p.

MODENA Emilio, *Das Faschismus-Syndrom. Zur Psychoanalyse der neuen Rechten in Europa*, Psychosozial - Verlag, Giessen, 1999, 435 p.

MOMMSEN Wolfgang, *Max Weber et la politique allemande 1890-1920*, Presses Universitaires de France, Paris, 1985, 548 p.

MORGENSTERN Soma, *Der Tod ist ein Flop*, Klampen Verlag, Lüneburg, 1999, 184 p.

MOSER Jonny, *Demographie der jüdischen Bevölkerung Österreichs 1938-1945*, Dokumentationsarchiv des österreichischen Widerstandes, Wien, 1999, 86 p.

NEHER-BERNHEIM Renée, *Histoire juive, faits et documents de la Renaissance à nos jours. Tome III : le XXe siècle*, Editions Klincksieck, Paris, 1973, 845 p.

NELLES Dieter, *Widerstand und internationale Solidarität*, Klartext, Essen, 2001, 380 p.

NEUMANN Vera, *Nicht der Rede wert*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 1999, 227 p.

NEUMAYR Anton, *Hitler. Wahnideen - Krankheiten - Perversionen*, Pichler Verlag, Wien, 2001, 512 p.

NISSIM Gabriele, *Der Mann, der Hitler stoppte : Dimitar Pesev und die Rettung der bulgarischen Juden*, Siedler Verlag, Berlin, 2000, 320 p.

Comme dans tous les pays occupés ou sous influence de l'Allemagne nazie, les nationaux-socialistes bulgares mirent en place le mécanisme de la déportation des Juifs. L'auteur raconte - de façon quelque peu romanesque - l'histoire du sauvetage de 48.000 Juifs bulgares dont celle de Dimitar Pesev, un ancien membre du gouvernement totalitaire.

NOIRIEL Gérard, *La tyrannie du national. Le droit d'asile en Europe (1793-1993)*, Calmann - Lévy, Paris, 1991, 355 p.

NOLTE Ernst, *Nietzsche. Le champ de bataille*, Edition Bartillat, Paris, 2000, 312 p.

NOTHOMB Paul, *Le délire logique*, Phébus, Paris, 1999, 179 p.

«Le premier témoignage sur la Gestapo où l'auteur ne romance pas» énonça André Malraux qui commanda, en Espagne, l'escadrille à laquelle l'auteur appartient. Ce dernier raconte l'histoire (autobiographique) d'un homme qui, torturé par la police militaire allemande, fini par comprendre qu'il ne pourra éviter de parler. Il décide alors d'inventer de toute pièce un délire d'une logique à toute épreuve qui lui vaudra d'échapper aux griffes de ses bourreaux.

NOVICK Peter, *Nach dem Holocaust. Der Umgang mit dem Massenmord*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 2001, 350 p.

NUFFEL Herman van, *Belgisch Nürnberg 1945-1952. De vervolging van Duitse*

Oorlogsmisdadigers in België, De Krijger, Erpe, 1997, 64 p.

ÖTSCH Walter, *Haider light. Handbuch für Demagogie*, Czernin Verlag, Wien, 2000, 270 p.

OLER Alexandre, *Les clémentines sans pépins. Poèmes pour saluer la fin d'un Millénaire et un commencement*, Midi Edition Promotion, Nice, 2001, 92 p.

Open Society Institute / EU Accession Monitoring Program (Ed.), *Monitoring the EU Accession Process : Minority Protection*, Open Society Institute / EU Accession Monitoring Program, Budapest, 2001, 548 p.

Open Society Institute / EU Accession Monitoring Program (Ed.), *Monitoring the EU Accession Process : Judicial Independence*, Open Society Institute / EU Accession Monitoring Program, Budapest, 2001, 472 p.

Ces ouvrages ont été publiés par l'Open Society Institute (OSI). Cette institution a été créée en 2000 pour aider dix pays de l'Europe centrale et de l'Europe de l'Est à atteindre les critères requis pour devenir membre de l'Union européenne. Les pays concernés sont : la Bulgarie, la République tchèque, l'Estonie, la Hongrie, la Lettonie, la Lituanie, la Pologne, la Roumanie, la Slovaquie et la Slovaquie. Le programme européen mis en place évalue les progrès de ces pays candidats à l'entrée dans l'Union. Chaque commission d'enquête est constituée d'experts et/ou d'organisations provenant de chaque pays concerné. Les deux volumes présentés traitent, d'une part de la protection des minorités, d'autre part de l'aspect judiciaire.

ORTEGA Y GASSET José, *La Révolte des masses*, Edition Labyrinthe, Paris, 1986, 308 p.

ORTNER Helmut, *Der einsame Attentäter*, Steidl, Göttingen, 2001, 240 p.

Cet ouvrage ne raconte pas seulement la destinée tragique de celui qui tenta, en 1923, d'assassiner Hitler mais porte également sur l'absence de résistance au troisième Reich, sur l'amnésie de la «Nouvelle Allemagne» et son influence sur les médias. L'histoire de Georg Elser n'est pas l'histoire d'un homme politique, ni celle d'un idéaliste ou d'un grand héros, mais simplement celle d'un homme qui n'aimait pas les démonstrations du régime nazi. Son regard critique lui donna la certitude qu'Hitler et son gouvernement annonçaient le pire.

ORY Pascal ; SIRINELLI Jean François, *Les intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1992, 271 p.

PANKOWSKI Marian, *D'Auschwitz à Bergen-Belsen*, l'Age d'Homme, Paris, 2000, 94 p.

PICARD Jacques, *Die Schweiz und die Juden 1933-1945. Schweizerischer Antisemitismus, jüdische Abwehr und internationale Migrations- und Flüchtlingspolitik*, Chronos Verlag, Zürich, 1997, 560 p.

PICK Hella, *Guilty Victim. Austria from the Holocaust to Haider*, Tauris, I.B., London, 2000, 246 p.

PIERIK Perry, Hungary 1944-1945. *The forgotten tragedy. The last German offensive of the Second World War. The destruction of Europe's last remaining Jewish community*, Aspekt, Soesterberg, 1998, 308 p.

PIPER Ernst (Hg.), *Gibt es wirklich ein Holocaust-Industrie ? Zur Auseinandersetzung um Norman Finkelstein*, Pendo Verlag, Zürich, 2001, 160 p.

Norman Finkelstein, par son livre «The Holocaust Industry», a initié une grande discussion en particulier en Allemagne en accusant les organisations juives d'exploiter les souffrances des Juifs. Ernst Piper qui «n'aurait pas publié ce livre en

allemand» a recueilli des textes critiques afin de contrer les thèses polémiques de Finkelstein.

POREE Jérôme, *Le mal. Homme coupable, homme souffrant*, Armand Colin, Paris, 2001, 192 p.

Cet ouvrage tente de décrire les réponses apportées depuis une trentaine de siècles à la question existentielle : *Qu'est-ce que le mal ?* Comme la nuit n'existe que parce qu'elle succède au jour, inséparables également sont les deux aspects principaux du mal humain : la faute et la souffrance, «l'homme coupable» ne pouvant lâcher la main de «l'homme souffrant». A la conquête de ces deux univers l'auteur cherche les causes et les raisons de la «volonté mauvaise» et les sources de la révolte et du sentiment d'injustice en confrontant quelques grands textes avec des faits d'Histoire.

POULLENOT Louis, *Basses Pyrénées. Occupation, libération*, atlantica Séguier, Paris, 1995, 366 p.

Honoré Baradat, ancien résistant, avait commencé l'écriture de cette histoire en collaboration avec Louis Poullenot, décédé en 1971. Ayant appartenu aux réseaux de renseignements et passage «Combat» et «F2», correspondant départemental du Comité d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale, Louis Poullenot a décidé de continuer seul le travail de recherches en hommage à son ami ainsi qu'aux résistants français qui se sont battus en 40-45. En se basant sur de nombreux documents (dont la majorité sont des inédits), l'auteur retrace la vie dans le département des Basses-Pyrénées sous l'Occupation allemande. Le livre parle de la vie quotidienne, de la politique de Vichy, de la collaboration, de la Résistance, des victoires et des échecs, des camps d'internement et de regroupement (dont celui de Gurs), des pertes, du souvenir, etc..

PRESSAC Jean-Claude ; KLARSFELD Serge, *The Struthof album. Study of the gassing at Natzweiler-Struthof of 86 Jews whose bodies were to constitute a collection of skeletons. A photographic document*, The Beate Klarsfeld Foundation, Paris, 1985, 88 p.

RAUERT Fee, *Das Kosovo. Eine völkerrechtliche Studie*, Universitäts-Verlagsbuchhandlung, Wien, 1999, 252 p.

RAYSKI Benoît, *L'enfant juif et l'enfant ukrainien. Réflexion sur un blasphème*, de l'Aube, La Tour d'Aigues, 2001, 81 p.

REITER Margit, *Unter Antisemitismus-Verdacht. Die österreichische Linke und Israel nach der Shoah*, STUDIENVerlag, Innsbruck, 2001, 512 p.

[revue], *Le Genre humain*, n°18, automne 1988, «Politiques de l'oubli», Le Seuil, Paris, 1988, 133 p.

[revue], *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 47, n°2, 2000, Société d'Histoire Moderne et Contemporaine, Antony, 2000.

[revue], *Droits*, 1997, n°25, «La dispense», Presses Universitaires de France, Paris, 1997, 188 p.

RICHTER Isabel, *Hochverratsprozesse als Herrschaftspraxis im Nationalsozialismus*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 2001, 276 p.

RIEFENSTAHL Leni, *Mémoires*, Bernard Grasset, Paris, 1997, 873 p.

C'est sous un angle atypique (et souvent anecdotique) que les *Mémoires* de Leni Riefenstahl (1902-) évoquent le Troisième Reich. Helene dite Leni, en plus d'être belle, avait tous les talents : danseuse étoile, vedette du muet, skieuse émérite, alpiniste et cinéaste. Conquise par l'idéologie nazie, elle devint à partir de 1935 la réalisatrice officielle du III^{ème} Reich. Grâce à la protection du Führer, elle put tourner les deux films de propagande les plus impor-

- tants des années 1930, *Triomphe de la volonté* (1935-1936, - le congrès nazi de Nuremberg) et *Les dieux du stade* (1936-1938, - les Jeux Olympiques de Berlin) où s'affirmait un sens remarquable du montage. Si son témoignage est par bien des côtés exceptionnel, il constitue aussi un autoportrait assez déplaisant. En 850 pages, Leni Riefenstahl ne trouve pas le moyen de placer une ligne d'autocritique. A la frivolité s'ajoute l'irresponsabilité de l'artiste (je faisais des films, un point c'est tout). Elle n'a rien vu, rien entendu et n'a jamais compris pourquoi certains juifs se montrent rancuniers à son égard. En résumé, ce sont donc les mémoires d'une vieille dame indigne à la mémoire sélective.
- RINGS Werner, *Schweiz im Krieg 1933-1945*, Chronos Verlag, Zürich, 1997, 448 p.
- RITTERSPORN Gábor Tamás, *Simplifications staliniennes et complications soviétiques. Tensions sociales et conflits politiques en URSS 1933-1953*, Editions des Archives Contemporaines, Paris, 1991, 383 p.
- RIZZI Bruno, *L'URSS : le collectivisme bureaucratique (La propriété de classe)*, Champ Libre, Paris, 1976, 107 p.
- ROCKMORE Tom, *Heidegger und die französische Philosophie*, Klampen Verlag, Lüneburg, 2000, 303 p.
- ROSE Paul Lawrence, *Heisenberg und das Atombombenprojekt der Nazis*, Pendo Verlag, Zürich, 2001, 464 p.
- RUBINSTEIN Amnon, *Geschichte des Zionismus. Von Theodor Herzl bis Ehud Barak*, Deutscher Taschenbuchverlag, München, 2001, 340 p.
- SAFRANSKI Rüdiger, *Heidegger et son temps*, Librairie générale française, Paris, 2000, 638 p.
- SAGNES Jean (dir.), *Jean Moulin et son temps (1899-1943)*, Presses Universitaires de Perpignan, Perpignan, 2000, 155 p.
- SAPIRO Gisèle, *La guerre des écrivains (1940-1953)*, Fayard - Librairie Arthème, Paris, 1999, 807 p.
- L'auteur, chargée de recherche au CNRS, est Docteur en sociologie de l'École des Hautes études en sciences sociales et spécialiste des écrivains et des institutions littéraires des «années noires». Le livre est subdivisé en trois grandes parties. La première traite des logiques littéraires de l'engagement (les contraintes, les responsabilités littéraires, etc.). La deuxième s'attache plus particulièrement aux institutions littéraires (Académie Goncourt, Gallimard-NRF, Académie française, Comité national des écrivains) mises en relation avec la crise nationale. Quant à la dernière partie, elle traite de la justice littéraire après la Libération. Par cette étude, Gisèle Shapiro montre le lien étroit qui liait politique de l'époque et littérature.
- SCHAICHET Arkadij, *Dokument und Konstrukt*, Espresso Verlag, Berlin, 2001, 112 p.
- SCHARSACH Hans-Henning (éd.), *Haider. Österreich und die rechte Versuchung*, Rowohlt Taschenbuch Verlag GmbH, Reinbek, 2000, 284 p.
- SCHERMSAKSE Claus, *Boek der Schande*, De Krijger, Erpe, 1999, 128 p.
- SCHNEIDER Wolfgang (Hg.), *Wir kneten ein KZ. Aufsätze über Deutschlands Standortvorteil bei der Bewältigung der Vergangenheit*, Konkret Literatur Verlag, Hamburg, 2000, 177 p.
- SCHORSKE Carl E., *Vienne fin de siècle. Politique et culture*, Le Seuil, Paris, 1983, 378 p.
- SCHUERMANS Wiley, *Geschiedenis onderwijs. Een praktische handleiding voor*

de leraar geschiedenis, De Sikkel N.V., Oostmalle, 1997, 424 p.

SEIDENGARD Jean (éd), *Ernst Cassirer. De Marbourg à New-York, l'itinéraire philosophique*, Le Cerf, Paris, 1989.

SEMPRUN Jorge, *Unsre allzu kurzen Sommer*, Suhrkamp, Frankfurt am Main, 2001, 253 p.

«Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres : Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !». Evoquant son adolescence vécue dans l'exil en raison de la guerre d'Espagne, Jorge Semprun nous fait découvrir le monde, les secrets de Paris, la féminité, et nous invite à parcourir son univers littéraire d'alors, de Baudelaire à Malraux. Les angoisses de la jeunesse expulsée d'Espagne sont dépeintes avec beaucoup de sensibilité.

SKOWRONNEK Edelgard, *Die Kinder des Krieges. Spanische Bürgerkriegskinder in der Sowjetunion*, Europäische Verlagsanstalt, Hamburg, 2000, 213 p.

SLOWES Salomon, *Der Weg nach Katyn. Bericht eines Offiziers*, Europäische Verlagsanstalt, Hamburg, 2000.

SOUTOU Georges-Henri, *L'or et le sang*, Fayard - Librairie Arthème, Paris, 1989, 963 p.

SPANJER Rimco, OUDESLUIJS Diète, MEIJER Johan, *Zur Arbeit gezwungen. Zwangsarbeit in Deutschland 1940-1945*, Temmen, Bremen, 1999, 328 p.

STEINBERG Paul, *De bokswedstrijd. Overleven in Auschwitz*, Wereldbibliotheek, Amsterdam, 2001, 208 p.

STERN Fritz, *L'or et le fer. Bismarck, Bleichröder et la construction de l'empire allemand*, Fayard - Librairie Arthème, Paris, 1990, 736 p.

TADJO Véronique, *L'Ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda*, Actes Sud, Paris, 2000, 132 p.

L'auteur a effectué de nombreux voyages dans le monde entier. Après avoir enseigné à l'Université nationale de Côte d'Ivoire, elle anime à présent des ateliers d'écriture et d'illustration de livres pour enfants. A la fois livre de voyage et recueil de témoignages consacré au Rwanda de l'après génocide, cet ouvrage est né en suite de son séjour au Rwanda dans le cadre du projet d'écriture «Rwanda, écrire par devoir de mémoire» : «comment écrire le génocide ?», «comment penser *humain* après l'inhumanité des terribles événements ?». Ce livre bouleversant mêlant témoignages réels et fiction aboutit à une très réussie «prose poétique».

TARNERO Jacques, *Le racisme*, Milan, Toulouse, 1995, 63 p.

Ce petit ouvrage publié dans la collection «Les essentiels Milan» traite de façon assez générale du racisme. Rien n'est approfondi mais permet de dégager des pistes pour «aller plus loin». L'auteur aborde de nombreuses facettes du racisme. En effet, après avoir défini le terme, il développe les aspects historique, politique, sociologique, etc. L'ouvrage traite aussi bien des Indiens d'Amérique que de l'ethnocide au Tibet, en passant par le génocide juif et la purification ethnique dans l'ex-Yougoslavie. L'auteur donne ensuite quelques adresses de lutte contre le racisme et une brève bibliographie.

THOMAS Paul, *Ardennes 1944. Du sang sur la neige*, Collet, Braine-l'Alleud, 1994, 192 p.

TOBIAS Jim, ZINKE Peter, *Nakam - Jüdische Rache an NS-Tätern*, Konkret Literatur Verlag, Hamburg, 2000, 173 p.

Plusieurs jeunes rescapés juifs des camps de concentration nazis décidèrent à leur libération de venger les victimes des crimes et génocide nazis. Les auteurs décrivent les actions des groupes *Nakam* (en hébreu :

- vengeance) des années 1945-48 en se basant sur des entretiens menés auprès d'anciens membres de ces groupes.
- TODD Emmanuel, *La diversité du monde*, Le Seuil, Paris, 1999, 435 p.
- TOLLER Ernst, *Une jeunesse en Allemagne*, l'Age d'Homme, Paris, 1974, 225 p.
- TORRES Tereska, *Une Française libre. Journal (1939-1945)*, Phébus, Paris, 2000, 300 p.
- TRIFFET Jules, *Résistance et captivité*, 1993, 44 p.
- TSCHUY Theo, *Carl Lutz und die Juden von Budapest*, Neue Zürcher Zeitung Verlag, Zürich, 1995, 446 p.
- TSCHUY Theo, *Dangerous Diplomacy: The Story of Carl Lutz, Rescuer of 62,000 Hungarian Jews*, Eerdmans publishing company, Grand Rapids, 2000, 288 p.
- ÜBERSCHÄR Gerd (éd.), *Hitlers militärische Elite. Von den Anfängen des Regimes bis Kriegsbeginn*, Primus Verlag, Darmstadt, 1999, 300 p.
- ÜBERSCHÄR Gerd (éd.), *Hitlers militärische Elite. Vom Kriegsbeginn bis Weltkriegsende*, Primus Verlag, Darmstadt, 1999, 328 p.
- VAES Bénédicte ; DEMELENNE Claude, *Le cas Happart. La tentation nationaliste*, Luc Pire, Bruxelles, 1995, 286 p.
- Journaliste au Soir, Bénédicte Vaes s'occupe de l'actualité sociale et politique. Claude Demelenne, quant à lui, est spécialiste de l'actualité politique belge et tout particulièrement du Parti socialiste. Les auteurs ont décidé de parler de José Happart à la suite des élections européennes en 1994. Ce livre n'est pas une biographie de l'homme politique mais plutôt une étude du «phénomène Happart», évoquant la tendance ultrarégionaliste wallonne en réaction au nationalisme flamand. Cet ouvrage tente de démontrer que le multiculturalisme est en danger, qu'il est temps de réagir. Comme les auteurs le disent au début du livre «*la gauche n'est plus vraiment la gauche lorsqu'elle flirte avec le chacun pour soi. Elle n'est plus vraiment la gauche lorsque, se pliant aux contraintes, elle renonce à toute utopie. Elle se perd, fautive de projets, elle propulse des hommes providentiels : Tapie en France, Happart en Wallonie. Contre l'impasse du nationalisme, nous plaidons pour un nouveau souffle pour la gauche*».
- VANHEERSWYNGHELIS Adinda, *Les politiques de l'emploi en Belgique*, CRISP, Bruxelles, 2001, 31 p.
- VERTLIB Vladimir, *Das besondere Gedächtnis der Rosa Masur*, Deuticke Verlag, Wien, 2001, 432 p.
- VOEGELIN Eric, *Les Religions politiques*, Le Cerf, Paris, 1994.
- VOSSEN Johannes, *Gesundheitsämter im Nationalsozialismus*, Klartext, Essen, 2001, 546 p.
- WALZER Michael, *Guerres justes et injustes*, Belin, Paris, 1999.
- WALZER Tina ; TEMPL Stephan, *Unser Wien. «Arisierung» auf österreichisch*, Aufbau - Verlag GmbH, Berlin, 2001, 292 p.
- WASSERSTEIN Bernard, *Les Juifs d'Europe depuis 1945. Une diaspora en voie de disparition*, Calmann-Lévy, Paris, 2000, 356 p.
- WEISENBORN Günther, *Une Allemagne contre Hitler*, du Félin, Paris, 2000, 392 p.
- L'auteur, dramaturge et romancier, est né en 1902 et mort en 1969. Durant la Seconde Guerre mondiale, il fait partie de la résistance au national-socialisme en Allemagne. En 1942, il est arrêté et mis en prison et ne sera libéré qu'en 1945 par les troupes soviétiques. Ce livre, publié en

Allemagne en 1953 sous le titre *Der Lautlose Aufstand* (La révolte silencieuse), est enfin édité en français. L'auteur veut rendre hommage à la résistance allemande. Entre 1933 et 1945, environ sept cent mille Allemands auraient résisté au nazisme. Dès la fin de la guerre, Günther Weisenborn a collecté des informations, consulté des archives et rencontré des résistants, rapportant l'histoire du simple ouvrier accrochant une capsule à sa chemise (symbole antinazi) jusqu'à celle des mouvements mieux organisés comme ceux de la Rose blanche de Hambourg ou du groupe Schulze-Boysen-Harnack. L'auteur s'intéresse aussi aux attentats - ou tentatives d'attentats - contre Hitler.

WELCH David, *Propaganda and the German Cinema, 1933-1945*, Tauris, I.B., London, 2000, 288 p.

WERTH Nicolas ; MOULLEC Gaëlle (éd.), *Rapports secrets soviétiques. La société russe dans les documents confidentiels 1921-1991*, Gallimard, Paris, 1994, 699 p.

WIDMER Paul, *Die Schweizer Gesandtschaft in Berlin - Geschichte eines schwierigen diplomatischen Postens*, Neue Zürcher Zeitung Verlag, Zürich, 1997, 446 p.

WITTE Els, CRAEYBECKX Jan, MEYNEN Alain, *The Political History of Belgium from 1830 to the Present Day*, VUB-Press, Brussel, 2000, 297 p.

WOJAK Andreas, «*Wir werden auch weiterhin unsere Pflicht tun*» *Kriegsbriefe einer Familie in Deutschland 1939-1945*, Temmen, Bremen, 1996, 192 p.

WOLFFHEIM Elsbeth, *Wladimir Majakowskij und Sergej Eisenstein*, Europäische Verlagsanstalt, Hamburg, 2000, 171 p.

WOLLENBERG Jörg, *Les trois Richelieu, servir Dieu, le Roi et la Raison*, François-Xavier de Guibert, Paris, 1995, 352 p.

WOLTON Thierry, *Le grand recrutement*, Bernard Grasset, Paris, 1993, 397 p.

ZERTAL Idith, *Des rescapés pour un Etat. La politique sioniste d'immigration clandestine en Palestine 1945-1948*, Calmann-Lévy, Paris, 2000, 388 p.

L'auteur, historienne, enseigne à l'université hébraïque de Jérusalem et au Centre interdisciplinaire de Herzliya. Spécialiste de l'histoire du sionisme et d'Israël, elle fait partie de la nouvelle école historique israélienne qui étudie de façon critique la vision communément reçue et enseignée de l'histoire du sionisme. Cet ouvrage traite, comme l'indique son sous-titre, de la politique sioniste d'immigration clandestine en Palestine de 1945 à 1948. Entre la fin de la Deuxième Guerre mondiale et la création de l'Etat d'Israël, environ 70.000 personnes - majoritairement des survivants des camps de concentration - arriveront en Palestine. L'auteur analyse l'immigration clandestine sous différents aspects : la politique des pays européens (Angleterre, France, etc.), le mouvement sioniste, le Mossad, les transferts par navires (dont le «célèbre» Exodus)... Pour l'auteur, l'immigration clandestine a également été un outil d'action et de propagande politique pour le mouvement sioniste et contre l'Angleterre. Mêlant des méthodes historiographiques anciennes et nouvelles, cette étude porte un regard nouveau sur les faits de l'époque.

ZORGBIBE Charles, *Theodor Herzl, l'aventurier de la terre promise*, Tallandier, Paris, 2000, 414 p.

Certains dirons : «Encore une biographie de Théodore Herzl !» Oui, encore une, mais cette fois, la vie du «premier sioniste» est assurément bien recontextualisée. Herzl est un Juif «déjudaisé», fils de l'émancipation et père spirituel de l'Etat d'Israël. Paradoxe ou suite logique de l'idéologie politique nationaliste du

XIXème ? L'idée et la volonté, utopiques pour l'époque, de créer un Etat pour les Juifs ne sont pas apparues par génération spontanée, mais sont issues de cette très particulière «belle-époque» gardienne non seulement d'espoirs et de promesses mais aussi de zones d'ombres qui assombriront, quelques décennies plus tard, le ciel de l'Europe.

ZYTNIICKI Colette, *Les Juifs à Toulouse entre 1945 et 1970, Une communauté toujours recommencée*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1998, 391 p.

L'auteur est maître de conférences à l'Université Toulouse-Le Mirail. Elle retrace ici la vie de la communauté juive de Toulouse. La première partie, intitulé «Vu de Toulouse» retrace l'histoire des Juifs (principalement ashkénazes) depuis le Moyen Âge jusqu'à la fin des années cinquante. La deuxième partie, «S'établir à Toulouse», traite de l'immigration de Juifs séfarades à Toulouse, des problèmes rencontrés, de l'action sociale communautaire, etc. La troisième partie, «Reconstructions», s'attache plus particulièrement à la structure communautaire et aux aspects «culturel».

